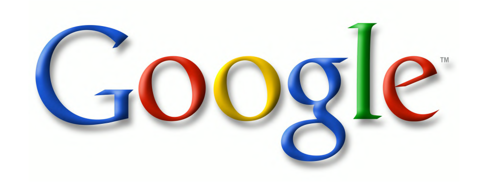
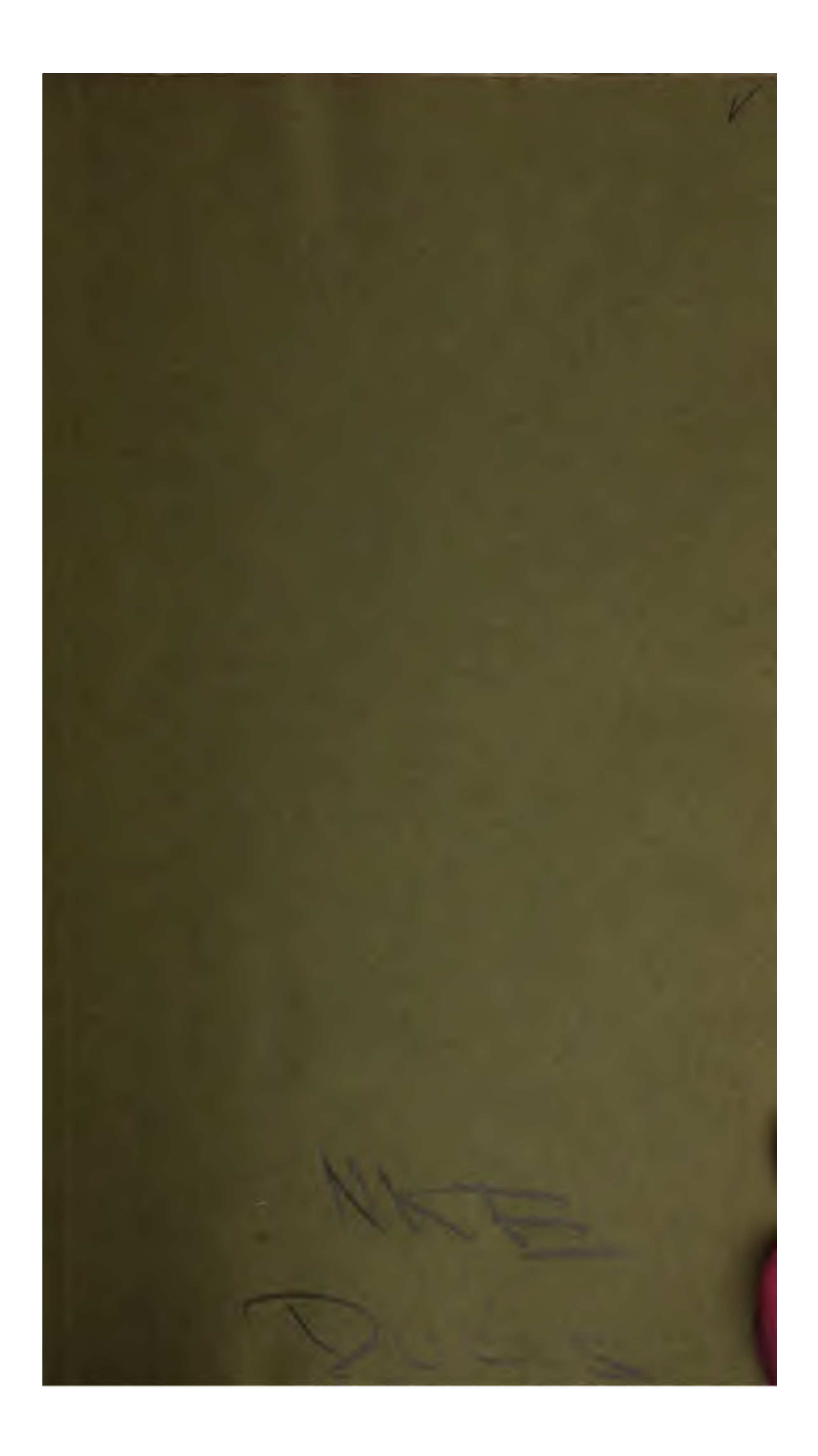



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06730963 7


502
LENOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Duyckinck Collection.
Presented in 1878.


Henry Freeling.




502 (1)
LENOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Duyckinck Collection.
Presented in 1878.


502 (1)
Henry Freeling.



ŒUVRES

DE

J. F. DUCIS.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

ŒUVRES

DE

J. F. DUCIS,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

Ornées du portrait de l'Auteur, d'après M. Gérard, et de gravures d'après MM. Girodet, et Desenne.

TOME SECOND.



PARIS,

CHEZ NEPVEU, LIBRAIRE,

PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.

1813.

MACBETH,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Remise au théâtre le 1er juin 1790.

AVERTISSEMENT.

Après avoir eu le bonheur de faire passer avec quelque succès sur la scène française plusieurs tragédies du célèbre Shakespeare, j'ai été tenté d'y faire connaître aussi son Macbeth, la plus terrible de ses productions dramatiques.

Peut-être aurais-je dû craindre que cette pièce, quoique fort applaudie à Londres, n'eût pas le même sort à Paris, à cause de la nature du sujet. Je me suis appliqué d'abord à faire disparaître l'impression toujours révoltante de l'horreur, qui certainement eût fait tomber mon ouvrage ; et j'ai tâché ensuite d'amener l'ame de mon spectateur jusqu'aux derniers degrés de la terreur tragique, en y mêlant avec art ce qui pouvait la faire supporter. Il m'a paru que mes précautions n'avaient pas été infructueuses, et que la critique même la moins indulgente, en attaquant mon sujet, ne me contestait pas du moins le mérite de la difficulté vaincue.

Quant à la manière dont j'ai traité le fond de ce sujet vraiment terrible, le lecteur verra

ŒUVRES

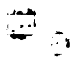
DE

J. F. DUCIS.

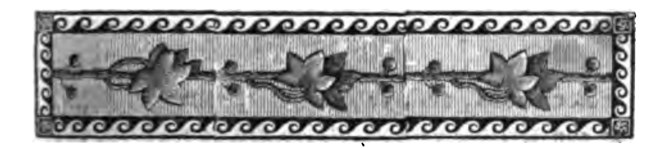
PERSONNAGES.

DUNCAN, roi d'Écosse.
MALCOME, fils de Duncan, héritier de la couronne.
GLAMIS, premier prince du sang.
MACBETH, prince du sang, commandant l'armée de Duncan.
FRÉDEGONDE, femme de Macbeth.
LOCLIN, SÉTON, } guerriers sous les ordres de Macbeth.
SÉVAR, montagnard écossais, cru père de Malcome.
UN SOLDAT.
PLUSIEURS ASSASSINS.
GRANDS d'Écosse.
PEUPLE.

La scène est en Ecosse, dans la province et dans le palais d'Inverness. Le premier acte se passe dans la forêt du même nom.







MACBETH,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'endroit le plus sinistre d'une forêt antique; des rochers, des antres, des précipices, un site épouvantable. Le ciel est menaçant et ténébreux.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUNCAN, GLAMIS.

GLAMIS.

Seigneur, où sommes-nous? jamais des cieux plus sombres
De ces tristes forêts n'ont épaissi les ombres.
Quels antres! quels rochers! j'admire avec terreur
De ce désert muet la ténébreuse horreur;
Ici les seuls torrens ont marqué leur passage.

DUNCAN.

Arrêtons-nous, ami. Va, ce désert sauvage,
Par son terrible aspect, afflige moins mes yeux
Que d'un mortel ingrat le visage odieux.

GLAMIS.

Mais quels desseins, seigneur, vous ont avec mystère
Fait diriger vos pas vers ce lieu solitaire?

DUNCAN.

Un vieillard doit s'y rendre, et de notre entretien
Dépend tout le bonheur de l'Ecosse et le mien.

GLAMIS.

Quel est donc ce vieillard, seigneur, dont la prudence
Mérita de son roi l'auguste confidence?

DUNCAN.

C'est un de ces mortels qui, dans l'obscurité,
Par de mâles travaux domptent l'adversité;
Qui, près de leurs enfans, de leurs chastes compagnes,
Coulent des jours heureux au sein de ces montagnes.
Tu le verras bientôt; et certains de ta foi,
Nos cœurs vont librement s'expliquer devant toi:
J'ai, dans cet entretien, besoin de ta prudence.

GLAMIS.

Seigneur, je sens le prix de cette confiance:
Vous ne l'ignorez pas. Que j'ai plaint vos malheurs,
Quand la mort de vos fils vint combler vos douleurs;
Quand Donalbain périt, et dans d'indignes piéges
Tomba, si jeune encor, sous des mains sacriléges!
Fallait-il que Malcome, hélas! à peine né,
Fût sitôt, sous vos yeux, au berceau moissonné?
Le barbare Cador, auteur de tant de crimes,

Fit immoler, dit-on, ces deux tendres victimes.
Il crut, de la discorde exécrable tison,
Faire passer bientôt le sceptre en sa maison.
Fier d'oser y prétendre, avec quel artifice
De sa superbe audace il couvrit l'injustice!
Comme il sut, par l'éclat de ses droits captieux,
Egarer les esprits, éblouir tous les yeux,
Préparer le pouvoir que son parti lui donne,
Vous disputer enfin le sceptre et la couronne,
Et tourner contre vous des sujets révoltés,
Trop aisément, hélas! vers un traître emportés.
Alors l'Ecosse entière, alors notre patrie
Devint un champ d'horreurs, de meurtre et de furie,
Où chacun prit son poste, où chacun dans son camp
Ou s'arma pour Cador, ou s'arma pour Duncan.
Hélas! ces deux partis, sans pouvoir se détruire,
Ne se sont accordés qu'à déchirer l'Empire;
Et vainement encor, dans le trouble et l'effroi,
Le roi cherche son peuple, et le peuple son roi.

DUNCAN.

Que j'étais loin, ami, de prévoir un tel crime!
Cador, tu m'as trompé, je t'ai cru magnanime!
Il méditait alors ce qu'il voulait oser.
Qui l'eût cru, que le ciel dût le favoriser,
Que, suivant ses drapeaux, la coupable Victoire
Dût lui prostituer ses lauriers et sa gloire!
Glamis, j'ai vu ma cour flotter entre nous deux,
Ou servir sans pudeur ses forfaits trop heureux.
Eh! voilà donc, grands dieux! les droits de la couronne,
Au moment où la force, hélas! nous abandonne!

Ainsi de ses succès cet oppresseur souillé
De mes Etats bientôt m'aura donc dépouillé !
Encore une victoire, et devant ce perfide
Tu me verras bientôt, sans défense, sans guide,
Ou lui livrant ma tête, ou, sous quelque rocher,
Au sein de ces déserts, contraint de me cacher.

GLAMIS.

Ah ! seigneur, dissipez cette crainte importune,
Trop ordinaire effet d'une longue infortune.
Songez, déja du sort craignant moins le courroux,
Que c'est Macbeth qui veille, et qui combat pour vous.
Voyez avec quel art, sûr de sa renommée,
Il observe Cador, il contient son armée;
Il presse avec lenteur le jour où ses exploits
Feront bientôt rentrer tout l'Etat sous vos lois.
C'est l'intrépide Herfort qui seconde son zèle;
Craignez-vous qu'un des deux ne vous soit infidèle ?
Ces deux princes, seigneur, vous chérissent tous deux.

DUNCAN.

Hélas ! j'ai cru Menteth aussi fidèle qu'eux.
Cependant, cher Glamis, un arrêt équitable
Va peut-être bientôt le déclarer coupable.
On dit que ses complots, que je ne connais pas,
A l'insolent Cador promettaient mon trépas.
Ainsi vers un abyme entraîné par un traître,
Ce n'est qu'en y tombant qu'on peut se reconnaître;
Ainsi nos cœurs trompés prodiguent leur amour
Aux vœux d'un scélérat qu'on doit haïr un jour !

GLAMIS.

Un mortel généreux connaît mal l'imposture;

Aisément dans un autre il croit voir sa droiture :
Des piéges qu'on lui dresse il n'est point occupé;
Et ne trompant jamais, il est toujours trompé.
La défiance, hélas! vous fut trop tard connue.
Sans doute justement votre ame prévenue,
Après tant de forfaits et tant de trahisons,
A trop acquis le droit de s'ouvrir aux soupçons;
Mais Macbeth, mais Herfort, votre noble espérance,
Qu'à votre auguste sang attache la naissance,
Tous deux de votre trône héritiers après moi,
Peuvent-ils vous laisser des doutes sur leur foi?
Mais d'où vient que vos yeux, pleins de sombres alarmes,
Se baissent vers la terre et retiennent leurs larmes?
Duncan par le malheur serait-il abattu?

DUNCAN.

Si le ciel n'eût à l'homme accordé la vertu;
Si, lorsqu'il est troublé par quelque affreux présage,
Il n'embrassait du moins sa consolante image,
Comment dans ses langueurs pourrait-il soutenir,
Accablé du présent, l'aspect de l'avenir!
Mon ame, cher Glamis, s'ouvre à toi tout entière:
Je crois, en m'avançant dans ma longue carrière,
Voyageur fatigué, vers le déclin du jour,
Enfin de mon repos entrevoir le séjour.
Il me semble, en quittant cette terre où nous sommes,
Que mes tristes regards ont assez vu les hommes.
Je crois, à la lueur d'un si triste flambeau,
Apercevoir dans l'ombre et toucher mon tombeau.
A ces frayeurs d'abord j'ai rougi de me rendre;
Mais que sert de combattre, et pourquoi se défendre!

Je n'ai plus, sans chercher d'où me vient cet effroi,
Qu'à laisser faire au sort, et qu'à mourir en roi.
Quand le sort une fois a marqué sa victime,
Rien ne change l'arrêt, injuste ou légitime;
Du lieu fatal sans crainte on la voit s'approcher,
Et fuyant son trépas, elle court le chercher.

GLAMIS.

D'où naît dans votre cœur un si funeste augure?
D'un autre œil aujourd'hui vous voyez la nature;
Votre œil, en s'égarant sur ce sauvage lieu,
Semble dire à la terre un éternel adieu.
Quitteriez-vous Glamis avec indifférence?

DUNCAN.

On se rejoint souvent bien plutôt qu'on ne pense.
Crois-moi, de quelques pas, à la mort destinés,
Du tombeau seulement nous vivons éloignés.
Nous vivons!... Ah! je sens que des terreurs plus vives...
Mon ami, si le sort veut que tu me survives,
Si telle est du destin l'irrévocable loi,
J'exige que....

GLAMIS.

Régnez.

DUNCAN.

Tout est fini pour moi.

GLAMIS.

Trompeurs pressentimens!

DUNCAN.

Ils sont involontaires.
Te dirai-je encor plus? Les erreurs populaires,
Sans doute, en d'autres temps, objet de mon mépris,

Ont vaincu malgré moi mes timides esprits.
On prétend (et ce bruit n'a plus rien qui m'étonne)
Qu'on a vu sur nos bords la terrible Yphyctone,
Yphyctone interprète et ministre des dieux,
Qui se montre aux mortels, et s'échappe à leurs yeux,
Qui prédit leur trépas, leur grandeur passagère,
Que le ciel rend présente aux forfaits de la terre,
Et qui semble aujourd'hui, détournant ses regards,
Ne plus voir que des morts, du sang et des poignards.
On dit que ses trois sœurs, exécrables, impies,
Dans qui le nord tremblant reconnaît ses furies,
Ces trois sœurs, qui d'Odin ranimant les soldats
Couraient, volaient, frappaient, hurlaient dans les combats;
Et qui, soufflant le meurtre, et la fuite et la rage,
Dans les champs de la mort présidaient au carnage:
On dit que ces trois sœurs, sous des rochers déserts,
Où gronde et le torrent et la voix des hivers,
Dans leurs flancs caverneux, quand tout dort sur la terre,
Au bruit d'un feu magique, aux accens du tonnerre,
Parmi des corps flétris et volés aux tombeaux,
Les membres déchirés, la cendre, les lambeaux,
Et tout ce qu'on redoute, et tout ce qu'on abhorre,
Préparant des forfaits qui vont bientôt éclore,
Par des mots tout puissans, des cris mystérieux,
Ebranlent la nature et l'enfer et les cieux.

GLAMIS.

Vous me faites frémir. Mais un vieillard s'avance.

SCÈNE II.

DUNCAN, GLAMIS, SÉVAR.

DUNCAN.

Toi, qui joins aux vertus l'âge et l'expérience,
Respectable vieillard, à qui j'ai confié
Le seul bien que du ciel me laissa la pitié,
Mon fils est-il vivant?

GLAMIS, *avec joie.*

Ciel, qu'entends-je!

DUNCAN.

Oui, lui-même,
L'héritier de mon sceptre et de mon diadême,
Malcome.

GLAMIS.

Ah! je jouis du bonheur de mon roi.

DUNCAN.

Va, je connais ton cœur. Toi, vieillard, réponds-moi.

SÉVAR.

Seigneur, de vos desseins j'ai compris l'importance;
J'ai veillé sur Malcome, et gardé son enfance.
Cru mort et cru mon fils, mes soins l'ont conservé,
Et du fer de Cador nous l'avons préservé.
Il est loin de prévoir, compagnon de mes peines,
Que c'est le sang des rois qui coule dans ses veines.
Sans doute il convenait, formé d'un si beau sang,
Qu'il ignorât sur-tout sa naissance et son rang,
L'orgueil l'aurait perdu. Votre sagesse insigne

Ne lui cacha ses droits que pour l'en rendre digne.
Hélas! quoique si tard, quand le destin plus doux
Voudra-t-il à la fin se déclarer pour nous!
On dit (si nous devons croire la renommée)
Que Macbeth de Cador va combattre l'armée;
Qu'il le presse, l'obsède, et peut-être aujourd'hui
Que le trône et l'Etat seront sauvés par lui.
Ah! si sur votre fils mon devoir et mon zèle
Ne me forçaient toujours d'ouvrir un œil fidèle,
De quelle ardeur!... ce sang (j'en ai jadis versé)
Dans ces veines, seigneur, n'est pas encor glacé.
J'irais contre Cador, j'irais contre un perfide....

DUNCAN.

Il est temps, cher Sévar, que mon sort se décide:
Peut-être des combats l'impérieuse loi
Prononce à l'instant même entre Cador et moi.
Vaincu, je veux, Sévar, qu'une heureuse ignorance
A mon fils pour jamais dérobe sa naissance;
Que, pour armer ses droits, de massacres nouveaux
Ne changent plus l'Ecosse en de vastes tombeaux.
Laisserai-je à mon fils, au lieu du rang suprême,
Cet orgueil impuissant d'un roi sans diadême!
Ah! plus heureux cent fois dans son obscurité,
Qu'il y goûte un bonheur qui n'est point disputé!
Mais si le ciel donnait la victoire à nos armes,
Si mon fils sur le trône, heureux et sans alarmes....

(A part.)

Que dis-je! Eh, si ce fils n'était qu'un mauvais roi,

(A Sévar.)

Si trompant mes desirs!... Mon ami, réponds-moi?

SÉVAR.

Expliquez-vous, seigneur; quel intérêt vous touche?

DUNCAN.

La vérité, Sévar, doit parler par ta bouche.

SÉVAR.

Vous l'entendrez, hé bien!

DUNCAN, *à part.*

Que va-t-il dire, ô cieux!

(Haut.)

Réponds-moi comme ici tu répondrais aux dieux.
Quel est mon fils?

SÉVAR.

Seigneur, dans nos antres rustiques,
Je n'ai pu le former qu'aux vertus domestiques,
Aux mœurs de la nature, à la simple équité,
A voir avec respect, dans leur simplicité,
Ces mortels belliqueux, ces montagnards terribles,
Endurcis aux travaux, au seul honneur sensibles,
Qui tant de fois pour vous ont bravé le trépas,
Soldats dès le berceau, vieillis dans les combats,
Venant dans leurs foyers, après de longs services,
Montrer à leurs enfans leurs larges cicatrices.
J'ai voulu dans ses jeux qu'ennemi du repos
Il imitât sur-tout les fils de ces héros,
Ces fils de nos rochers, de nos forêts profondes,
Nés au bord des torrens, plus fougueux que leurs ondes,
Votre peuple en un mot suçant tout à la fois
Et l'instinct du courage et l'amour de leurs rois.
Voilà de quels amis j'entourai sa jeunesse:
Ce fut là tout mon art, mon secret, mon adresse;

Je dus en faire un homme, et ne l'ai point flatté.

DUNCAN.

Tu m'as, mon cher Sévar, promis la vérité.

SÉVAR.

Je m'en souviens, seigneur.

DUNCAN.

Aura-t-il du courage?

SÉVAR.

Ses forces quelque temps ont attendu son âge.
Enfin dans ses regards j'aperçus, enchanté,
De l'œil du montagnard l'audace et la fierté.
Je le vis tout-à-coup, hardi dans ses caprices,
Dompter les flots émus, franchir les précipices,
Le jour sur des rochers braver les noirs frimas,
La nuit me demander des récits de combats.
Oh! combien de Cador il détestait les crimes!
Mais comme il gémissait sur ses tristes victimes!
«Viens, lui disais-je un jour, viens avec moi, mon fils,
«Combattre pour ton roi, mourir pour ton pays».
A ces deux noms si chers il a versé des larmes;
Et ses cris dans l'instant m'ont demandé des armes.

DUNCAN.

Mon cher fils!

GLAMIS.

Ah! mon prince, ah! rendez grace aux dieux
De laisser à l'Ecosse un roi si précieux!
Il sera bienfaisant, populaire, sensible,
L'ami des malheureux, dans les combats terrible.

DUNCAN.

Oui, mais il faut au crime inspirer de l'effroi.

(D'une voix ferme et en fixant sur Sévar un œil attentif.)
Sera-t-il juste?

SÉVAR.

Oui, prince.

DUNCAN.

Il sera donc un roi.
C'est ce mot, mon ami, qui lui seul le couronne.
Si Macbeth est vainqueur, si le destin l'ordonne,
Mon fils prendra mon sceptre, et je veux qu'aujourd'hui
Tu me jures, Sévar, de rester près de lui.
Oui, je sais que du jour il me doit la lumière;
Mais tu formas ses mœurs, mais toi seul es son père.
O mon peuple, tes maux vont donc enfin finir!
J'entrevois ton bonheur, je n'ai plus qu'à mourir.
(On entend un gémissement douloureux.)
Quel long gémissement!

GLAMIS.

Tout mon cœur se déchire.

DUNCAN.

C'est celui d'un mortel au moment qu'il expire.

SÉVAR.

Comment interpréter ce présage odieux!

DUNCAN.

(A Sévar.) *(A Glamis.)*
Séparons-nous, Sévar. Soumettons-nous aux dieux.
(Duncan et Glamis sortent d'un côté, et Sévar de l'autre.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Nota. On peut finir cet acte en y ajoutant la scène suivante, qui servirait peut-être à augmenter la terreur du sujet. Après ce vers :

Duncan. C'est celui d'un mortel, au moment qu'il expire.

GLAMIS.

Si c'étaient ces trois sœurs...

(*Les trois furies, ou magiciennes sont cachées derrière les rochers. La première tient un sceptre, la seconde un poignard, et la troisième un serpent.*)

LA MAGICIENNE, *qui tient un poignard.*

Le charme a réussi :

Le sang coule, on combat. Resterons-nous ici ?

LA MAGICIENNE, *qui tient un sceptre.*

Non, je cours de ce pas éblouir ma victime.

LA MAGICIENNE, *qui tient un poignard.*

Et moi, frapper la mienne.

LA MAGICIENNE, *qui tient un serpent.*

Et moi, venger ton crime.

LA PREMIÈRE.

Du sang !

LA SECONDE.

Du sang !

LA TROISIÈME.

Du sang !

(*Elles sortent toutes ensemble du milieu des rochers, et ne se laissent apercevoir qu'un moment, ou même elles peuvent s'échapper sans être vues du spectateur.*)

SÉVAR.

Quel présage odieux !

DUNCAN.

(*A Sévar.*) (*A Glamis.*)

Séparons-nous, Sévar. Soumettons-nous aux dieux.

(*Duncan et Glamis sortent d'un côté, et Sévar de l'autre.*)

ACTE II.

Le théâtre représente un palais vaste et antique, où se croisent des voûtes longues et ténébreuses. Il doit être d'un caractère terrible.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDEGONDE, MALCOME, SÉVAR, TROUPE DE MONTAGNARDS.

FRÉDEGONDE.

Macbeth triomphe, amis; Macbeth par sa victoire
Rend le sceptre à Duncan, met le comble à sa gloire.
Jamais, dit-on, jamais mon intrépide époux
N'avait dans les combats porté de si grands coups.
Pour Frédegonde, ô ciel! que ce jour a de charmes!
Tout tremble à son aspect, tout fuit devant ses armes,
Il poursuit en héros ce succès éclatant;
Et Cador ne vit plus, ou fuit dans cet instant.
Son parti tout-à-coup a semblé disparaître.
Le cruel Magdonel, ce vil soutien d'un traître,
Dans nos vastes forêts, vers un antre écarté,
A suivi ses soldats par leur fuite emporté.
Mais il peut, mes amis, tenter de nouveaux crimes,

Dans le sang de nos rois se choisir des victimes,
Des ombres de la nuit couvrir ses attentats;
Redoutez Magdonel, observez ses soldats;
Et s'il osait tenter quelque attaque nouvelle,
Informez-en Macbeth, avertissez son zèle.
De là peut-être encor dépend notre destin.
Mais quel est ce guerrier?

SCÈNE II.

FRÉDEGONDE, MALCOME, SÉVAR,
TROUPE DE MONTAGNARDS, LOCLIN.

FRÉDEGONDE.

C'est toi, brave Loclin!
Peins-moi de mon époux les exploits et la gloire.

LOCLIN.

Moi-même en les voyant j'avais peine à les croire.
Au milieu des forêts, des arbres renversés,
Parmi des monts, des rocs, des débris entassés,
Le coupable Cador, fier de tant d'avantages,
Par un mépris superbe insultait nos courages.
Amis, nous dit Macbeth, le fer est dans vos mains,
Et parmi ces remparts vous cherchez des chemins!
Est-il quelqu'un de vous que le péril étonne?
Nous allons à Duncan rendre enfin la couronne,
Sauver notre pays. Mais sans trop nous flatter,
Si la victoire est belle, il faudra l'acheter.
Eh! ne seriez-vous plus ces Ecossais terribles,
Dévoués à vos rois, à leur malheur sensibles,

Les amis de Macbeth, et volant aux combats,
Tels que l'aigle orgueilleux qui naît dans nos climats!
Il s'élance à ces mots, et notre ardeur guerrière
Déja de cent rochers a franchi la barrière.
Il nous voit, l'œil en feu, par la fougue emportés,
Criant, Vive Macbeth, combattre à ses côtés.
La terre en un instant a rougi de carnage.
Chacun des deux partis montre un égal courage:
On se cherche, on s'attaque, et sans ordre et sans choix.
Ce n'est plus un combat, c'en est mille à la fois.
La fureur nous aveugle, et les roches frappées
De nos mains en éclats font voler nos épées.
Des poignards aussitôt arment les combattans.
On perce, on est percé sur des corps palpitans,
Je ne vois plus alors sur la terre sanglante
Que la rage qui tue, ou la rage expirante.
Déja, déja Cador semait par-tout l'effroi:
Macbeth vole vers lui. « Viens, dit-il, à ton roi,
« Viens payer par ta mort la peine qui t'est due ».
La victoire un moment à peine est suspendue:
Il fait tomber sa tête, et son bras furieux
La saisit dégouttante, et l'offre à tous les yeux.
L'ennemi cède alors et connaît les alarmes.
Il jette en frémissant ses drapeaux et ses armes.
Nos cris font retentir les sommets du Valda,
Les torrens de Malmor, les échos du Loda.
Dans nos sombres vallons la terreur les disperse;
Du haut de nos rochers la frayeur les renverse:
Tels tombent du torrent les flots précipités.
Et de tant de soldats pour Cador révoltés,

Qui soutinrent sa cause aux champs de la Molvide,
Vers les antres d'Olberg, sur les bords de la Clyde,
Il n'en est pas un seul qui, tombant sous nos coups,
N'ait mordu la poussière ou fléchi devant nous.

FRÉDEGONDE.

Herfort a de Macbeth partagé la victoire ?

LOCLIN.

Herfort de ce combat est sorti plein de gloire :
On l'en tira mourant; mais blessé, furieux,
Il combattait encore et du geste et des yeux.
Le repos est pour lui le seul mal qu'il endure.
Puisque son roi triomphe, il chérit sa blessure.
Il n'est point d'Ecossais qui, de la gloire épris,
Ne desire et combattre et mourir à ce prix.

FRÉDEGONDE.

Ah! Macbeth est vainqueur! sa gloire est mon ouvrage.
C'est moi qui la première éveillai son courage.
Il fut un temps, amis, où l'ombre et le repos
Le cachaient à lui-même, et m'ôtaient un héros.
Dans l'Ecosse aujourd'hui de quel titre on le nomme!
Macbeth n'était qu'un prince, et j'en fis un grand homme.
On juge bien souvent quand on croit pressentir;
Mais dit-on de son camp qu'il soit prêt à partir ?
L'appareil de la gloire a-t-il pour lui des charmes ?

LOCLIN.

Il voit de nos vaincus les drapeaux et les armes,
Mais d'un regard tranquille et sans être étonné.
D'une pompe guerrière il marche environné.
Dans son air, son maintien, sa victoire est écrite.
Mais si son camp l'admire et s'empresse à sa suite,

Si de son noble front notre œil est enchanté,
Ce n'est point de ses traits la grace et la fierté,
Ni de ses autres dons le brillant avantage,
Qui seuls ont subjugué nos cœurs et notre hommage;
C'est ce corps endurci, ce port audacieux,
Ce bras toujours armé, cet éclair de ses yeux,
Cette ardeur d'un héros sanglant, couvert de gloire,
Redoublant le péril pour hâter sa victoire,
Et pourtant toujours calme au milieu des hasards :
Voilà par quels attraits il charme nos regards;
Et si, dans votre rang, de superbes épouses
De la grandeur d'une autre en secret sont jalouses,
Qui d'elles ne voudrait s'honorer d'un époux
Qui met tant de lauriers, de gloire à vos genoux?

FRÉDEGONDE.

A ce noble discours, guerrier fier et terrible,
Va, je sens que Macbeth devait être invincible.
Adieu. Volons, amis, au-devant de ses pas.
(Loclin sort d'un côté, Frédegonde et les montagnards sortent de l'autre.)

SCÈNE III.

MALCOME, SÉVAR.

MALCOME.

Mon père, en ce moment, vous ne les suivez pas?

SÉVAR.

Non, mon fils. (*A part.*) Il est loin de percer ce mystère.
Ce nom lui cache encor que Duncan est son père.

MALCOME.

Enfin, d'un bras vengeur, Macbeth victorieux
A puni dans Cador un monstre audacieux.
Après tant de forfaits, après tant de misères,
Le combat d'Inverness a terminé nos guerres.
O trop heureux Duncan !

SÉVAR.

Mon fils, le noir soupçon
Sans doute à son bonheur doit mêler son poison.
Hélas ! sans doute encor la crainte l'environne.
Si Macbeth sur son front affermit la couronne,
De l'intrépide Herfort si le bras l'a servi,
Il voit avec douleur que Menteth l'a trahi ;
Que ses juges bientôt, et dès ce jour peut-être,
Vont prononcer l'arrêt qu'a mérité le traître.
Que de funestes bruits me viennent accabler !

MALCOME.

Il en est un sur-tout qui nous a fait trembler.
O mon père ! est-il vrai, quand nos monts s'obscurcissent,
Qu'au jour faible et douteux des astres qui pâlissent,
De noirs enchantemens aux cercueils étonnés
Ont arraché des morts de revivre indignés ?
Est-il vrai qu'on a vu des déesses livides
Dans nos sombres forêts cacher leurs pas perfides,
En sortir tout-à-coup, et les mères soudain
Emporter en fuyant leurs enfans dans leur sein ;
Les pasteurs, les troupeaux pleins d'une horreur subite,
Dans le creux des vallons précipiter leur fuite ;
Des guerriers, à l'aspect de ces monstres nouveaux,
Se renverser d'effroi, cachés dans leurs drapeaux ?

Est-il vrai que les vents, les rapides nuages,
Sur ce palais antique ont poussé leurs orages ;
Qu'à l'éclat de la foudre on a vu des vautours
De leurs combats en l'air ensanglanter ses tours ?
Que peuvent annoncer ces terribles présages ?

SÉVAR.

De votre ame, mon fils, écartez ces images.
Songez plutôt, songez qu'au gré de nos souhaits
Macbeth dans ce grand jour va revoir ce palais.

MALCOME.

Ciel ! avec quel plaisir, après sa longue absence,
Il va revoir son fils, caresser son enfance !
Que n'ai-je pu, mon père, ayant servi mon roi,
Sur ses pas aujourd'hui me montrer devant toi !
Mais je t'aurais quitté. Mon sort, digne d'envie,
Enchaîne à ton destin mon bonheur et ma vie.

SÉVAR.

Ainsi, je le dois croire, une inquiète ardeur,
Un aveugle desir de gloire et de grandeur,
Ne t'arracheront pas à ma vive tendresse ?

MALCOME.

Pourrais-je abandonner mon père en sa vieillesse ?

SÉVAR.

Tes jours auprès de moi coulent donc sans ennuis ?

MALCOME.

Je rends grace au destin qui me place où je suis.

SÉVAR.

Tu ne l'accuses pas d'être injuste et sévère ?

MALCOME.

Eh ! quel prince pourrais-je envier sur la terre !

Qu'on lui donne mon arc : nous verrons si sa main
Aux monstres des forêts lance un coup plus certain.
Je vis libre et caché ; mon ame est calme et pure :
Connais-tu quelque sort plus doux dans la nature ?

SÉVAR.

Le sceptre de l'Écosse, avec tous ses appas,
S'il pouvait t'être offert, ne t'éblouirait pas ?

MALCOME.

Qui suis-je pour régner ! grace au ciel, ma naissance
Me sauve des dangers de la toute-puissance.
Hélas ! si Donalbain fût né dans ce séjour,
Donalbain, plus heureux, verrait encor le jour.
O toi qui me fis naître, et de qui la sagesse
Par le plus digne exemple instruisit ma jeunesse,
J'en atteste les dieux, oui, selon mon desir,
S'ils me laissaient un père et mon sort à choisir,
S'ils m'offraient à l'instant, avec le diadême,
L'honneur de devenir le fils de Duncan même :
Rendez-moi, leur dirais-je, à mes déserts borné,
Le père vertueux que vous m'avez donné.

SÉVAR, *à part.*

Faut-il que le devoir me condamne à le rendre !

(*On entend un bruit d'instrumens de guerre.*)

MALCOME.

Quel noble bruit, mon père, ici se fait entendre ?

SÉVAR.

C'est Macbeth qui revient, le front ceint de lauriers.

MALCOME.

Mon cœur frémit de joie. Oui, voilà ses guerriers.

SCÈNE IV.

MALCOME, SÉVAR, MACBETH, FRÉDEGONDE, LEUR FILS *âgé de quatre à cinq ans*, OFFICIERS, SOLDATS, MONTAGNARDS.

Macbeth entre en vainqueur. On porte devant lui les drapeaux qu'il a remportés dans la bataille d'Inverness.

MACBETH, *d'un air distrait, à l'un de ses officiers.*

Posez-là ces drapeaux. Vous, que l'on m'avertisse
Si l'on a de Menteth découvert l'artifice;
Et quand sa trahison l'aura fait condamner,
Si le roi l'abandonne, ou veut lui pardonner.

(*A part.*) (*A un autre de ses officiers.*)

Sa mort serait trop juste. Et vous, que l'on m'assure
Si le péril d'Herfort s'accroît par sa blessure,
Et si nos soins pourront, par des secours heureux,
Conserver à l'État ce guerrier généreux.

(*Aux Montagnards.*)

Pour vous, de mes travaux compagnons héroïques,
Rentrez avec plaisir dans vos foyers rustiques;
Revoyez vos enfans, et goûtez entre vous
Des destins moins brillans, et peut-être plus doux.

(*A tous.*)

Que l'on me laisse; allez.

(*Ils sortent tous, excepté Frédegonde et son fils.*)

SCÈNE V.

MACBETH, FRÉDEGONDE, LEUR FILS.

FRÉDEGONDE.

En sortant des alarmes,
Pour le cœur d'un guerrier la nature a des charmes.
Macbeth, voilà ton fils.

MACBETH.

Oui : ses graces, ses traits
Charment par leur candeur mes regards satisfaits.
Je vois avec plaisir son aimable innocence.

FRÉDEGONDE.

D'où vient que vous semblez frémir en sa présence?

MACBETH.

Moi! je n'ai point frémi.

FRÉDEGONDE.

Cependant, entre nous,
Il convient qu'un moment je sois seule avec vous.
(*Appelant.*) (*A part.*)
Qu'on vienne. Il est troublé.
(*A une de ses femmes, qui se présente, en lui montrant son fils, que cette femme emmène.*)
Laissez-nous : qu'on l'emmène.

SCÈNE VI.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Macbeth, vous me cachez une secrète peine.
Craignez-vous près du roi quelque lâche envieux,
De qui votre victoire ait offensé les yeux ?

MACBETH.

Il en est un. Nolfock a déja su m'instruire
Que dans le cœur du roi sans doute il veut me nuire.

FRÉDEGONDE.

Eh ! quel est-il ?

MACBETH.

Glamis.

FRÉDEGONDE.

Faut-il s'en étonner ?
Déja depuis long-temps j'ai dû le soupçonner.
Quoi ! ne voyez-vous pas comment sa lâche adresse
Du facile Duncan gouverne la vieillesse ?
Je sais que, le roi mort, le droit sacré du sang
L'appelle à la couronne, et l'élève à son rang.
Mais cet espoir prochain dont son ame est ravie
Ne l'a point préservé des fureurs de l'envie.
Sur Macbeth illustré par tant d'heureux combats
Il cherche à se venger d'un éclat qu'il n'a pas.
Cruel dans l'indolence, actif dans la mollesse,
Sa vile ambition s'aigrit par la paresse.
Il porte, en s'agitant, le poids de sa langueur ;

Et ne peut pardonner la victoire au vainqueur.
Comment soutiendrait-il la trop vive lumière
Du jour qui vient dans l'ombre accabler sa paupière?
Oublierais-je qu'ici (souvenir plein d'horreur !)
Des brigands dans la nuit répandant la terreur,
D'un vaste embrasement, du meurtre et du pillage,
Par-tout à mon réveil je rencontrai l'image.
J'étais mère, Macbeth : dans son berceau brûlant
Je courus à la flamme arracher mon enfant.
Parmi les cris, les feux, les poignards homicides,
Je le serrai tremblant de mes bras intrépides.
Il était temps encor. Mais quand dans ce palais
La fuite des brigands eût ramené la paix,
Je songeai, cher Macbeth, que j'étais encor mère ;
Quand revoyant enfin mon fils et la lumière,
Lorsque je crus, hélas ! au doux son de sa voix,
Le faire naître encore une seconde fois ;
Dans ce trouble confus de mon ame oppressée,
Glamis vint tout-à-coup s'offrir à ma pensée.

MACBETH.

Mais je ne croirai pas, sans en être certain,
De ces brigands cruels qu'il ait armé la main.

FRÉDEGONDE.

Je saurai par Nolfock éclaircir ce mystère.
Il t'aime, il a des yeux, il est juste et sincère.
Nous connaîtrons bientôt quels sont nos ennemis.
Mais quoi ! je vois errer vos yeux mal affermis !
De ces murs lentement ils parcourent l'enceinte.
Sur votre front, Macbeth, la tristesse est empreinte.
De quelque ennui profond seriez-vous occupé ?

MACBETH.

Quel est donc, réponds-moi, l'objet qui m'a frappé?
Dans les bois d'Inverness, au milieu de ces roches
Qui de ce palais sombre attristent les approches,
Une femme a paru, fuyant sur mon chemin,
Un diadême au front, et le sceptre à la main;
Son regard m'a troublé; son air, son port terrible,
M'ont saisi tout-à-coup d'une crainte invincible.
Qui peut-elle être?

FRÉDEGONDE.

Et quoi! la méconnaissez-vous?
Le grand nom d'Yphyctone est-il nouveau pour nous?
Les dieux dans leurs secrets lui permettent de lire:
Elle y voit les États se heurter, se détruire,
Les forfaits ignorés, ceux que l'on doit punir,
Et semble d'un regard dévorer l'avenir.
On vient la consulter du fond de l'Hibernie,
Des îles de Ferro, de la Scandinavie.
Dans ses augustes mains un sceptre révéré
De ses prédictions est le garant sacré;
Tantôt, au bruit des vents, sous des pins solitaires,
Elle aime à consommer ses sauvages mystères;
Tantôt dans les palais sa formidable voix
Éclate, et sur leur trône épouvante les rois;
Quelquefois, dans la nuit, sous ses voûtes antiques,
Elle recueille en paix ses esprits prophétiques,
Élevant vers le ciel un œil fixe, arrêté,
Confident des décrets de la divinité.
Elle est ici.

MACBETH.

Grands dieux !

FRÉDEGONDE.

Eh bien ! que crains-tu d'elle ?
C'est sans doute en ces lieux ton destin qui l'appelle.
N'a-t-elle pas prédit ta gloire, tes exploits,
Ce bras victorieux et vengeur de nos rois,
L'audace de Cador, nos discordes, nos guerres,
Donalbain expirant sous des mains meurtrières ?
Je ne te parle point de ce jeune héritier
Où l'espoir de Duncan reposait tout entier,
De ce faible Malcome, emporté dès l'enfance,
Dont la mort de si près a suivi la naissance,
Dont le père, à nos yeux, a pleuré le trépas :
Si mes pressentimens ne m'éblouissent pas,
Qui sont donc, entre nous, (regarde près du trône)
Ceux qu'avant toi le sang appelle à la couronne ?
Menteth, qui, par Cador dans sa brigue entraîné,
Par ses juges peut-être est déja condamné :
Herfort, qui va bientôt, du moins le camp l'assure,
Malgré nos vains secours, mourir de sa blessure.
Enfin, Macbeth, enfin, après la mort du roi,
Il n'est plus que Glamis entre le trône et toi.
On pourrait se flatter.... Excuse ma faiblesse ;
D'un desir curieux je ne suis point maîtresse :
Yphyctone entretient commerce avec les dieux :
Je voudrais... Qu'elle est lente à paraître à mes yeux !
Oui, du plus grand bonheur sa présence est le gage...
Elle vient, cher Macbeth, achever son ouvrage.
J'en conçois, je l'avoue, un présage flatteur.

Vois jusqu'où t'ont porté ta gloire et ta valeur !
Le peuple, le soldat, la noblesse t'adore :
Le sort a fait beaucoup, il fera plus encore.

MACBETH.

Téméraire, arrêtez.

FRÉDEGONDE.

Pourquoi, pourquoi mes yeux
Craindraient-ils de s'ouvrir sur les décrets des dieux ?
Les destins sont pour nous ; leurs promesses célèbres...

MACBETH.

Priez-les bien plutôt d'épaissir leurs ténèbres.

FRÉDEGONDE.

Mais d'où vient qu'Yphyctone a cherché nos forêts ?
D'où vient qu'à l'instant même elle est dans ce palais ?
Si sa bouche à nos vœux promettant la couronne....

MACBETH.

Malheureuse !... Fuyons.

FRÉDEGONDE.

Ton corps tremble, il frissonne.

MACBETH.

Vaine erreur du sommeil, triste enfant de la nuit,
Non, je ne te crois point; ma raison t'a détruit.

FRÉDEGONDE.

Ainsi, mon cher Macbeth, vous me fermez votre ame.
L'hymen qui nous unit par la plus tendre flamme,
Votre fils au berceau, ce nom de mon époux,
Tous ces titres sacrés n'ont plus de droits sur vous.
Seul, vous entretenez une terreur profonde
Dont vous n'instruisez pas la triste Frédegonde !
D'où naissent vos chagrins ? Ne verrez-vous jamais

Qu'avec des yeux troublés les murs de ce palais ?
Que j'apprenne aujourd'hui cet effroyable songe !

MACBETH.

Au sortir d'un combat dans quel trouble il me plonge !
Mais juge s'il a droit d'exciter ma terreur.
Je croyais traverser, dans sa profonde horreur,
D'un bois silencieux l'obscurité perfide.
Le vent grondait au loin dans son feuillage aride.
C'était l'heure fatale où le jour qui s'enfuit
Appelle avec effroi les erreurs de la nuit,
L'heure où souvent trompés nos esprits s'épouvantent.
Près d'un chêne enflammé devant moi se présentent
Trois femmes. Quel aspect ! non, l'œil humain jamais
Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage et dur, flétri par la vieillesse,
Exprimait par degrés leur féroce alégresse.
Dans les flancs entr'ouverts d'un enfant égorgé,
Pour consulter le sort, leur bras s'était plongé.
Ces trois spectres sanglans, courbés sur leur victime,
Y cherchaient et l'indice et l'espoir d'un grand crime ;
Et ce grand crime enfin se montrant à leurs yeux,
Par un chant sacrilége ils rendaient grace aux dieux.
Étonné, je m'avance. « Existez-vous, leur dis-je,
Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige ? »
Par des mots inconnus, ces êtres monstrueux
S'appelaient tour-à-tour, s'applaudissaient entre eux,
S'approchaient, me montraient avec un ris farouche ;
Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche.
Je leur parle, et dans l'ombre ils s'échappent soudain,
L'un avec un poignard, l'autre un sceptre à la main ;

L'autre d'un long serpent serrait le corps livide :
Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide;
Et tous trois dans les airs, en fuyant loin de moi,
M'ont laissé pour adieux ces mots : « Tu seras roi. »

FRÉDEGONDE.

T'ont-ils réveillé?

MACBETH.

Non. Ma langue s'est glacée.
Un exécrable espoir entrait dans ma pensée.
Si loin du trône encor, comment y parvenir !
Je n'osais sans trembler regarder l'avenir.
Enfin dans mes exploits, dans ma propre innocence,
Ma timide vertu trouvait quelque assurance.
Je cherchais dans moi-même un secret défenseur ;
Et déja du repos je goûtais la douceur :
A l'instant j'ai senti, sous ma main dégouttante,
Un corps meurtri, du sang, une chair palpitante :
C'était moi, dans la nuit, sur un lit ténébreux,
Qui perçais à grands coups un vieillard malheureux..

SCÈNE VII.

MACBETH, FRÉDEGONDE, SÉTON.

SÉTON.

Seigneur, sans appareil, sans garde qui le suive,
Le roi dans ce palais à l'instant même arrive.

MACBETH, *pâlissant.*

Ciel!

SÉTON.

Vous allez le voir.

FRÉDEGONDE, *à part, avec joie.*

Si tôt.

SÉTON.

Glamis le suit.
Ils vont goûter chez vous le repos de la nuit.
(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Près du roi, sans tarder, seigneur, il faut vous rendre.

MACBETH, *avec trouble.*

Allons.

FRÉDEGONDE.

Ce n'est pas là le chemin qu'il faut prendre ;
Vous vous trompez, Macbeth.

MACBETH, *se rassurant.*

Je connais mon devoir.
Allons, avec respect, tous deux le recevoir.
(*Macbeth sort le premier ; Frédegonde le suit, et continue de l'observer dans sa marche.*)

SCÈNE IX.

MACBETH, FRÉDEGONDE, DUNCAN, GLAMIS.

DUNCAN, *à Macbeth.*

Oui, voilà le vainqueur dont la main aguerrie
Dans cet illustre jour a sauvé la patrie.

Sans suite, avec Glamis, je viens dans ce palais.
J'y puis dormir sans crainte.

MACBETH.

Ah ! croyez qu'à jamais
Tout mon sang...

DUNCAN.

Mon aspect a paru le surprendre.

FRÉDEGONDE.

A cet excès d'honneur il n'a point dû s'attendre.
Macbeth va vous conduire à votre appartement.

DUNCAN.

Que de toi, cher Macbeth, je me plaigne un moment.
Pourquoi, venant de vaincre, et sortant des alarmes,
Quand je dois la victoire et la vie à tes armes,
N'es-tu pas accouru dans mes embrassemens
Recevoir et ma joie et mes remerciemens ?
Près d'être enveloppé du bruit de ta victoire
Tu ne veux, je le vois, qu'échapper à la gloire.
Jamais l'ambition ne corrompra ton cœur.

MACBETH.

Je mets à vous servir mes vœux et mon bonheur.

DUNCAN.

Ah ! tu dois être heureux.

MACBETH.

J'ai trop sujet de l'être.

DUNCAN.

Les méchans quelquefois ont l'art de le paraître.
Vous avez un enfant, sans doute il est chéri.

FRÉDEGONDE.

C'est le fruit de mon sein ; c'est moi qui l'ai nourri.

MACBETH.

Seigneur, vous soupirez!

DUNCAN.

Hélas! il me rappelle...
Mon cher fils... Donalbain, qu'une main trop cruelle...
Dis, te fais-tu, Macbeth, cet horrible tableau,
Massacrer de sang-froid un enfant au berceau!

MACBETH.

Ah, dieux!

FRÉDEGONDE.

Venez, seigneur; par ses charmes paisibles
Le sommeil va chasser ces images terribles.
Sous ces murs, près de nous, venez vous reposer.

DUNCAN.

La fatigue et la nuit semblent m'y disposer.
(*A part.*)
Pour moi d'un long sommeil l'heure à grands pas s'avance.

MACBETH.

Il est terrible au crime, et doux à l'innocence.

DUNCAN.

Ah! qui vit sans remords, Macbeth, ne le craint pas.
(*En s'arrêtant.*)
Voilà donc les drapeaux conquis dans ses combats!
Ils ont coûté du sang...

GLAMIS.

Ils prouvent sa victoire.

MACBETH.

Je rends grace à Glamis, il prend part à ma gloire.

DUNCAN.

Il t'aime, cher Macbeth... A mon réveil demain

J'ai d'importans secrets à verser dans ton sein.

MACBETH.

Que toujours sur ma foi mon souverain s'assure.

DUNCAN.

Mon bonheur est bien grand. Que faut-il que j'augure?
En entrant sous ces murs, en avançant vers vous,
J'ai cru, mes chers amis, sentir un air plus doux.
Des oiseaux fortunés, volant sur mon passage,
D'un repos enchanteur m'offraient l'heureux présage.
Le ciel m'a délivré d'un noir pressentiment.

FRÉDEGONDE.

Il n'est plus d'ennemis pour vous en ce moment.
Vous ne redoutez point les embûches d'un traître.

DUNCAN.

Non, ce n'est point ici, mais le ciel est le maître.
(*Macbeth et Frédegonde conduisent Duncan dans son appartement.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Il est une heure ou deux après minuit. Le théâtre n'est éclairé que par la faible lueur d'une lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDEGONDE *seule.*

Pourquoi, lorsque tout dort sous ces voûtes funèbres,
Mon époux vient-il seul consulter leurs ténèbres ?
Quelle sombre fureur, ou quel secret dessein
De terreur et d'espoir fait palpiter son sein ?
Macbeth dans sa pensée accomplit un ouvrage
Dont lui-même il a peine à supporter l'image.
Ah ! si l'ambition avait pu l'entraîner !
S'il brûlait comme moi de la soif de régner !
S'il osait... Mais que dis-je ! il est né trop timide ;
Ce n'est qu'en combattant qu'il se montre intrépide.
L'éclat d'un sceptre en vain flatterait son desir ;
Il ne sait que l'attendre, et non pas s'en saisir.
Tu n'as point, ô Macbeth, épargnant tes victimes,
L'inflexibilité qui convient aux grands crimes !
Tantôt je l'observais : il a frémi soudain
A l'aspect d'un billet qu'a repoussé sa main ;

Il l'a repris ouvert. D'où vient, prêt à s'instruire,
Que son œil égaré n'a point osé le lire?
A ces mots seuls, « Le roi se rend auprès de vous, »
J'ai vu pâlir son front, et fléchir ses genoux.
Il n'en faut point douter, un grand objet l'enflamme.
Il rejette un espoir qui s'attache à son ame.
Nos songes sont souvent des délateurs secrets,
De nos vœux les plus sourds confidens indiscrets.
Quelque horreur que d'abord un attentat nous donne,
Son horreur diminue alors qu'il nous couronne.
Trembler de le commettre, est déja l'avoir fait;
Et, criminel en songe, on peut l'être en effet.
Ne désespérons point. Sachons de quel mystère
Ce billet qu'il redoute est le dépositaire.
On marche: c'est Macbeth; dans son cœur agité,
D'un œil tranquille et froid cherchons la vérité.

SCÈNE II.

FRÉDEGONDE, MACBETH.

FRÉDEGONDE.

C'est vous, mon cher Macbeth! Quelle étonnante cause
Égare ici vos pas, quand le palais repose?
Quoi! me cacheriez-vous vos secrets déplaisirs?

MACBETH.

Ah, dieux!

FRÉDEGONDE.

Permettez-moi d'expliquer vos soupirs.
Le perfide Glamis près de Duncan sommeille:

Voilà pourquoi Macbeth et s'agite et s'éveille.
Il vous est dur de voir qu'un sombre ambitieux
Dont vos exploits brillans ont fatigué les yeux,
Un courtisan flatteur jouisse sans alarmes
De la faveur d'un roi qu'ont défendu vos armes,
Qu'il insulte...

MACBETH, *montrant la chambre où couche Glamis.*

Il est là. Duncan, dans ses bontés,
Permet que l'insolent repose à ses côtés.
Je devrais...

FRÉDEGONDE.

Je le sais : oui, sa coupable envie,
Sans votre sang, Macbeth, ne peut être assouvie ;
Sa fureur quelque jour sur votre fils et moi...

MACBETH.

Pour frapper ce grand coup, il n'est pas encor roi.

FRÉDEGONDE.

Il le sera bientôt.

MACBETH.

Frédegonde,... peut-être.
Nolfock m'a prévenu des complots de ce traître.
Il allait m'informer par quels adroits discours
Il rend suspects au roi mon zèle et mes secours,
Interrompu soudain....

FRÉDEGONDE.

Va, je peux t'en instruire ;
Ce qu'il ne t'a pas dit, je saurai te le dire.
Macbeth, ton cœur se trouble, il a peine à porter
Le poids d'un grand dessein qui semble t'agiter.
Que méditeriez-vous ?... Répondez-moi, vous dis-je ?

MACBETH.

Je ne médite rien.

FRÉDEGONDE.

Quelque soin vous afflige.
Peut-être votre songe occupe votre esprit.

MACBETH.

Je pense quelquefois à ce qu'il m'a prédit.

FRÉDEGONDE.

Vous n'auriez pas reçu de funeste nouvelle?

MACBETH.

Une lettre est venue.

FRÉDEGONDE.

Eh bien! qu'annonce-t-elle?

MACBETH.

Je ne la lirai point.

FRÉDEGONDE.

Par quels motifs secrets
Négligez-vous, seigneur, de si grands intérêts?

MACBETH.

Il est des jours d'ennui, d'abattement extrême,
Où l'homme le plus ferme est à charge à lui-même.
Pendant l'accès mortel de nos profonds dégoûts,
Que le temps qui s'enfuit marche à pas lents pour nous!
De noirs pressentimens notre ame embarrassée
Soulève un poids fatal dont elle est oppressée.
Que cette nuit est longue!

FRÉDEGONDE.

Eh! que ne songez-vous
A tout ce que le sort a déja fait pour vous?
Il a de vous pourtant rapproché la couronne.

MACBETH.

Rien n'est contraire encore à l'espoir qu'il me donne.
Le reste m'est caché.

FRÉDEGONDE.

Mais enfin je ne voi
Que trois princes, Macbeth, entre vous et le roi.
Qui sait si le destin...

MACBETH.

Vain doute où je me plonge!
Si l'avenir pourtant justifiait mon songe !
Je ne sais quel espoir me flatte et m'en répond.

FRÉDEGONDE.

A ce premier oracle ose en joindre un second.

MACBETH.

Et quel est-il?

FRÉDEGONDE.

Macbeth, ma faute est excusable.
Ah ! j'ai voulu sortir d'un doute insupportable.
Yphyctone découvre et prédit l'avenir.

MACBETH.

Tu l'aurais consultée? O ciel!

FRÉDEGONDE.

Pourquoi frémir?
Je la quitte à l'instant. Sur tout ce qui te touche,
La vérité, Macbeth, a parlé par sa bouche.
Elle semblait te voir. On eût dit que les dieux,
Ainsi que tes destins, te montraient à ses yeux;
Que ses yeux enchantés, témoins de ta victoire,
Te suivaient dans ton vol au faîte de la gloire.
Écoute, a-t-elle dit: « Dans le champ des guerriers,

« Ton noble front, Macbeth, s'est couvert de lauriers.
« Il ne te manque plus que le rang de ton maître :
« Sur cet illustre rang, qui t'éblouit peut-être,
« Voici ce que le ciel t'annonce par ma voix :
« A l'Ecosse bientôt tu donneras des lois.
« Mon sceptre n'est point fait pour sceller un mensonge.
« La couronne t'attend. Souviens-toi de ton songe.
« Règne, règne, Macbeth. »

MACBETH.

Mon doute est éclairci.
Le pouvoir du destin se manifeste ici.
« Souviens-toi de ton songe. » O ciel, quelle puissance
De ce songe étonnant lui donna connaissance ?

FRÉDEGONDE.

N'oubliez pas, Macbeth, qu'un billet vous attend,
Et qu'il cache peut-être un secret important.
Ce billet m'inquiète.

MACBETH.

Allons, je veux le lire ;
Et de tout aussitôt je reviendrai t'instruire.
(A part, en s'en allant.)
La couronne t'attend.

SCÈNE III.

FRÉDEGONDE *seule.*

Enfin je l'ai séduit.
Il court dans son ivresse où l'espoir le conduit.
Il ne m'objecte plus, dans un humble langage,

Ces timides raisons qui glacent le courage.
Des fureurs du desir son sang est allumé ;
La couronne l'enflamme, et le charme est formé.
O ciel, si de Menteth le trépas légitime
Déja par son supplice eût expié son crime !
Si l'intrépide Herfort, dans le combat blessé,
Eût expiré bientôt des coups qui l'ont percé !...
Le roi ne vivant plus, pour remplacer son maître,
Alors, avant Macbeth, je ne vois plus qu'un traître.
Ce traître est dans nos mains, donnons lui le trépas.
Non, Glamis, non, Duncan, vous n'échapperez pas.
Le sort vous a conduits dans ce palais funeste ;
Le sort a commencé, j'acheverai le reste.
Leur sommeil sera long. Ces lieux verront demain
Macbeth parler en maître, et le sceptre à la main.
Le sceptre... ah ! ce bien seul pouvait remplir mon ame.
Reviens, Macbeth, reviens ; même ardeur nous enflamme,
Reviens. Ce peu de sang que ta main va verser,
Quelques soins d'un moment vont bientôt l'effacer.
Frappe et règne. Et vous, trône, ambitieuse ivresse,
Aveuglez mon époux, éclairez mon adresse !
S'il m'écoute un moment, s'il est encor tenté,
S'il penche vers le crime, il est exécuté.
O mon fils ! quel espoir pour l'orgueil d'une mère :
Un jour tu seras roi.

SCÈNE IV.

FRÉDEGONDE, MACBETH.

FRÉDEGONDE.

Cher Macbeth, quel mystère,
Caché dans ce billet, n'en est plus un pour toi?

MACBETH.

Menteth n'est plus.

FRÉDEGONDE.

Qu'entends-je!

MACBETH.

Il trahissait son roi;
Il secondait Cador, la preuve en était prête :
Il a subi sa peine et payé de sa tête.

FRÉDEGONDE.

Le destin sur Herfort aurait-il prononcé?

MACBETH.

Dans le dernier combat, tu sais qu'il fut blessé;
Des coups qu'il a reçus il est mort avec gloire.

FRÉDEGONDE.

Tous deux, en même temps?

MACBETH.

Tous deux.

FRÉDEGONDE.

Puis-je le croire?
Il reste peu d'espace entre le trône et vous.

MACBETH.

Sortons.... Mon sang se glace.

FRÉDEGONDE.

Eh bien! que craignez-vous?

MACBETH.

Ils dorment.

FRÉDEGONDE.

Nous veillons, et la nuit est profonde.
Ce songe.... Tu m'entends.

MACBETH.

Oui.

FRÉDEGONDE.

Macbeth!

MACBETH.

Frédegonde!

FRÉDEGONDE.

Duncan près de Glamis repose en ce palais.
Quand s'éveilleront-ils?

MACBETH.

Avec le jour.

FRÉDEGONDE.

Jamais.
Voici l'instant, Macbeth; ne vois que la couronne.
Le sort te lá promet : que ton bras te la donne.
Il semblait qu'un espoir, un présage certain,
M'annonçât dès long-temps les arrêts du destin.
Il a prévu nos coups : nos coups sont légitimes.
Il a sous le fer même endormi nos victimes.
Vers ce trône éclatant, de trépas en trépas,
Plus prompt que nos desirs, il t'entraîne à grands pas.
Le temps s'enfuit, Macbeth : roi, quand Duncan sommeille;
Tu n'es plus qu'un sujet, si Duncan se réveille.

Élève, élève au ciel ton vol ambitieux;
Las d'avoir des égaux, disparais à leurs yeux.
L'oracle s'accomplit : oui, ma grandeur s'apprête.
L'éclat de tes rayons rejaillit sur ma tête.
Quel honneur pour mon fils, et quel bonheur pour moi!
Je suis dans un instant mère et femme d'un roi.
Ah! ne fais plus languir ma superbe espérance!
Il est temps....

MACBETH.

Mais l'honneur, mais la reconnaissance,
Mais un vieillard, un roi, mon parent, mon ami,
Ici, dans mon palais, sous ma garde endormi;
Qui, si des assassins venaient pour le surprendre,
Crierait d'abord : « Macbeth, Macbeth, viens me défendre.

FRÉDEGONDE, *à part.*

Quoi! déja le remords!...

MACBETH.

Frédegonde, crois-moi :
J'ai pitié de ton fils, de moi-même et de toi.
Non, ce n'est pas en vain que notre cœur frissonne :
C'est le ciel alarmé qui l'ébranle et l'étonne.
Où s'allait égarer mon esprit éperdu!
J'immolerais Duncan, moi qui l'ai défendu!
A quel prix j'achetais l'honneur du rang suprême!
Mon fils peut être heureux sans sceptre et diadême.
Pour Glamis, qu'il jouisse avec tranquillité
Du sommeil et des droits de l'hospitalité.
Ma gloire l'importune; il est barbare et traître;
Ce n'est point pour Macbeth une raison de l'être.
Tous deux à la vertu formons un prompt retour :

Tous les deux sans remords nous reverrons le jour.

FRÉDEGONDE.

Glamis sera donc roi?

MACBETH.

Grands dieux, qu'allions-nous faire!
Le trépas de Glamis devenait nécessaire.
Vainement sans sa mort j'eusse immolé mon roi;
Le fruit d'un si grand crime était perdu pour moi:
Encor contre Glamis m'eût-il fallu d'avance
De la mort de Duncan disposer l'apparence,
Être ensemble homicide et calomniateur.

FRÉDEGONDE.

D'un tel coup aisément on l'aurait cru l'auteur:
On le hait; et du trône héritier légitime,
C'est sur lui qu'eût tombé tout le soupçon du crime.

MACBETH.

Ton esprit, je le vois, du trône encor frappé,
Toujours du même objet est donc préoccupé?

FRÉDEGONDE.

Je suis mère, Macbeth. Oui, ton songe, Yphyctone,
Ont tourné, malgré moi, mes yeux vers la couronne:
Et sur-tout, de Glamis en prévenant les coups,
J'aspirais à sauver mon fils et mon époux.
Mais je te l'avouerai, si seule et dans moi-même
Je m'étais dit jamais : « Je veux le diadême,
« Je veux que dans ce jour mon front en soit orné: »
Je suis d'un sexe faible, au fuseau destiné;
Mais au moment d'agir, sous un dehors timide,
J'eusse eu de vingt Macbeth la vigueur intrépide.
J'ignore quel tourment m'eût été réservé;

Mais, le projet conçu, je l'aurais achevé.

MACBETH.

O ciel! tu frapperais le coup que je redoute?
Sans terreur?

FRÉDEGONDE.

Sans terreur.

MACBETH.

Et sans remords?

FRÉDEGONDE.

Sans doute.

MACBETH.

Sans remords! sans remords!... Dans ces momens affreux
Va voir si tout est calme et tranquille autour d'eux.

(Frédegonde sort.)

SCÈNE V.

MACBETH *seul.*

Que vais-je faire, oh dieux! je frémis! je frissonne!
Je sens que ma raison s'enfuit et m'abandonne.
Oui, je vois, malgré moi, qu'au meurtre destiné,
Par un pouvoir fatal ce bras est entraîné.
On dirait que ce sort, puisqu'à tout il préside,
Sur ses tables de fer grava mon parricide.
Je m'arrête, et j'y cours. Marbres silencieux,
Soyez sans souvenir, sans oreilles, sans yeux!
Doublez autour de moi vos épaisseurs funèbres;
Ne sentez point mes pas glisser dans les ténèbres?
Voici l'instant.

SCÈNE VI.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Tout dort.

MACBETH.

Qui m'a parlé?

FRÉDEGONDE.

C'est moi.

MACBETH.

As-tu porté tes pas dans la chambre du roi?

FRÉDEGONDE.

Oui : j'ai tout disposé; la porte en est ouverte.
Tout sert à nos projets ; tout répond de leur perte.

MACBETH.

Leur sommeil?

FRÉDEGONDE.

Est profond.

MACBETH.

Ciel! j'entends quelque bruit.
Quel mortel sous ces murs s'avance dans la nuit?

SCÈNE VII.

MACBETH, FRÉDEGONDE, SÉTON.

SÉTON.

Les amis de Cador et Magdonel, ces traîtres,
Seigneur, de ce palais vont se rendre les maîtres.

Leurs soldats avec eux viennent d'y pénétrer.
Tout près de cette enceinte on voit leurs pas errer.
Nous entendrons bientôt éclater leur surprise;
Leur fureur, que ces murs, que la nuit favorise,
A Glamis, à Duncan, va donner le trépas.
Venez, le péril presse.

MACBETH.

Allons, je suis tes pas.
Laisse-nous.

(Séton sort.)

SCÈNE VIII.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

MACBETH.

Ce sont eux qui se chargent des crimes.

FRÉDEGONDE.

Ils vont pour nous, Macbeth, immoler nos victimes.
A leurs coups cependant s'ils allaient échapper,
Au défaut de leurs bras, c'est à toi de frapper.

SCÈNE IX.

MACBETH, FRÉDEGONDE, UN SOLDAT *qui n'est point vu.*

LE SOLDAT.

Aux armes!

FRÉDEGONDE.

L'on attaque; allons, sans plus attendre,

Il faut... Vous balancez !

MACBETH.

Non, je cours le défendre.

FRÉDEGONDE, *à part.*

O ciel ! Suivons ses pas ; et sachons l'entraîner
Vers le forfait heureux qui nous doit couronner.

(Elle marche sur les pas de Macbeth.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MACBETH *seul, croyant voir le corps de Duncan.*

Il est donc toujours là! quel témoin! qu'on l'emporte.
Entrons — le voir encor! Il semble, à cette porte,
Que son corps tout sanglant est prêt à m'arrêter.
Quelle horreur! quel forfait! où fuir? où m'éviter?
(Avec terreur.)
J'entends du bruit. On vient... O supplice! ô prodiges!
Quoi! de sa mort par-tout j'aperçois les vestiges!
Il avait bien du sang.... Si je pouvais pleurer!
Loin de moi sans retour je me sens égarer.
Le désespoir... Prions: « Ciel, qui... » Tais-toi, perfide.
Ce mot vient d'expirer dans ta bouche homicide.
Mourons.... Il est des dieux; je n'échapperai pas.
Je crains également la vie et le trépas.
Macbeth poursuit Macbeth. Ah! dans mon trouble extrême
Le plus grand de mes maux est de me voir moi-même.
Je sens là des remords....

SCÈNE II.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

MACBETH.

Malheureuse, c'est toi.
Qu'as-tu fait de Duncan ?

FRÉDEGONDE.

Quels regards !

MACBETH.

Réponds-moi....

(S'interrompant avec surprise et terreur.)

Quoi! le jour ne luit point! quoi! cette voûte obscure!....
Les dieux pour moi peut-être ont changé la nature.

FRÉDEGONDE.

Ah! rappelez vos sens ; craignez par cet effroi
D'inspirer des soupçons sur la perte du roi.

MACBETH.

Non, je n'ai point sur lui porté ma main cruelle.
La pitié me parlait, j'étais vaincu par elle.
C'est toi, c'est toi, barbare, en empruntant ma main,
Qui viens de lui plonger un poignard dans le sein.
Mais Nolfock est vivant : c'est à lui de m'instruire...

FRÉDEGONDE.

A l'instant même, ici, je venais te le dire ;
Il ne vit plus.

MACBETH.

J'entends. Tu l'avais fait parler.
Pour le trône, en effet, j'ai vu ton cœur brûler.

Je devrais par ta mort....

FRÉDEGONDE.

Eh bien, frappe, barbare!
Éteins, en m'immolant, le transport qui t'égare;
Je n'en murmure pas : si, revenant à toi....

MACBETH.

Arrête donc ce sang qui coule jusqu'à moi;
Ote-moi donc ce cœur que son forfait dévore,
Ce vieillard palpitant, ce lit qui fume encore,
Mon effroi, ma pitié, mon trouble, ma terreur,
Ces exécrables mains qui me glacent d'horreur.

SCÈNE III.

MACBETH, FRÉDEGONDE, SÉTON,
GUERRIERS *et* MONTAGNARDS.

SÉTON.

Le désordre est par-tout, la douleur, les alarmes;
On s'étonne, on accourt, on fuit, on prend les armes.
La grandeur du forfait trouble tous les esprits.
L'un est muet d'horreur, l'autre pousse des cris.
Ils pensent voir errer sur des nuages sombres
Des Glamis, des Duncan les gémissantes ombres;
Mais en pleurant leur sort, ils admirent le bras
Qui chassa les brigands, qui vengea leur trépas.
Tout ce peuple est déja prêt à vous reconnaître,
Loclin lui sert de guide, il vient, il va paraître.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LOCLIN, GUERRIERS, PEUPLE.

LOCLIN.

Macbeth, Duncan n'est plus : j'apporte devant toi
Ce signe du pouvoir, le livre de la loi ;
S'il t'assure le droit qu'il te donne à l'empire,
De tes devoirs sacrés il doit aussi t'instruire.
Ce livre inexorable, à toute heure, en tous lieux,
Offrira le reproche ou la gloire à tes yeux.
Mais l'ombre de Duncan nous demande vengeance.
Des dieux, dont tout mortel brave en vain la puissance,
Sur l'indigne assassin qui lui porta les coups,
Par nos vœux réunis attirons le courroux.
Quels sont les tiens, Macbeth ?

MACBETH.

Qu'il meure, qu'il périsse !

FRÉDEGONDE.

Puisse le ciel bientôt nous offrir son supplice !

LOCLIN.

Le ciel reçoit vos vœux ; ils seront exaucés.
Du malheureux Duncan les mânes courroucés
Du séjour de la mort sauront se faire entendre ;
Ils demandent vengeance, ils la feront descendre.
(En lui présentant la couronne.)
Reçois donc, ô Macbeth, ce signe glorieux
Du pouvoir souverain que te donnent les dieux !
Qu'ils daignent sur ton front bénir le diadême !

MACBETH, à part.

Je ne puis [illegible] moi-même.

FRÉDÉGONDE.

Que dis-tu?

LOCLIN.

[illegible]
[illegible]
[illegible] plaire,
[illegible] la guerre;
[illegible]
[illegible];
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] lois,
[illegible]
[illegible] la justice.

MACBETH.

Puisse-t-il, de Duncan [illegible] le pouvoir,
M[illegible] devoir!
Ah! [illegible] sensible,
Pour qui [illegible] l'image [illegible] terrible.

(Croyant voir l'ombre de Duncan.)

Croyez que c'est Macbeth, croyez... Que me veux-tu?
Au séjour des vivans quel pouvoir t'a rendu?
Que viens-tu faire ici, fantôme épouvantable?

LOCLIN.

D'où naît cette terreur?

FRÉDÉGONDE.

Son trouble est excusable.

Le meurtre de son roi l'a trop préoccupé ;
Et d'un forfait si noir il est encor frappé.
(Bas à Macbeth.)
Est-ce à vous de frémir devant un tel prestige ?
Un guerrier... se peut-il ?...

MACBETH.

Il est là, là, te dis-je.

FRÉDEGONDE.

Reprenez sur vos sens un pouvoir absolu,
Votre effroi vous abuse.

MACBETH.

Eh quoi ! n'as-tu pas lu
Écrit en traits de sang : Point de grace au perfide,
Jamais pour l'assassin, jamais pour l'homicide !

FRÉDEGONDE.

(bas.)
Songez qu'on vous observe. *(haut.)* Ah ! revenez à vous !
Macbeth, mon cher Macbeth !.. Ah ! Loclin, fuyez-nous !
Vous voyez trop, hélas ! dans quel trouble nous sommes.
Plaignez et la faiblesse et le malheur des hommes.

MACBETH, *les regardant tous deux avec étonnement.*

Vous n'avez point pâli !

FRÉDEGONDE, *bas.*

Suivez-moi.

MACBETH.

Non. Je sens
Que ma raison renaît et vient calmer mes sens.

LOCLIN.

Jure donc devant nous, sur ce livre terrible,
Qu'au seul bien de l'État ton cœur sera sensible ;
Que tu n'es rien ici qu'un premier citoyen,

Qui peut tout par la loi, qui sans la loi n'est rien.
Jure qu'en ce palais, encor plein d'épouvante,
De Duncan égorgé calmant l'ombre sanglante,
Contre son meurtrier tu vas tout à la fois
Armer le ciel vengeur et le glaive des lois.
Ordonne qu'à l'instant son supplice s'apprête.

MACBETH, *avec terreur, croyant voir l'ombre de Duncan.*

Je le jure... sa mort... Fantôme horrible, arrête!
(Avec audace.)
Arrête! Eh, depuis quand, couverts de leurs lambeaux,
Des spectres déchaînés sortent-ils des tombeaux?
Viens-tu régner encor du sein de la mort même,
Et de ton front hideux souiller le diadème?
Et quand tu m'offriras tes yeux étincelans,
Et ta tête blanchie, et tes cheveux sanglans...

LOCLIN, *avec étonnement.*

Ciel!

MACBETH.

L'univers jamais n'a-t-il donc vu des crimes?
Le cercueil autrefois renfermait ses victimes;
La tombe était fidèle : aujourd'hui révoltés,
Les morts dans nos palais rentrent de tous côtés.

FRÉDEGONDE.

Laissez-nous, cher Loclin. Hélas! votre présence
Pourrait de ses transports aigrir la violence.
Cédez à mes desirs.

LOCLIN, *aux guerriers de sa suite et aux montagnards.*

Amis, retirons-nous.
La reine ainsi l'ordonne.

(Loclin se retire avec les guerriers et le peuple.)

SCÈNE V.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Ah! Macbeth, est-ce vous?
De vos esprits troublés n'êtes-vous plus le maître?
Dans vos sombres fureurs....

MACBETH.

J'aurai parlé peut-être.

FRÉDEGONDE.

Oui.

MACBETH.

Me suis-je trahi?

FRÉDEGONDE.

J'ai de vous, par mes soins,
Heureusement, Macbeth, écarté les témoins.

MACBETH, *avec joie et un peu bas.*

Ils n'ont donc point appris que je suis parricide?

FRÉDEGONDE.

On l'ignore.

MACBETH.

Aucun mot, aucun geste perfide
Ne m'est échappé?

FRÉDEGONDE.

Non.

MACBETH, *en lui montrant la couronne.*

Je respire. Ah! voilà
L'objet de tous tes vœux!

FRÉDEGONDE.

Macbeth, conservons-la.

SCÈNE VI.

MACBETH, FRÉDEGONDE, MALCOME, SÉVAR.

SÉVAR.

Seigneur, à vos vertus je dois ma confiance :
Oui, Duncan de son fils m'avait remis l'enfance.
Le voici. Ce billet que je mets dans vos mains
Vous prouve et sa naissance et ses nobles destins.
Vous lui rendrez, seigneur, le sceptre de son père.
Il en est digne.

MACBETH, *à part.*

O Ciel !

FRÉDEGONDE, *à part.*

Comment, par quel mystère !...

MACBETH, *à Sévar, après avoir lu le billet.*

C'est la main de Duncan.

FRÉDEGONDE.

Vieillard, la vérité
Se fait d'abord connaître à la simplicité.
Va, l'ame de Macbeth est digne de la tienne.
(*Bas au Garde qui vient.*)
Gardes ! qu'auprès de nous tous deux on les retienne !
Vous m'entendez.

(*Le Garde sort.*)

(*A Sévar.*)
Macbeth n'est point ambitieux.

Vieillard, cette couronne eût pu plaire à ses yeux.
Mais au fils de Duncan sans peine il va la rendre.

SÉVAR.

La vertu dans Macbeth ne doit point me surprendre.
Je ne le presse point de faire couronner
Ce sauvage orphelin que je viens d'amener.
A ce fils de Duncan j'ai donné pour culture
Les mœurs qu'en ce désert m'enseigne la nature.
C'est tout ce que j'ai pu. C'est maintenant à toi,
A lui montrer, Macbeth, le livre de la loi.
Va, ses droits et son titre, et son rang et sa vie,
Je les mets en tes mains, et je te les confie.
Je sais comme l'on traite entre cœurs généreux.

MACBETH.

Tu ne t'es pas trompé : je remplirai tes vœux.
Le malheureux Duncan ne voit plus la lumière,
Mais son fils est vivant : je sais ce qu'il faut faire.
Des vertus de Duncan c'est le trop juste prix.

SÉVAR.

Oui, sans doute, Macbeth, les ans me l'ont appris,
Les dieux, dans les enfans, récompensent les pères.
Ce sont ces mêmes dieux, pour Duncan trop sévères,
Qui pour lui, dans son fils, par un juste retour,
Ont à la fin donné quelques marques d'amour !

(*A Frédegonde.*)

Compagne d'un héros, pour ce fils en ton ame
Entretiens cet amour, cet honneur qui l'enflamme.
De toi seule dépend sa faveur, son courroux.
Va, le ciel te fit mère.

(*Il sort avec Malcome.*)

SCÈNE VII.

FRÉDÉGONDE, MACBETH.

FRÉDÉGONDE.

Eh bien ! que ferons-nous ?
Le sceptre te plaît-il ? Quand tu l'as osé prendre,
Quand il est dans ta main, crois-tu devoir le rendre ?

MACBETH.

Déjà !

FRÉDÉGONDE.

Le temps est cher, il faut nous décider.
Ce sceptre cependant est facile à garder.

MACBETH.

Comment ! explique-toi.

FRÉDÉGONDE.

Ce billet est son titre ;
Tu le tiens dans ta main, toi seul en es l'arbitre ;
Tu peux régner, Macbeth, sans répandre de sang.

MACBETH.

Il est vrai.

FRÉDÉGONDE.

Te voilà dans le suprême rang.
Anéantis ce titre, et garde la couronne.
La nuit cacha le coup, aucun ne te soupçonne.

MACBETH.

J'en conviens.

FRÉDÉGONDE.

Tu verras, tranquille et sans regrets,

Malcome trop heureux rentrer dans ses forêts.
D'ailleurs, après les maux d'une guerre barbare,
Tu dois à ta patrie un roi qui les répare.

MACBETH.

Je le voudrais du moins... Duncan n'avait-il pas
Avec Glamis, dis-moi, résolu mon trépas ?

FRÉDEGONDE.

Va, Nolfolck me l'a dit; notre mort était sûre.
Tu sens donc dans ton cœur toujours quelque murmure ?

MACBETH.

Ces souvenirs souvent reviendront me troubler.

FRÉDEGONDE.

Sans doute.

MACBETH.

Ah ! je le crois. Vois-tu ma main trembler ?
Ce billet de Duncan renouvelle ma crainte.

FRÉDEGONDE.

Ah ! tout peut aisément en réveiller l'atteinte.
Si tu cédais encore à des remords soudains !
Remets, mon cher Macbeth, ce billet dans mes mains.

MACBETH, *après avoir douté pendant un instant.*

Non : je veux le garder. Sans oser davantage,
De nos esprits troublés calmons un peu l'orage.
Nous nous consulterons dans un autre entretien.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

FRÉDEGONDE *seule.*

Va, garde ce billet, je n'en redoute rien.
J'empêcherai, crois-moi, qu'il ne me soit funeste.

Je tiens, je tiens le sceptre, et mon poignard me reste.
Mais j'ai vu son remords : il peut, dès cette nuit,
Voir Malcome et Sévar, et les sauver sans bruit.
Sévar, Malcome.... Allons, sans tarder davantage,
Il faut sur tous les deux consommer mon ouvrage.
Ce palais par la nuit va bientôt s'obscurcir :
Voyons quels meurtriers, quel bras je dois choisir.
Tout est prévu. Régnons. Je sais ce qu'il faut faire.
N'en délibérons plus : le fils suivra le père.
Nul péril, nul tourment ne saurait m'étonner ;
Je n'en connais qu'un seul, c'est de ne pas régner.
Ce n'est pas à demi qu'on aime un diadême.
Songe à Duncan, Macbeth : je suis encor la même.
Entre le trône et toi s'il faut me décider,
C'est le plus cher des deux que je prétends garder.
Mais qu'a dit ce vieillard avec son air farouche ?
Quel prophétique arrêt est sorti de sa bouche ?
Dans mon fils, a-t-il dit, le ciel doit justement
Placer ma récompense, ou bien mon châtiment.
Ah ! si mon fils.... Grands dieux ! quel est donc ce mystère
Que m'annoncent ces mots ? « Va, le ciel te fit mère. »
Je ne sais, mais je tremble, et crois, dans ma terreur,
Qu'un poignard invisible est entré dans mon cœur...
Vain effroi, taisez-vous ! Je rendrais la couronne !
Allons, que le coup parte, avant qu'on le soupçonne.
Sceptre, par un forfait je veux te conserver ;
Et s'il y faut mon bras, je saurai l'achever.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MACBETH *seul.*

Où suis-je! qu'ai-je fait! seul, sous ces voûtes sombres,
D'un pas faible et tremblant j'erre parmi les ombres.
Je sens donc la terreur. Macbeth!... Ce n'est plus lui.
Tel il était hier! tel il est aujourd'hui.
En vain je le demande, en vain je le rappelle.
Je connus un Macbeth, noble, vaillant, fidèle,
Défenseur de l'Etat, défenseur de son roi,
Ce Macbeth généreux n'est donc plus avec moi.
Allons; délivrons-nous d'un affreux diadême.
Si je pouvais encor redevenir moi-même!...
Jamais... D'un poids fatal mon cœur est oppressé...
Voilà d'horribles mains... Eh quoi! ce sang versé
Ne se taira donc plus! sous ces voûtes impies
Je crois que la vengeance a posté les furies.
Duncan me suit par-tout, il me glace d'effroi.
Mort pour tout l'univers, il est vivant pour moi.
Ah! quand son fils repose, égaré, solitaire,
Le sommeil pour jamais a fui de ma paupière:
Et je l'invoquerais par des vœux superflus!

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] veille.
[illegible] sommeille.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] l'effroi !
[illegible]
[illegible] vie.
[illegible]
[illegible]
[illegible] venge.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

SCÈNE II.

MACBETH, MALCOME.

MACBETH.

C'est vous, prince, c'est vous! dans ce profond silence,
Sous ces voûtes, la nuit, qui peut vous amener?

MALCOME.

Hélas!

MACBETH.

Où courez-vous?

MALCOME.

Non, je ne puis régner.
Laissez-moi m'échapper de ce palais funeste.

MACBETH.

Mais le trône est à vous.

MALCOME.

Eh bien! je le déteste!
Je ne veux point quitter mes tranquilles forêts.

MACBETH.

Qui peut donc exciter ces sensibles regrets?

MALCOME.

Le vertueux Sévar qui m'a servi de père.

MACBETH.

Mais Duncan fut le vôtre.

MALCOME.

Ah! dans un sort vulgaire
Si le ciel plus propice eût caché son destin,
Il n'eût jamais senti le fer d'un assassin.

MACBETH.

Plaignez les criminels, le remords les déchire.

MALCOME.

Qu'est-ce que le remords ?

MACBETH.

Je pourrais vous le dire...
Ignorez-le toujours. Mais, prince, quels attraits
Vous entraînent enfin vers vos tristes forêts ?
Quel charme trouviez-vous dans ce désert horrible ?

MALCOME.

Tout ciel est agréable où notre ame est paisible.

MACBETH.

Quels étaient vos plaisirs ?

MALCOME.

La paix, la liberté ;
Parmi mes compagnons la douce égalité,
Par d'utiles travaux la pauvreté vaincue,
L'innocence en danger par mes mains défendue,
Quelquefois un mortel de sa route écarté
A qui j'offrais l'asyle et l'hospitalité.

MACBETH, *à part.*

Ah dieux !

MALCOME.

Dans nos déserts qu'importe la richesse ?
J'exerçais librement ma force et mon adresse.
Mon cœur sous l'humble toit où je fus apporté
D'un facile bonheur s'est toujours contenté.
Sévar a su m'apprendre à fléchir sans murmure
Sous le joug qu'à tout homme imposa la nature.
Mes rochers me sont chers ; et ces tristes palais

A mes yeux sans douleur ne s'offriront jamais.

MACBETH.

Mais à régner enfin l'Écosse vous appelle.

MALCOME.

Bien mieux que moi, Macbeth, vous régnerez sur elle.
On ne m'a point instruit aux grands devoirs des rois ;
Je n'ai jamais connu que mon arc, mon carquois.
Puis-je lever les yeux vers cet honneur insigne ?

MACBETH.

Prince, voilà pourquoi vous en serez plus digne.
Nourri dans les forêts et dans la pauvreté,
Le ciel auprès de vous plaça la vérité.
Jamais un courtisan n'a pu par son adresse
Du rang suprême encor vous inspirer l'ivresse.
Votre devoir est grand : osez l'envisager.
Dans votre état obscur vous avez dû songer
Quel est de ce devoir le caractère auguste.
Il veut qu'on soit vaillant, qu'on soit bon, qu'on soit juste.
Eh bien ! est-il emploi plus touchant et plus beau !
Écoutez vos penchans, marchez à ce flambeau.
Si vous aimez le peuple, et savez le défendre,
Votre cœur vous a dit tout ce qu'il faut apprendre.
Oui, le peuple l'ordonne, il lui faut obéir ;
Moi-même je vous veux forcer à le servir.

(A part, avec transport.)

Je suis encor moi-même. O moment plein de charmes !
Je te rends grace, ô ciel ! tu m'as rendu les larmes !

MALCOME.

De mon père, Macbeth, vous plaignez les malheurs.
Vous l'avez défendu, vous lui donnez des pleurs.

MACBETH.

Ah! prince, croyez-moi, j'ai besoin d'en répandre.
Mais le sceptre est à vous, c'est à moi de le rendre.
Oui, prince, je vous l'offre; et je l'aurai quitté
Avec plus de plaisir que je ne l'acceptai.
Ce palais est plongé dans une nuit profonde :
Gardez-vous en marchant d'éveiller Frédegonde,
Et n'interrompez pas un sommeil que cent fois
Les souvenirs du jour ont troublé chez les rois.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MALCOME *seul.*

Que veut-il dire? Allons, puisque le ciel l'ordonne,
De la main de Macbeth recevons la couronne.
Hélas! quels tristes soins vont bientôt m'agiter!
O vertueux Sévar, faudra-t-il te quitter!
Mais, mon père, est-ce vous? Que venez-vous m'apprendre

SCÈNE IV.

MALCOME, SÉVAR.

SÉVAR.

Macbeth va revenir; il faut ici l'attendre.
Des pas semblent vers nous s'approcher dans la nuit.
On marche: allons, Malcome, observons tout sans bruit.

(Malcome sort.)

SCÈNE V.

SÉVAR *seul.*

Mais que prétend Macbeth? rendra-t-il la couronne?
Un effrayant pouvoir par-tout nous environne;
Je lis dans ses décrets, et tout est éclairci.
Il n'en faut point douter, ces trois sœurs sont ici.

SCÈNE VI.

SÉVAR, MALCOME.

MALCOME.

O mon père!

SÉVAR.

Eh bien! qu'est-ce?

MALCOME.

Ah, grands dieux! Frédegonde....
Je n'ai jamais senti de terreur si profonde.
L'air tantôt caressant, et tantôt inhumain,
Elle approche, un poignard, un flambeau dans la main.
Mais ce qui fait horreur, c'est quand son esprit veille,
Que son corps à la fois parle, agit et sommeille.
La voici.

SCÈNE VII.

SÉVAR, MALCOME, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

(Elle entre endormie, un poignard dans la main droite, et un flambeau dans la main gauche. Elle s'approche d'un fauteuil. Levant les yeux au ciel avec la pression d'une crainte douloureuse.)

Dieux vengeurs!

(Elle s'assied, pose le flambeau sur une table, remet le poignard dans son fourreau.)

SÉVAR, *bas.*

Un forfait la poursuit.
Écoutons.

FRÉDEGONDE, *avec joie et un air de mystère.*

Ce grand coup fut caché dans la nuit.
La couronne est à nous. Macbeth, pourquoi la rendre?

(Avec le geste d'une femme qui porte plusieurs coups de poignard dans les ténèbres.)

Sur le fils à son tour....

SÉVAR.

Ciel! que viens-je d'entendre!

FRÉDEGONDE, *en s'applaudissant, et avec la joie de l'ambition satisfaite.)*

Oui, tout est consommé, mes enfans régneront.

(Avec la complaisance et le plaisir de la tendresse maternelle.)

Que j'essaye, ô mon fils, ce bandeau sur ton front.

(Tâchant de rappeler un souvenir vague à sa mémoire.)
Qui m'a donc dit ces mots? « Va, le ciel te fit mère. »
(Avec serrement de cœur.)
S'ils éprouvaient les coups d'une main meurtrière!
(Très tendrement.)
O ciel!
(Portant sa main à son nez avec répugnance.)
Toujours ce sang!
(Très tendrement.)
Je verrais leur trépas!
(Avec larmes.)
Moi, leur mère!
(Avec terreur, se grattant la main.)
Ce sang ne s'effacera pas!
(Avec la plus grande douleur.)
O dieux!
(En se grattant la main vivement.)
Disparais donc, misérable vestige!
(Avec la plus tendre compassion.)
Mon fils, mon cher enfant!
(Se grattant la main plus vivement encore.)
Disparais donc, te dis-je!
(Se grattant la main avec un dépit furieux.)
Jamais! jamais! jamais!
(Comme si elle sentait un poignard dans son sein.)
Mon cœur est déchiré.
(Avec de longs soupirs, les plus douloureux, et tirés du plus profond de son cœur.)
Oh! oh! oh!
(Son front s'éclaircit par degrés, et passe insensiblement

de la plus profonde douleur à la joie et à la plus vive espérance.)

Quel espoir dans mon sein est rentré ?

(Tout bas, comme appelant Macbeth pendant la nuit, et lui montrant le lit de Malcome qu'elle croit voir.)

Macbeth ! Malcome est là.

(Avec ardeur.)

Viens.

(Croyant le voir hésiter, et levant les épaules de pitié.)

Comme il s'intimide !

(Décidée à agir seule.)

Allons.

(Avec joie.)

Il dort.

(Avec la confiance de la certitude, et dans le plus profond sommeil.)

Je veille....

(Elle regarde le flambeau d'un œil fixe ; elle le prend et se lève.)

Et ce flambeau me guide.

(Elle marche vers le côté du théâtre par lequel elle doit sortir. S'arrêtant tout-à-coup avec l'air du desir et de l'impatience, croyant entendre sonner l'heure.)

Sa mort sonne.

(Avec la plus grande attention, immobile, le bras droit étendu, et marquant chaque heure avec ses doigts.)

Une.... Deux.

(Croyant marcher droit au lit de Malcome.)

C'est l'instant de frapper.

(Elle tire son poignard et se retire, toujours dormant, sous l'une des voûtes.)

SCÈNE VIII.

SÉVAR, MALCOME.

MALCOME.

A son poignard, ô ciel! tu m'as fait échapper!
Mais mon malheureux père, hélas! fut sa victime.

SÉVAR.

Prince, vous avez vu quel est le poids du crime.

MALCOME.

J'aimerais mieux cent fois expirer sous sa main,
Que de cacher jamais un tel cœur dans mon sein.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MACBETH, LOCLIN, GUERRIERS, SOLDATS *et* PEUPLE.

(*Il fait jour.*)

MACBETH.

Guerriers, peuple, soldats, c'est en votre présence
Que de Malcome ici j'atteste la naissance:
Le voilà; de Duncan reconnaissez le fils.
Aux mains de ce vieillard cet enfant fut remis;
Ce billet est ma preuve; et signé par un père,
Lui seul de sa naissance éclaircit le mystère;
Sévar, ainsi que moi, peut encor l'attester:
Oui, ce sceptre est à lui; oui, je dois le quitter.

SÉVAR.

O grandeur ! ô noblesse !

LOCLIN.

O sentiment auguste !

MACBETH.

Pourquoi s'en étonner, je n'ai fait qu'être juste.
Mais il me reste encor.... vous en allez juger,
Un coupable à confondre, un grand crime à venger ;
Vous connaissez le crime ; à peine par nos armes
Duncan victorieux voit finir ses alarmes,
Que par un coup affreux cet hôte infortuné,
Chez moi, dans ce palais, périt assassiné.
Combien nous avons plaint cette auguste victime !
J'ai trouvé, découvert, saisi l'auteur du crime ;
O quel plaisir pour vous ! que son sang odieux
Bientôt venge Duncan, et le venge à vos yeux !
Je vais dans un instant vous montrer le coupable.
Son lâche meurtrier, ce monstre détestable....

SÉVAR.

Achève, quel est-il ?

LOCLIN.

Quel est son assassin ?

MACBETH.

C'est moi qui cette nuit l'ai tué de ma main.

LOCLIN.

Non, je ne te crois pas.

SCÈNE X.

Les Précédens; FRÉDEGONDE, *égarée*, *échevelée.*

FRÉDEGONDE.

O crime! ô meurtre! ô rage!
Oui, j'ai tué mon fils, sa mort est mon ouvrage!

MACBETH.

Mon fils! ah, malheureuse!

FRÉDEGONDE.

Oui, j'ai versé son sang.
Donnez-moi vingt poignards pour me percer le flanc,
(*Apercevant Malcome.*)
Le mien me manque! O ciel! c'est Malcome! ô surprise!

SÉVAR.

Les dieux ont fait manquer ton horrible entreprise.

LOCLIN.

Va, Malcome est vivant; va, Macbeth m'a remis
Ce billet de Duncan; connais, connais son fils!

FRÉDEGONDE.

Je vois tout, mon sommeil... Le ciel dans sa colère
A massacré mon fils par la main de sa mère;
Vers Malcome croyant diriger mon chemin,
C'est sur mon propre fils qu'il a conduit ma main.
Oh! donnez-moi la mort!

LOCLIN.

Non, tu vivras, cruelle,
Ce sera ton tourment: qu'on se saisisse d'elle.
(*Elle tombe sur un fauteuil, des gardes l'entourent.*)

Ciel! fais que ce berceau devant ses yeux fumant
Soit pour ce monstre impie un éternel tourment!
Que ce fils, tour-à-tour mort et vivant pour elle,
Expire chaque nuit sous sa main maternelle;
Que ce fils tant de fois pressé dans son berceau
Pour le rougir encor reprenne un sang nouveau;
Qu'elle brise en mourant ce berceau qu'elle abhorre,
Et descende aux enfers pour l'y trouver encore!

MACBETH.

Guerriers, je l'avoûrai, recherchant ma vertu,
Avant de m'accuser, j'ai long-temps combattu;
Enfin j'ai triomphé: compagnons de ma gloire,
N'oubliez pas du moins ma dernière victoire!
Je sens que, malgré vous, loin d'un monstre odieux,
Avec horreur, mépris, vous détournez les yeux;
Mais le ciel seul me reste, et c'est lui que j'implore.
Oui, ma tête vers lui peut se lever encore;
Depuis que j'ai moi-même avoué son trépas,
Duncan ne revit plus, il n'est plus sur mes pas.
Ces mains m'épouvantaient, je souffre leur présence;
Je n'osais plus prier, j'ai trouvé l'espérance.
Ciel! tu m'as pardonné, tu calmes mon effroi;
L'aveu qui me confond m'élève jusqu'à toi;
Je me couvre à tes yeux du remords de mon crime;
Il épure, il consacre, il pare ta victime.
Daigne accepter son sang qui demande à couler,
Et permets que mon bras te la puisse immoler.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



VARIANTES
DE LA TRAGÉDIE DE MACBETH.

A la scène IX du IIe acte, Duncan, après ce vers :

Recevoir et ma joie et mes remerciemens.

**Mais ce palais jaloux demandait ta présence.
Revolant vers les tiens avec impatience,
Tu t'es hâté, Macbeth, modeste et triomphant,
De revoir tes foyers, ta femme, ton enfant.
Après tant de combats, dépouillant ton armure,
Tu viens te reposer au sein de la nature.
La guerre a ses honneurs, l'hymen a ses appas,
Et lorsque ton nom seul fait voler sur tes pas
Tous les cœurs empressés d'un peuple qui t'adore,
Lorsqu'en espoir déja leur œil cherche et dévore
Le front jeune et pensif où mille exploits guerriers
Demandent à la fois place à tant de lauriers.**

Ve Acte.

SCÈNE IX.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH.

MACBETH, *à voix basse et mystérieusement.*
Venez, le temps est cher, et la nuit nous seconde.
Suivez mes pas.

SÉVAR, *à Malcome.*
Allons.

(*Macbeth les emmène sous une des voûtes.*)

SCÈNE X.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH, PLUSIEURS ASSASSINS.

(*Cette scène se passe sous une voûte hors de la vue du spectateur.*)

UN DES ASSASSINS, *dans la coulisse.*

Nous servons Frédegonde.

UN AUTRE ASSASSIN, *aussi dans la coulisse.*

Que Malcome périsse !...

UN AUTRE ASSASSIN, *aussi dans la coulisse.*

Et tombe sous nos coups !

MACBETH, *avec un long soupir.*

O ciel !

(*Il sort de la coulisse, et s'avance soutenu par Malcome et Sévar.*)

MALCOME.

Hé quoi ! Macbeth ! quoi ! vous mourez pour nous !
Vous avez donc reçu, courant pour nous défendre,
Le coup d'un assassin posté pour nous surprendre !

SCÈNE XI.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH, LOCLIN, GUERRIERS, PEUPLE.

LOCLIN.

(*Il entre tout-à-coup avec les guerriers et le peuple.*)
Ciel ! Macbeth expirant !

MACBETH.

Amis, écoutez-moi ;
Reconnaissez Malcome ; oui, voilà votre roi !



Ce billet de Duncan atteste sa naissance.
Pour le faire périr, pour garder sa puissance,
A l'instant même ici, dans ses cruels desseins,
Frédegonde en secret payait des assassins.
Le ciel m'a secondé. J'ai sauvé la victime.
Loclin, sers de tes rois l'héritier légitime ;
Prends ce billet... Sévar, et vous, mon prince... hélas!
Je meurs... Je te rends grace, ô ciel! de mon trépas.

SCÈNE XII.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH, LOCLIN, FRÉDEGONDE, GUERRIERS, PEUPLE.

(*Frédegonde entre tout-à-coup éveillée et interdite.*)

LOCLIN, *à Frédegonde.*

Monstre ! vois ton époux !

FRÉDEGONDE.

Ciel ! Macbeth ! ô surprise !

LOCLIN.

Les dieux ont fait manquer ton horrible entreprise.
Va, Malcome est vivant ; va, Macbeth m'a remis
Ce billet de Duncan. Connais, connais son fils.

FRÉDEGONDE.

O fureur !

LOCLIN.

Oui, ces dieux vont punir tous tes crimes.
Mais viens-tu d'immoler de nouvelles victimes ?
Ciel ! de quel meurtre encor ton bras est-il fumant ?

FRÉDEGONDE, *regardant ses mains.*

Ah ! courons vers mon fils.

(*En regardant vers le lit de son fils.*)

Ciel ! son berceaû sanglant !

Je vois tout... mon sommeil... le ciel, dans sa colère,
A massacré mon fils par la main de sa mère.

(*Allant vers le berceau dont elle écarte les rideaux.*)

Ah, s'il vivait encor! si quelque mouvement
M'annonçait que...

(*Tâtant le corps de son fils.*)

Mort! mort! ô douleur! ô tourment!
Je le suivrai.

(*Elle se poignarde, et tombe auprès du berceau.*)

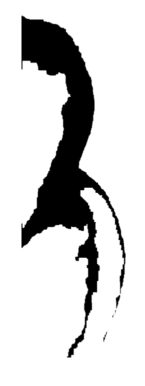
LOCLIN.

Sa mort vient d'apaiser la terre.
Le ciel s'en applaudit.

(*On entend le tonnerre rouler.*)

Entendez son tonnerre!
Du souffle d'une impie il épure ces lieux;
Sa voix parle au coupable, et dit qu'il est des dieux.

FIN DES VARIANTES.



JEAN SANS-TERRE

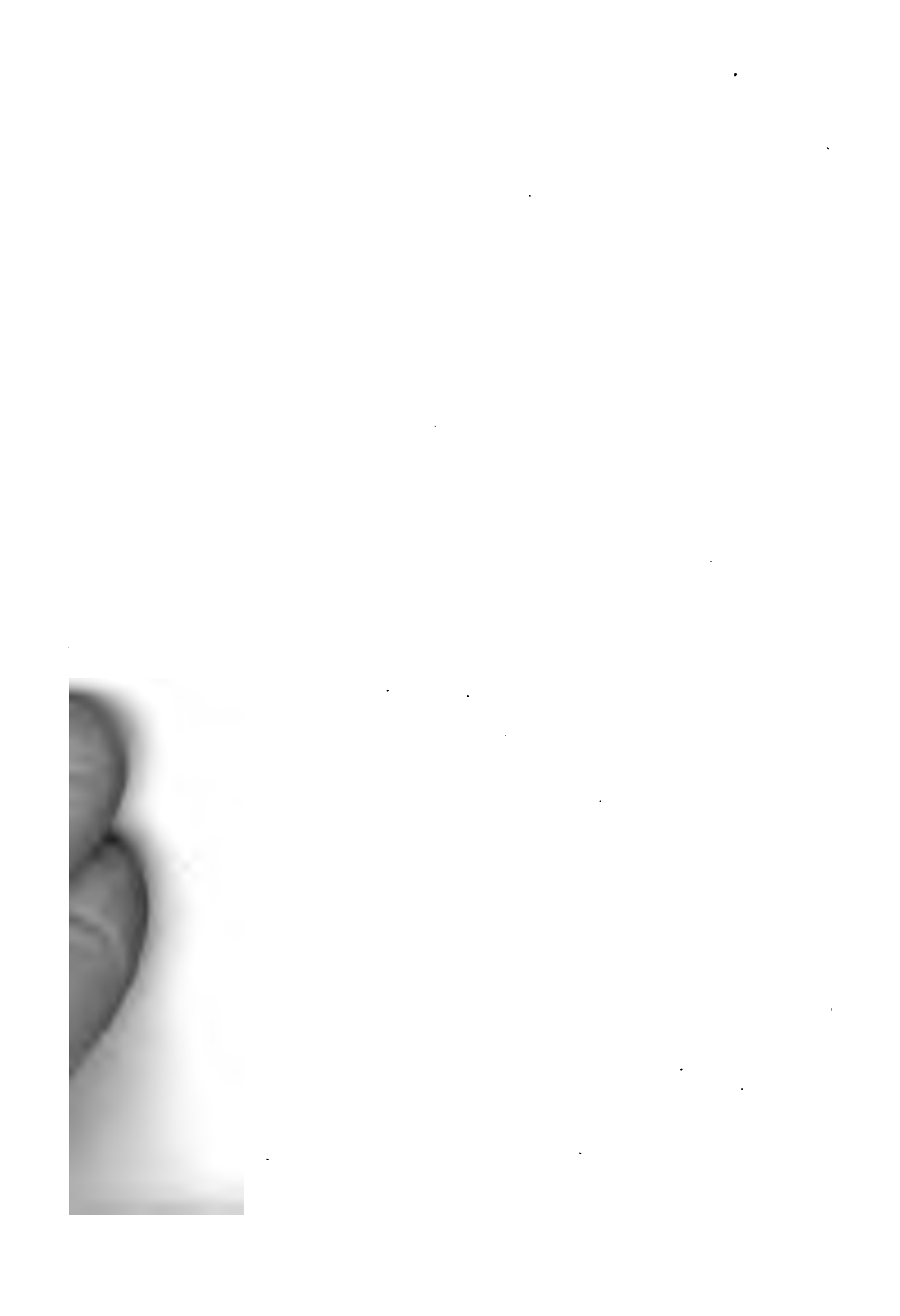
OU

LA MORT D'ARTHUR,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

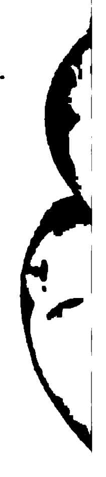
Représentée pour la première fois en 1791.





AVERTISSEMENT.

Je me suis aperçu, aux représentations de cette tragédie, lorsqu'elle était en cinq actes, que les deux derniers n'intéressaient que faiblement : mais c'est le public, que le sentiment ne trompe jamais, qui m'a ouvert les yeux; c'est lui, et lui seul, qui m'a fait connaître cette faute essentielle, à laquelle peut-être j'ai été entraîné, sans le savoir, par l'affection même dont je m'étais passionné pour mon sujet. J'aurais dû penser que, du moment où Arthur, cet enfant si aimable et si malheureux, est privé de la vue, c'est, en quelque sorte, pour le public, comme s'il était privé de la vie. Il semble que la lumière du jour, en s'éteignant pour lui, fasse disparaître en même temps l'intérêt de la pièce pour le spectateur.



J'ai donc pris le parti de la resserrer en trois actes, et de courir à grands pas vers mon dénouement, en hâtant la mort d'Arthur et de sa mère. J'ai fait périr ce prince par la main du roi, son oncle; parcequ'en effet ce roi perfide et barbare le poignarda lui-même, et qu'il m'eût été impossible de démentir l'histoire sur un fait aussi connu; mais j'ai cru devoir le punir, en quelque façon, en lui faisant annoncer par Hubert une mort funeste et terrible, qu'il trouverait dans une coupe empoisonnée; et j'ai suivi en cela Shakespeare, qui le fait expirer devant les spectateurs, par ce genre de mort, dans les douleurs les plus cruelles.

On n'ignore point que c'est Shakespeare qui m'a fourni la scène où le roi Jean engage Hubert à brûler les yeux du jeune Arthur avec un fer rouge, et celle où Hubert tâche, mais en vain, d'éluder cette horrible commission. Ces deux scènes sont dignes du pinceau de ce grand poète, quand il excelle; et c'est la seconde de ces deux scènes où Arthur parle

avec tant de charmes et d'éloquence à Hubert, qui m'a comme forcé, par la vive émotion dont elle m'a pénétré, à faire passer ce sujet sur notre théâtre.

Il ne me reste plus qu'un desir à former : c'est que l'intérêt du sujet suffise actuellement pour soutenir, pour animer tout l'ouvrage ; c'est qu'instruit par le public d'une faute capitale, j'aie été assez heureux pour la corriger, et couvrir, s'il se peut, en partie du moins, les autres fautes qui me sont échappées. Au reste, je ne puis trop remercier les acteurs qui ont représenté cette pièce. Sans parler des talens de chacun d'eux en particulier, et de ce que je leur dois de reconnaissance, pouvais-je, dans le rôle d'Arthur, de ce jeune prince, à qui je donne dix ou douze ans, souhaiter une voix plus tendre, une figure plus charmante que celle de Mlle Simon ? Pouvais-je sur-tout desirer plus de grace, plus d'ame, plus d'intelligence ? Que pouvait-il me manquer dans le rôle d'Hubert, puisque c'est M. Monvel qui l'a rendu ? Par quelles nuances délicates sait-il



PERSONNAGES.

JEAN, roi d'Angleterre, surnommé Jean Sans-Terre.
CONSTANCE, duchesse de Bretagne, veuve de Godefroi, frère du roi Jean Sans-Terre, et mère d'Arthur, sous le nom d'Adèle.
ARTHUR, jeune prince, âgé de dix ans, fils de Godefroi et de Constance, neveu du roi.
HUBERT, commandant en chef de la tour de Londres.
NÉVIL, commandant en second dans cette tour.
KERMADEUC, vieillard Breton.
Un Officier.
Un Soldat.

Personnages muets.

Gardes du roi Jean.
Troupe de Soldats.
Peuple.

La scène est en Angleterre, dans la tour de Londres.





JEAN SANS-TERRE
OU
LA MORT D'ARTHUR,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grande salle de la tour de Londres, sur laquelle ouvrent plusieurs prisons.

SCÈNE PREMIÈRE.

HUBERT *seul.*

Le roi paraît troublé. Que craint-il? Et pourquoi
Veut-il s'entretenir avec Névil et moi?
Assiégé de terreurs, tremblant pour sa couronne,
Est-ce encor des complots, des forfaits qu'il soupçonne?
Haï de ses sujets, timide et furieux,
Tout est piége, révolte ou poignard à ses yeux.
Triste sort d'un tyran mal sûr du diadême!
Plus son peuple frémit, plus il frémit lui-même.
Faut-il qu'en cette tour (devoir trop rigoureux!)

J'observe de si près les pleurs des malheureux !
N'importe : demeurons dans ce séjour du crime.
Peut-être j'y pourrai sauver quelque victime.
Auprès d'un roi cruel, de son peuple ennemi,
L'innocence à toute heure a besoin d'un ami.

SCÈNE II.

HUBERT, LE ROI JEAN, NÉVIL, GARDES.

LE ROI, *à ses Gardes.*

Sortez.

(*Ils se retirent.*)

De cette tour, Hubert, ma confiance
Vous remit dès long-temps la garde et la défense.
Vous, Névil, dans ce fort vous commandez sous lui :
J'y viens chercher moi-même un asyle aujourd'hui.
(*Il s'assied. Hubert et Névil prennent place à ses côtés.*)
Parmi ces prisonniers, qu'il faut craindre sans doute,
Il en est un sur-tout, amis, que je redoute.

HUBERT.

Et qui ?

LE ROI.

Ce jeune Arthur, le fils de Godefroi,
Ce seul fils de mon frère, et qui crut être roi.

NÉVIL.

Ciel ! qu'entends-je ! En mourant, quoi ! Richard, votre frèr
N'a-t-il pu vous léguer le sceptre d'Angleterre ?
A son neveu, sans doute, il vous a préféré ;
Mais il en eut le droit, et ce droit est sacré.

Seul, entre Arthur et vous, du sceptre il fut l'arbitre.
Son testament enfin n'est-il pas votre titre ?
Couronné sous nos yeux, sur votre trône assis,
Vos droits depuis long-temps ne sont plus indécis.
A la mort de Richard, s'il eût vu la lumière,
Godefroi, votre aîné, succédait à son frère.
Sans débats sur le trône il eût d'abord monté;
Mais son fils, mais Arthur en put être écarté.
Il le fut par Richard; et, dès ce moment même,
Son choix a consacré vos droits au diadême;
Et je ne comprends pas comment dans votre cœur
Il entre quelque doute ou la moindre terreur.

HUBERT.

Sire, c'est un principe établi sur la terre,
Qu'un fils dans tous ses droits représente son père.
Ainsi, le jeune Arthur, le fils de Godefroi,
Par les droits de son père eût été notre roi;
Mais Richard (je le veux), soit raison, soit caprice,
Vous a transmis son rang sans blesser la justice.
Oublions le passé: mais n'entendez-vous pas,
Pour réclamer Arthur, le vœu de ses états ?
Vous-même examinez, voyez ce qu'ils prétendent;
C'est leur prince, leur duc que leurs cris redemandent.
Ah ! c'est le retenir trop long-temps parmi nous.
Il est à ses sujets, sire, il n'est point à vous.
Rendez-leur cet enfant.

NÉVIL.

Mon avis est contraire.
Arthur est de la paix un garant nécessaire.
Dans les plaines d'Anjou quand votre bras guerrier

Vainquit ses généraux, l'arrêta prisonnier,
Riche d'un tel otage, et dédaignant la gloire,
Vous vîtes, dans lui seul, le fruit de la victoire.
Dans Londres, sur vos pas, vous l'avez amené ;
Songez comme on plaignit ce prince infortuné,
Comme on voulut bientôt vous enlever ce gage.
De ses sujets, dit-on, ce complot fut l'ouvrage.
Plus d'un Breton alors fut jeté dans la tour.
Il faut d'un tel complot craindre encor le retour.
Vous connaissez ce peuple. Ici, tout est orage.
Ce prince est dans vos mains, gardez cet avantage.
On peut vouloir encor l'enlever aujourd'hui,
Et cette tour, du moins, vous répondra de lui.

HUBERT.

Sire, éh quoi ! cet enfant (je vous parle sans feinte)
Peut-il à votre cœur inspirer tant de crainte !
De lui si quelque chose était à redouter,
Ce serait son malheur qu'on aime à raconter.
Sire, m'en croirez-vous ? Sensible à sa misère,
Rendez-lui, sans tarder, les états de sa mère.
Qu'il retourne en Bretagne, où ses tristes sujets
L'appellent chaque jour par leurs justes regrets.
Si Constance respire, après sa longue absence,
Elle ira, près d'un fils, bénir votre clémence,
Sans vouloir vainement défendre, à l'avenir,
Des droits qu'elle abandonne, et ne peut soutenir.

LE ROI.

Hé bien ! c'est cet enfant qu'il faut que je redoute.
Ce n'est point un vain bruit, une erreur que j'écoute :
On en veut à mon trône ; on vient de m'informer

Qu'en sa faveur bientôt un parti doit s'armer.

NÉVIL.

Et que prétendrait-il ? Croit-on que l'Angleterre
Place au trône un enfant privé de la lumière ?
Car enfin, c'est un bruit qui, par vos soins semé,
S'est répandu par-tout, et par-tout confirmé.
Sire, ce bruit heureux, quoiqu'il soit infidèle,
Éteindra des Anglais et l'amour et le zèle.
Ne vous alarmez point. Quel que soit ce parti,
Vous savez leur complot, il est anéanti.

LE ROI.

Mais le peuple est extrême et facile à séduire.

NÉVIL.

Il lui faut plus d'un jour pour vous ôter l'empire.

HUBERT.

Il s'emporte aisément.

NÉVIL.

Il obéit toujours.

HUBERT.

Mais, vous n'avez pas, sire, entendu leur discours.
Quand Arthur est exclus du trône d'Angleterre,
Hé pourquoi, disent-ils, lui faire encor la guerre ?
Fallait-il que son oncle, outrageant leur destin,
S'armât contre une veuve et contre un orphelin ?
Né du sang de nos rois, est-ce pour la misère,
Pour les murs d'un cachot qu'Arthur est sur la terre ?
Qu'a donc fait cet enfant, ce prince infortuné ?
Hélas ! est-ce un forfait pour lui que d'être né ?
Dix ans, voilà son âge ; et sa triste paupière
N'ouvre plus dans ses yeux passage à la lumière.

Ses yeux, quand le jour luit, privés de son flambeau,
Semblent déja couverts de la nuit du tombeau.
Encore si sa mère, en aidant sa faiblesse,
Donnait à cet enfant ses soins et sa tendresse.
Mais elle est loin de lui, sans asyle, sans cour.
C'est en vain qu'il l'appelle, en appelant le jour.
Ainsi, ce bruit trompeur qu'a semé votre adresse,
Le rend encor plus cher, touche, émeut, intéresse,
Et les mères sur-tout, en regardant les cieux,
Ne le nomment jamais que les larmes aux yeux.
Non, sire, le pouvoir, la force n'est pas sûre.
Craignez d'aigrir les cœurs, et d'armer la nature.
Renvoyez en secret ce prince en ses états.
La justice le veut; ne la repoussez pas.

LE ROI.

Il n'est pas temps encore. Hubert, je vais attendre
Un de ces factieux qu'on doit bientôt surprendre.

(Il se lève.)

Vous, Névil, suivez-moi. Vous, Hubert, de ce pas,
Allez voir cet enfant, et ne l'instruisez pas.
Tous ses droits incertains, et qu'on agite encore,
Il est à souhaiter, Hubert, qu'il les ignore.
Qu'aucun autre que vous ne s'approche de lui.

(Il sort avec Névil.)

SCÈNE III.

HUBERT, *seul.*

Cher Arthur, quel sera ton destin aujourd'hui?
Croirai-je enfin pour toi que le ciel se déclare?

Mais, hélas ! je crains tout d'un roi sombre et barbare.
Noble et jeune captif qu'on prive de son rang,
A quoi tiennent tes jours ? A la peur d'un tyran.
Va, je te servirai jusqu'à ma dernière heure.
(En regardant la porte de la prison d'Arthur.)
O le sang de mes rois, est-ce là ta demeure ?
Dieu ! soustrais son enfance à de perfides coups !
Mais ouvrons. Ma main tremble.

SCÈNE IV.

HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR.

Ah ! cher Hubert, c'est vous !
Savez-vous de ma mère au moins quelque nouvelle ?

HUBERT.

Non. Je n'ai rien appris, et tout se tait sur elle.

ARTHUR.

Tout se tait !

HUBERT.

Vous pleurez.

ARTHUR.

Ah ! je tremble toujours.
Daigne le ciel la plaindre et veiller sur ses jours !
Mais pour moi, cher Hubert, hélas ! je lui demande
De me laisser mourir.

HUBERT.

Votre tristesse est grande.
Vous haïssez donc bien cette sombre prison ?

ARTHUR.

Jugez vous-même, Hubert ; voyez si j'ai raison.
Dites : n'est-il pas dur, quand le ciel me fit naître
Pour vivre en un palais, libre, heureux et sans maître,
D'être ainsi sous ces murs ? Ah ! sans vos soins si doux,
Je serais mort cent fois.

HUBERT.

Mais vous m'aimez donc, vous ?

ARTHUR.

Si je vous aime !... Hubert, quand je vous vis paraître,
Je n'étais pas d'abord jaloux de vous connaître.
Mais lorsque j'eus enfin pu lire dans vos yeux...

HUBERT.

Hé bien ! qu'y vîtes-vous ?

ARTHUR.

Je rendis grace aux cieux.
J'y lus qu'un jour (mon cœur m'avertissait d'avance)
Vous m'aimeriez.

HUBERT, (*à part.*)

Sans doute. O l'aimable innocence !

ARTHUR.

Dites-moi, cher Hubert, avez-vous des enfans ?

HUBERT.

L'hymen ne m'a jamais fait de si chers présens.

ARTHUR.

Ah ! Je les eusse aimés. Oubliant mes misères,
J'aurais, parmi nos jeux, cru vivre avec mes frères.
Hubert...

HUBERT.

Vous m'observez.



ARTHUR.

Je pense que vos traits
Montrent toujours votre ame, et n'ont trahi jamais.

HUBERT.

Et ceux du roi ?

ARTHUR.

Du roi ?

HUBERT.

Dites.

ARTHUR.

Puis-je connaître...
Hubert.. si...

HUBERT.

Répondez. Ils vous font peur, peut-être ?

ARTHUR.

O si quelque ennemi l'animait contre moi !
Si je pouvais, Hubert, m'échapper !

HUBERT, *à part.* (*haut.*)

Ciel ! Éh quoi !
Y songiez-vous, Arthur ?

ARTHUR.

Ah ! déja dans moi-même...
J'ai regardé par-tout, et...

HUBERT.

Prince, je vous aime.
Gardez-vous d'y penser. Prenez garde. Le roi...

ARTHUR.

Il me tuerait peut-être, Hubert ! oui, je le croi.
Si pourtant vous m'aidiez...



HUBERT.

Silence ! Il faut se taire.

(*A part.*)

Non, jamais, ce bonheur, nous ne l'aurons.

ARTHUR, *à part.*

J'espère.

Vous venez de vous dire, à vous-même, à l'instant :
« Non, jamais, ce bonheur, nous ne l'aurons. »

HUBERT.

Comment !

ARTHUR.

Oui : vous avez dit, nous. Oh ! si j'osais tout dire !...

HUBERT.

Hé bien, Arthur ! Parlez. Vous devez m'en instruire.

ARTHUR.

Mais votre bouche, au moins, n'en parlera jamais,
A mon oncle sur-tout.

HUBERT.

Oui, je vous le promets.

ARTHUR.

Il me faut un serment, je le veux.

HUBERT, *à part.*

Quel mystère !

Un serment, et par qui ?

ARTHUR.

Jurez-moi par ma mère.

HUBERT.

Oui : je jure par elle. Allons, instruisez-moi.

ARTHUR.

Ah ! c'est le ciel, Hubert, qui m'inspira, je croi.



HUBERT.

Parlez.

ARTHUR.

Dans mon berceau, ma mère, à ma naissance,
Se plut d'un don bien cher à parer mon enfance,
D'une croix que toujours, fidèle à son dessein,
Avec respect, Hubert, je portai sur mon sein.
Elle m'a dit souvent, lorsque j'ai pu l'entendre :
« Puisse ce signe heureux, mon cher fils, te défendre,
« Te protéger toujours ! » Dans ma captivité,
Un espoir à mon cœur enfin s'est présenté.

HUBERT.

J'entends.

ARTHUR.

Sur cette croix, pour me faire connaître,
J'ai gravé ces trois mots qui toucheront peut-être :
« Anglais, sauvez Arthur ! »

HUBERT.

Et l'avez-vous ?

ARTHUR.

Oh non !
Je l'ai fait aussi-tôt tomber de ma prison.

HUBERT.

Quel était votre espoir ?

ARTHUR.

Qu'un mortel né sensible,
Tel que vous, cher Hubert, de cette tour horrible,
Avec quelques amis, voudrait bien me tirer.

HUBERT.

Arthur, à cette erreur n'allez pas vous livrer.



ARTHUR.

Oui, vous avez raison. Ah ! s'il était possible !
Si ces pierres, ce mur n'était pas insensible !
Mais d'où viennent mes pleurs ? Qui les fait donc couler ?
Votre main, cher Hubert ! Je sens mon corps trembler.
La mort est sur mes pas, la terreur m'accompagne.
Oh ! si vous m'emmeniez au fond de la Bretagne !
Si notre fuite.... Hubert, ayez pitié de moi.
Voyez à vos genoux le fils de Godefroi,
Le sang des souverains.

HUBERT.

On vient, cachez vos larmes.

ARTHUR.

Hubert ! Mon cher Hubert !

HUBERT.

Rentrez.

(Il le renferme dans sa prison.)

SCÈNE V.

HUBERT, *seul.*

Avec quels charmes
Il vient de me parler ! O mon dieu ! si ta croix
Pouvait de sa prison le tirer cette fois !
C'est toi qui dans les fers inspirant son enfance
Lui fis, par cette croix, tenter sa délivrance ;
Ton œuvre est commencée, achève, éclate enfin !
Ne t'es-tu pas nommé le Dieu de l'orphelin ?
O si ta croix tombée entre des mains fidèles...



SCÈNE VI.

HUBERT, LE ROI JEAN.

LE ROI.

On vient de découvrir le chef de ces rebelles.
Sous ces murs, par mon ordre, on l'amène enchaîné.
Dans les états d'Arthur on prétend qu'il est né.
C'est un mortel sans nom, courbé par la vieillesse.
Sa bouche avouera tout par crainte et par faiblesse.
Avec art cependant il faut l'interroger.

HUBERT.

Sire, d'un pareil soin vous pouvez me charger.

LE ROI.

Mais il est dans ces lieux une femme inconnue,
Parmi les noms obscurs dans la foule perdue,
Qui d'un premier complot servait la trahison,
Quand un parti d'Arthur attaqua la prison.
D'autres soins occupé, tout ce que j'ai su d'elle,
C'est qu'elle est jeune encore, et qu'on la nomme Adèle.
J'aurais pu dans l'instant la punir du trépas;
Mais elle vit, Hubert, je ne m'en repens pas.
Ce chef de conjurés la connaîtra peut-être.
La Bretagne, dit-on, tous deux les a vus naître.
Permets-leur de ma part un facile entretien;
Entends, sans être vu, leurs discours, leur maintien.
L'un par l'autre, en un mot, tâche de les surprendre.
Ah! c'est encor d'Arthur que je dois me défendre.
Cherchons les criminels, découvrons leurs complots;
Et de leur sang après faisons couler les flots.

(Il sort avec Hubert.)

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HUBERT, CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*, KERMADEUC.

HUBERT.

ÉTRANGER, oui, le roi craint d'être trop sévère,
Et sans doute votre âge adoucit sa colère.
Madame, dès long-temps prisonnière en ces lieux,
Le jour doit à la fin vous paraître odieux.
Le roi plaint votre sort, et malgré son injure
(A tous les deux.)
Il veut vous rendre au moins votre prison moins dure.
Vous pourrez vous parler, et, sous ces murs, tous deux,
Goûter le seul plaisir qui reste aux malheureux.
(Il sort.)

SCÈNE II.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*, KERMADEUC.

KERMADEUC.

J'ignore les ennuis que votre ame renferme,
Madame; mais des miens je touche enfin le terme.



Je sens que chaque jour m'approche du tombeau,
Et du soleil pour moi fait pâlir le flambeau.
La terre me rappelle. Il est temps de lui rendre
Ce corps presque détruit que son sein va reprendre;
Mais vous, madame, vous! A la fleur de vos ans,
Vous aurez à gémir, à soupirer long-temps.
Dans nos malheurs pourtant, madame, je rends grace
Au destin moins cruel qui près de vous me place.
Quoiqu'ici pour nos jours je craigne avec raison,
Je tremblerais bien plus dans une autre prison.
Vous connaissez Pomfret.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Pomfret! ce lieu terrible,
Ce château si fatal, sanglant, inaccessible;
Où tant de grands, de rois ont reçu le trépas;
Où le tyran nous frappe, et ne se montre pas;
Où tant d'ordres secrets, ou plutôt tant de crimes,
Sans bruit et sans péril immolent ses victimes.
Si le roi m'envoyait sous ces murs odieux,
Je crois que de terreur je mourrais à ses yeux.

KERMADEUC.

C'est ici, par pitié, que le ciel nous rassemble.
Dans nos malheurs, du moins, nous gémirons ensemble;
Mais vos yeux, je le vois, ont versé bien des pleurs;
Leur éclat fut souvent flétri par les douleurs.
Que je plains votre sort!

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Votre pitié me touche.
Hélas! mes longs malheurs m'avaient fermé la bouche.
Qu'il est doux pour ce cœur qui trop long-temps s'est tû,



D'entendre encor du moins l'accent de la vertu!

KERMADEUC.

Madame, pardonnez : je me trompe sans doute ;
Mais plus je vous regarde, et plus je vous écoute,
Plus je me sens troublé, plus je crois dans vos traits
Démêler.... Vaine erreur!

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah! parlez!

KERMADEUC.

Non, jamais
Mes yeux, mes tristes yeux ne reverront Constance.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Quoi! vous la connaissez?

KERMADEUC.

Hélas! dans son enfance
Je l'ai vue à sa cour, quand son père autrefois
A ses nobles Bretons dictait encor ses lois.
Il n'est plus; et sa fille, errante, malheureuse,
Dérobe ou traîne au loin son infortune affreuse.
Ma souveraine, hélas! n'a plus dans l'univers
Que la fuite, ses pleurs, et peut-être des fers.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Vous êtes donc instruit de toute sa misère?

KERMADEUC.

Le plus grand de ses maux, madame, est d'être mère.
Ah! si vous aviez vu, dans des temps plus heureux,
Arthur, son jeune Arthur, cet enfant généreux,
De graces et d'esprit étonnant assemblage,
Et déja de nos ducs annonçant le courage!
Oui : j'étais prêt pour lui, je ne m'en repens pas,



Dans un projet trop juste, à braver le trépas.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Un projet! ciel! qu'entends-je! Écoutez, je suis mère...
Un enfant!... Ah! parlez, expliquez ce mystère;
Ne me déguisez rien.

KERMADEUC.

Madame, écoutez-moi.
Au pied de cette tour, dans un muet effroi,
Je déplorais le sort de la triste Constance,
Les malheurs de son fils, son sort, son innocence.
Je cherchais sous quels murs, facile à s'alarmer,
Son tyran soupçonneux avait pu l'enfermer.
Hélas! est-il vivant, me disais-je en moi-même.
Tandis que m'égarant dans ma tristesse extrême,
Je laissais mes regards, errant sur leurs contours,
Parcourir l'épaisseur de ces antiques tours,
J'y découvris dans l'ombre une étroite ouverture,
Par où, dans ces cachots, ranimant la nature,
Le soleil, chaque jour, vient, par ses premiers feux,
Consoler la langueur et l'œil du malheureux,
Du malheureux qui semble oublier sa misère,
Et du moins un moment sourit à sa lumière.
Une main en jeta, prompte à se dérober,
Un objet inconnu que mon œil vit tomber.
Je cours. Ciel! qu'aperçois-je! ô fortuné présage!
De la foi des chrétiens le sacré témoignage,
Une croix sur laquelle, immobile et surpris,
En cachant mes transports, je lus ces mots écrits.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Hé bien! quels sont ces mots? Hâtez-vous de répondre.



KERMADEUC.

« Anglais, sauvez Arthur ! » Vous semblez vous confondre.
D'où vous vient tout-à-coup ce prompt saisissement?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Il serait dans ces murs !

KERMADEUC.

Et qui donc ?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Mon enfant,
Arthur, mon cher Arthur.

KERMADEUC.

Quoi ! c'est vous! c'est Constance !
C'est vous, ma souveraine! ô ciel! ô providence!

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Quels étaient vos desseins, vieillard trop généreux ?

KERMADEUC.

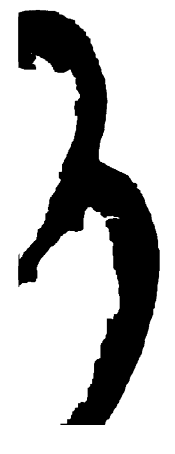
Tirer votre cher fils de son cachot affreux,
Armer tous vos Bretons, soulever l'Angleterre,
Le rendre à son pays, à son peuple, à sa mère.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah ! je l'avais tenté ce courageux dessein ;
Le ciel qui l'a trahi, l'avait mis dans mon sein.
Du moins, dans mon malheur, à mon secret fidèle,
J'ai déguisé mes traits, j'ai pris le nom d'Adèle.
Sous d'humbles vêtemens, dans mon adversité,
J'ai porté le mépris, des fers, la pauvreté.
Mais je n'en gémis point, puisque mon fils respire.
Il est, il est ici.

KERMADEUC.

Tremblez de l'en instruire.



CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

L'avez-vous cette croix, cet instrument sacré
Du plus grand des projets par le ciel inspiré ?

KERMADEUC.

Craignant d'être surpris, ma prudence et mon zèle
L'ont remise à Kerbeck, mon compagnon fidèle.
Cette croix dans ses mains va grossir un parti
Qui, malgré nos revers, n'est point anéanti.
Ce signe des chrétiens soutiendra leur courage.
Oui, j'en conçois l'espoir; oui, j'en crois mon présage.

SCÈNE III.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*, KERMADEUC, HUBERT.

(Hubert paraît tout-à-coup.)

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

(A Kermadeuc.)

O ciel! qu'avons-nous dit? Ah! mon fils est perdu!
On sait tout.

HUBERT.

Oui, madame, et j'ai tout entendu.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

(Bas à Kermadeuc.)

Hélas! j'avais déja conçu quelque espérance.

KERMADEUC, *bas à Constance.*

Nous-mêmes nous avons averti la vengeance.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

(A Hubert.)

Ils nous ont entendus, ces murs silencieux.



HUBERT.

Ces murs ont, en tout temps, des oreilles, des yeux.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Vous savez de nos maux la déplorable histoire ?

HUBERT.

Et si je les plaignais, daigneriez-vous m'en croire ?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Vous, qui dans cet instant...

HUBERT.

J'ai paru vous trahir ;
Mais votre sort me touche, et je viens vous servir.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Hélas ! que dites-vous ? Et sur ce témoignage...

HUBERT.

De ma sincérité desirez-vous un gage ?
Je veux moi-même ici seconder vos desseins,
Délivrer votre fils, ce vieillard que je plains ;
Vous sauver tous les trois.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Qu'entends-je ! Puis-je craindre
Que si long-temps, hélas ! vous consentiez à feindre ?
Par de cruels devoirs à votre état lié,
Vous êtes donc encor sensible à la pitié ?

HUBERT.

Ne suis-je pas un homme ?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah ! jamais sur la terre,
Les tyrans n'éteindront ce sacré caractère.
Avec ce sentiment, hélas ! tout cœur est né ;
L'homme gémit par-tout sur l'homme infortuné.

KERMADEUC.

Comment nous échapper de cette tour funeste ?

HUBERT.

J'y commande, il suffit. Je me charge du reste.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah ! plaignez les terreurs d'un vieillard consterné,
Que vos rares bienfaits ont d'abord étonné.
Oui, vous allez sans doute achever votre ouvrage.
Pourtant, si vous vouliez m'en donner quelque gage,
Si vous sentiez combien dans ce cœur palpitant
S'irrite le desir d'embrasser mon enfant !

HUBERT.

Non. Je vous ai compris. Perdez cette espérance.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

(Bas à Kermadeuc.)

Sa voix m'a fait frémir. Que faut-il que je pense ?

(A Hubert.)

Puis-je au moins dire un mot et vous interroger ?
Êtes-vous père ?

HUBERT.

Moi ! ce nom m'est étranger.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

(A part.)

Je n'en obtiendrai rien. Du moins, si votre adresse
M'aidait à soulager le vœu de ma tendresse !
Un moment, sous ce voile, immobile témoin,
Si je pouvais le voir et l'entendre de loin !
Ce bonheur sur mes maux répandrait quelques charmes;
Je me dirais du moins, en répandant des larmes,
Je suis donc mère encor ! c'est mon fils que je vois.

8.

Voilà son air, son port, et son geste et sa voix.
Hélas! vous méritiez sans doute d'être père.
Sa prison n'est pas loin. Vous voyez, je suis mère.
Oh! daignez seulement ne pas me le cacher.
Me refuserez-vous?

HUBERT.

Je vais vous le chercher.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*, KERMADEUC.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Auprès des malheureux, sous ces voûtes terribles,
Le ciel a quelquefois placé des cœurs sensibles.
Il a plaint nos malheurs, il ne peut nous trahir.

KERMADEUC.

Non, je ne le crois pas.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Il cède à mon desir.
Je vais revoir mon fils.

KERMADEUC.

Mais de votre tendresse,
Madame, en ce moment, rendez-vous la maîtresse.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je le serai.

KERMADEUC.

L'on vient.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je tremble.

KERMADEUC.

Ah! dans ces lieux,
Sous ce voile, avec soin, cachez-vous à ses yeux.
(Elle se retire dans un enfoncement.)

SCÈNE V.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*, KERMADEUC, HUBERT, ARTHUR.

Hubert amène le jeune prince.

ARTHUR, *à Kermadeuc.*

Vieillard, vous dont j'honore et l'âge et la sagesse,
Est-il vrai qu'à mon sort votre cœur s'intéresse?

KERMADEUC.

Souffrez qu'avec respect, et touchant votre main,
Je m'incline, en pleurant, devant mon souverain.

ARTHUR.

Que faites-vous? hélas! dans l'état où nous sommes,
Le ciel me dit assez qu'il fit égaux les hommes.
C'est bien plutôt à moi, par de justes tributs,
D'honorer le premier votre âge et vos vertus.
La Bretagne, vieillard, dit-on, vous a vu naître.
Mais pour moi, j'ai perdu l'espoir d'y reparaître.
Mon peuple est-il heureux?

KERMADEUC.

Il sent tous vos malheurs,
Et le seul nom d'Arthur lui fait verser des pleurs.

ARTHUR, *à part.*

Qu'il est doux d'être aimé! Sentiment plein de charmes!

Si je pouvais un jour les payer de leurs larmes!
J'eus une mère, hélas! vous avez vu sa cour.
On ne sait ni son sort, ni quel est son séjour.
Peut-être elle n'est plus.

KERMADEUC.

Pourquoi perdre espérance?
Le ciel peut vous la rendre, et plutôt qu'on ne pense.

ARTHUR.

Quel bonheur! cher Hubert, l'espérez-vous aussi?
Je voudrais bien la voir, mais ce n'est pas ici.
Dites-moi : pensez-vous qu'elle respire encore?

HUBERT.

Je vous l'ai déja dit, tout son peuple l'ignore.

ARTHUR.

Ah! si...

HUBERT.

Rassurez-vous.

ARTHUR.

Si tel est mon malheur,
Je n'ai plus, cher Hubert, qu'à mourir de douleur.
Ma mère!

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

O dieu!

ARTHUR.

Ma mère!

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

O contrainte cruelle!

ARTHUR.

Viens près de moi.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je meurs.

ARTHUR.

C'est Arthur qui t'appelle.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Hé bien ! courons.... Je cède à mon saisissement.

HUBERT, *bas.*

Contenez ces transports.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

O constance ! ô tourment !

Arthur ! mon cher Arthur !

ARTHUR.

Que viens-je ici d'entendre ?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle, bas.*

C'est ta mère.

HUBERT, *bas.*

Arrêtez.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je ne puis m'en défendre.

HUBERT, *à Kermadeuc.*

J'entends du bruit. On vient. Allons : retirez-vous.

(A Arthur.)

Suivez-moi, je le veux. Madame, laissez-nous.

(Elle sort cachée sous son voile, et regardant toujours son fils.)

SCÈNE VI.

HUBERT, *seul.*

Ils sont sortis. Ce bruit m'aura trompé peut-être.
Non : d'un si doux transport mon cœur n'est plus le maître.
Quelle mère ! et quel fils ! Qu'aperçois-je ? le roi !

J'ai doublé les soldats, les postes de la tour;
J'en ai fait mon rempart, mon espoir, mon séjour.
Avec Névil et toi j'en défendrai la porte.
Je veux qu'aucun mortel n'y pénètre et n'en sorte.

HUBERT.

Que craignez-vous?

LE ROI.

Le peuple examine mes droits.
Il a souvent exclus, repris, chassé ses rois.
Ce peuple, ces complots, ce vieillard, tout me gêne.
J'entends l'Anglais qui gronde et frémit dans sa chaîne.
C'est cet Arthur encor que l'on veut délivrer.

HUBERT.

Ah! pour lui vainement on ose conspirer.

LE ROI.

Malheur aux criminels! leur péril est extrême.
Je ne suis point encor lassé du diadême.

HUBERT.

Mais vous régnez.

LE ROI.

Hubert, je vois sur mon chemin
Un serpent qui...

HUBERT.

Parlez.

LE ROI.

Qui m'épouvante.

HUBERT.

Enfin?

LE ROI.

Qui s'accroît tous les jours... Qui vit dans ce lieu même...

Que tu connais.

HUBERT.

Arthur ?

LE ROI.

C'est lui. Le rang suprême,
Le jour, tant qu'il vivra, me seront odieux.
Je crois le voir, l'entendre, à toute heure, en tous lieux.
Il faut de ce tourment qu'enfin je me délivre.

HUBERT.

Vous voulez donc sa perte, et qu'il cesse de vivre ?

LE ROI.

Oh non ! je ne veux point ordonner son trépas.
Il n'est point nécessaire.

HUBERT.

Il ne mourra donc pas ?
Mais... quels sont vos desirs ?

LE ROI.

Tu sais que l'Angleterre
Croit ses yeux dès long-temps fermés à la lumière ;
Qu'il ne peut plus régner. Si, combattant pour lui,
Le peuple dans la tour me forçait aujourd'hui ;
S'il voyait, d'un faux bruit reconnaissant la fable,
Que de régner sur eux il est encor capable ;
Par son amour pour lui, par sa haine pour moi,
Arthur, n'en doute pas, serait bientôt leur roi.
Il faut, mon cher Hubert, sans que rien nous retienne,
Il faut que ce faux bruit...

HUBERT.

Achevez.

LE ROI.

Qu'il devienne
Vrai, vrai. Tu m'as compris ; tu peux tout dans ce lieu ;
Tu ne veux point sa mort. Sauve ton maître. Adieu.
(Il sort.)

SCÈNE VIII.

HUBERT, *seul.*

L'ai-je bien entendu ! C'est là ce qu'il desire.
Un enfant !... Quelle horreur !... A peine je respire.
Par quels détours... ô ciel! il a cru me gagner !
Un semblable forfait peut-il s'imaginer ?
Arthur, dans ta prison, pour charmer ton enfance,
Il te restait du moins le jour et l'espérance.
Le jour ! ce bien si cher ! Comment, ô justes cieux !
Comment porter le fer dans de si jeunes yeux !
Cette idée... O terreur ! Je frémis, je m'égare.
Loin de moi tout à coup il a fui, ce barbare ;
Il a craint que... Courons : cherchons à le toucher.
Calmons sur-tout sa peur prompte à s'effaroucher.
Qui sait... Peut-être... Allons. Arthur, dans ta misère,
Dieu m'a donné pour toi des entrailles de père.
Mais ce n'est point assez : dans un péril si grand,
O ciel ! apprends-moi l'art de fléchir un tyran.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HUBERT, *seul.*

Quoi ! je trouve par-tout un obstacle invincible !
Le roi fuit mes regards ; ce monstre est invisible.
Je n'ai pu lui parler ; Névil est avec lui.
Cher Arthur, c'est ta mort qu'on prépare aujourd'hui.
De quelques jours du moins s'il différait son crime,
Je parviendrais peut-être à sauver la victime.
Mais il est inquiet, défiant, soupçonneux.
S'il se chargeait lui seul du ministère affreux...
Oui, c'est la mort d'Arthur qu'il demandait peut-être.
Et Névil, instrument des desirs d'un tel maître,
Névil, ce courtisan de la faveur épris,
Qui court à la fortune et l'achète à tout prix ;
S'il trouvait, ce Névil, un moment si funeste,
Le roi n'a qu'à parler, par un mot, par un geste,
Il y verra d'Arthur l'arrêt et le trépas.
Il briguera ce meurtre, et n'hésitera pas.
Je n'en saurais douter, si tu ne perds la vue,
O mon prince, tu meurs, et c'est moi qui te tue.
Oui, par pitié... je dois, il le faut... Non, jamais.

Soleil, cache le jour à de pareils forfaits !
Cher enfant!.. Il s'approche. Ah ! contre tant de charmes,
Dans mon cœur déchiré, comment trouver des armes !
Que faut-il faire, ô ciel !

SCÈNE II.

HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR.

Que ce moment m'est doux !
Ma joie, en vous voyant, renaît auprès de vous.
Vous êtes triste, Hubert !

HUBERT.

Oui.

ARTHUR.

D'où vient ce nuage ?
J'ai cru que j'avais seul la tristesse en partage.
Si j'étais libre, Hubert, comme un simple berger,
Aucun chagrin, je crois, ne viendrait m'affliger.
Je vivrais, même ici, content et sans me plaindre.
Mais mon oncle me craint, je dois aussi le craindre.
Hélas ! qu'ai-je donc fait ? Est-ce ma faute à moi,
Hubert, si je suis né le fils de Godefroi ?
Ah ! plût au ciel, Hubert, que vous fussiez mon père !
Car vous m'aimeriez, vous.

HUBERT.

Moi !

ARTHUR.

Quel regard sévère !
Vous aurais-je offensé ?

HUBERT.

Non.

ARTHUR.

Pourquoi donc, hélas!
Votre œil est-il changé, si le cœur ne l'est pas?
D'où vient donc que pour moi vous n'êtes plus le même?
N'aimez-vous plus Arthur autant qu'Arthur vous aime?

HUBERT.

Qui vous a dit...

ARTHUR.

Sur moi tournez des yeux plus doux:
Les miens se plaisent tant à s'arrêter sur vous!

HUBERT, *à part*.

O douleur! ô pitié!

ARTHUR.

Vous avez quelque peine,
Hubert, j'en sais la cause, et crois que c'est la mienne.

HUBERT.

Comment?...

ARTHUR.

Dans ma prison, au travers de ces murs,
Où l'œil peut pénétrer par des détours obscurs,
J'ai vu...

HUBERT.

Quoi!

ARTHUR.

(La terreur est encor dans mon ame)
Un fer que des soldats rougissaient dans la flamme.
Est-il vrai, cher Hubert? Par ce fer quelquefois
On dit que de la vue on a privé des rois.

Ces soldats me font peur ; leur front dur et barbare...
Hélas ! dans cette tour qu'est-ce donc qu'on prépare ?

SCÈNE III.

HUBERT, ARTHUR, DEUX SOLDATS.

Ces deux soldats paraissent tout-à-coup.

ARTHUR.

Les voilà ! Cher Hubert, sauvez-moi ! Justes cieux !
Je crois qu'en ce moment ils m'arrachent les yeux.

UN SOLDAT.

Faudra-t-il le lier ?

ARTHUR, *aux soldats.*

Je vais être immobile.
Tenez, me voilà doux, soumis, muet, tranquille.
Ah ! ne m'attachez pas. Hubert, défendez-moi !
Je suis le fils d'un prince, et le neveu d'un roi.
J'ai perdu mes états, ma liberté, ma mère.
Laissez-moi du soleil voir encor la lumière.
Oh ! laissez-moi mes yeux. Voyez, le feu s'éteint.
Le fer s'est refroidi ; c'est le ciel qui me plaint ;
Ce fer, ce feu, pour moi, n'ont plus rien de terrible.
Hubert, vous qui m'aimiez, seriez-vous insensible ?
Mais, non, vous soupirez, votre œil est sans courroux.
Des pleurs... Hubert ! Hubert !

HUBERT.

Soldats, retirez-vous.

ARTHUR.

J'ai revu mon ami. Son cœur vient de se rendre.

HUBERT, *aux soldats.*

Je me charge de tout. Je crois devoir suspendre,
Pour quelque temps encor, l'ordre que j'ai reçu.

ARTHUR.

Je m'étais bien douté que vous seriez vaincu.

HUBERT.

Silence !

ARTHUR.

Hubert !

HUBERT.

Sortez.

ARTHUR.

Hubert !

HUBERT.

Sortez, vous dis-je !
Vous, soldats, laissez-nous.

(Les soldats emmènent Arthur.)

SCÈNE IV.

HUBERT, *seul.*

O charmes ! ô prodige !
Quel cœur à la pitié ne se serait rendu ?
Mais ce tigre qui veille... Hélas ! il est perdu.
Ah ! si sa mort au roi n'était pas nécessaire !
S'il cessait d'écouter sa frayeur sanguinaire !
Si, dans la crainte enfin de son propre danger,
Il retenait le fer dont il veut l'égorger !
Que dis-je ? Ai-je oublié qu'il s'arma contre un père,
Qu'il chercha, le perfide, à détrôner son frère,



Richard, qui lui légua, par ce fourbe trompé,
Le sceptre des Anglais sur Arthur usurpé ?
Il craint sans doute, il craint que tout Londre en alarmes
Pour la mère et le fils ne prenne enfin les armes.
Il va les éloigner ; il va, ce tigre affreux,
Sous les murs de Pomfret les immoler tous deux.
Non, non : à sa pitié je ne dois point m'attendre.
Plus il versa de sang, plus il doit en répandre.
Et depuis quand les rois, par l'orgueil emportés,
Pour un meurtre de moins se sont-ils arrêtés ?
Quel frein enchaînerait ses barbares caprices ?
Névil, voici l'instant de placer tes services ;
Tu dois en profiter : mais peut-être qu'ici
Son œil jaloux m'observe... O terreur ! le voici.

SCÈNE V.

HUBERT, NÉVIL.

NÉVIL.

Monsieur, le roi dans vous voit un sujet fidèle,
Et d'un ordre secret a chargé votre zèle.

HUBERT.

Si cet ordre est secret, monsieur, qui vous l'a dit ?

NÉVIL.

Le roi.

HUBERT.

Le roi !

NÉVIL.

Lui-même.

HUBERT, *à part.*

O ciel !

NÉVIL.

Il vous prescrit
De ne point l'accomplir. Et déja sa prudence
A fait venir, sans bruit, Arthur en sa présence.
Cet enfant est à craindre, et dans ces jours d'effroi
Il peut de quelque trouble inquiéter le roi.
Si son péril le veut, si l'état le demande,
Peut-être il usera d'une rigueur plus grande.

HUBERT.

Plus grande ! Et la raison ?

NÉVIL.

On vient de l'informer
D'un bruit qui court dans Londre, et qui doit l'alarmer.

HUBERT.

Hé ! quel est donc ce bruit?

NÉVIL.

Que Constance y respire
Qu'Arthur a, par le sang, des droits à cet empire.
Si ce bruit se confirme, hélas ! je plains son sort,
Mais le roi dans l'instant le condamne à la mort.

HUBERT.

Si ce bruit l'abusait, s'il n'était qu'un vain songe,
Perdra-t-il un enfant sur la foi d'un mensonge ?

NÉVIL.

Si ce bruit n'est point vrai, (telle est sa volonté),
Le premier ordre alors doit être exécuté.

HUBERT.

Mais par qui ?



NÉVIL.

Je l'ignore : et le roi veut lui-même
Guider les coups secrets de son pouvoir suprême.
Il a choisi les mains dont il veut se servir.
De ce qu'il aura fait on viendra m'avertir.

SCÈNE VI.

HUBERT, NÉVIL, UN OFFICIER.

NÉVIL, *à l'officier.*

Arthur est-il vivant ?

L'OFFICIER.

Il vit... mais... je m'égare...
Dans ses yeux...

HUBERT.

Juste ciel !

L'OFFICIER.

Hélas ! un fer barbare...

HUBERT.

Mais qui veillera donc, dans ce triste séjour,
Sur cet enfant privé de la clarté du jour ?

L'OFFICIER.

Le roi veut, par vos mains, le confier au zèle
D'une femme inconnue, et que l'on nomme Adèle.
Prisonnière en ces lieux, elle peut aisément
Servir de conductrice à cet illustre enfant.
Auprès de vous bientôt vous la verrez se rendre,
Pour se charger du prince, et d'un devoir si tendre.
Ce jeune prince, hélas! se tait dans ses douleurs,

Et de ses yeux flétris verse encor quelques pleurs.
Il souffre sans murmure, il se plaint en silence.
Dans son air, dans son port, dans sa noble constance,
On reconnaît les mœurs, l'esprit de ses aïeux,
Et ce calme innocent qu'il portait dans les yeux.
On le conduit ici. Votre pitié fidèle
Voudra bien le remettre entre les mains d'Adèle.
Je me retire.

(Il sort.)

NÉVIL.

Allons : je vais trouver le roi.

(Il sort en même-temps que l'officier, mais par un autre côté.)

SCÈNE VII.

HUBERT, *seul.*

Ai-je assez contenu mon horreur, mon effroi !
Oh, maintenant, mes pleurs, coulez, sans vous contraindre !
Des regards du méchant vous n'avez rien à craindre.
Dès son aurore, hélas ! ô mon prince ! ô mon roi !
L'astre brillant du jour est donc éteint pour toi !
Est-ce là l'héritier du sceptre d'Angleterre ?
O ciel ! dans quel état le rendrai-je à sa mère !

SCÈNE VIII.

HUBERT, CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Dois-je croire qu'ici les cieux moins inhumains
Vont remettre, par vous, mon enfant dans mes mains ?



Ciel ! avec quel plaisir ses yeux verront sa mère !
Vous soupirez !

HUBERT.

Madame...

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah ! parlez ; quel mystère...

HUBERT.

Je ne puis.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je le veux.

HUBERT.

Vous mourriez dans mes bras.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Dans mon cœur, par ce mot, vous portez le trépas.

HUBERT.

Non.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Dites tout, Hubert, et s'il faut que j'expire...

HUBERT.

Votre fils...

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Achevez. Il n'est plus !

HUBERT.

Il respire.
Mais, hélas ! dans ses yeux, ô crime ! affreux séjour !
Un fer rouge et brûlant vient d'éteindre le jour.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je me meurs ! O mon fils !.. Quel monstre ! je succombe !
Arthur ! mon cher Arthur ! mon enfant !

HUBERT.

Ah ! la tombe
Va s'ouvrir pour tous deux.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Le ciel me vengera.
J'armerai l'Angleterre, et Londres m'entendra.
Frémis, tyran, frémis. On verra mes misères.
Mon enfant dans les bras, j'appellerai les mères.
Je me meurs, je me meurs... O jour ! fuis de mes yeux,
Puisque mon cher Arthur ne peut plus voir les cieux !

HUBERT.

Madame, ah ! dans mon sein laissez couler vos larmes !

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Hubert, est-il bien vrai ? Quoi ! ses yeux pleins de charmes,
Ses yeux, d'un fer barbare ont senti la rigueur.
Ce fer, ce fer brûlant est entré dans mon cœur.

HUBERT.

Madame, au nom d'un fils, au nom de la nature,
Par ce ciel qui bientôt va venger votre injure,
Écoutez le conseil que j'ose vous donner.
Le forfait est affreux ; il me fait frissonner ;
Mais un autre plus grand peut vous atteindre encore.
Songez qu'un tigre ici nous cherche et nous dévore.
S'il vous connaît, hélas ! vous verrez dans l'instant
Tomber, sous son poignard, votre fils palpitant.
Vous allez voir ce fils. Contraignez-vous, madame ;
Renfermez vos douleurs, vos sanglots dans votre ame :
Qu'il ignore à jamais, ce prince infortuné,
Que c'est de votre sang, dans ce sein qu'il est né.
A vos traits maintenant il ne peut vous connaître ;

Mais, hélas! votre voix l'avertira peut-être.
S'il s'en souvient encor, s'il en était frappé,
Par vous-même, à l'instant, qu'il en soit détrompé.
Sous les yeux d'un tyran, tremblez qu'une imprudence
Ne découvre sa mère au fer de la vengeance.
Un seul mot, un soupir peut vous perdre tous deux.
Conservez-vous du moins cet enfant malheureux.
Hélas! à vous aimer vous trouverez des charmes.
Vous guiderez ses pas, il essuiera vos larmes.
Vous paîrez son amour par les plus tendres soins.
Il vivra sans vous voir, mais il vivra du moins.
Allons: efforcez-vous de cacher ce mystère.
Oubliez, s'il se peut, que vous êtes sa mère.
Allons: promettez-moi...

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je le promets.

HUBERT.

Grand dieu!
Son fils va s'approcher, va paraître en ce lieu,
Donnez-lui le pouvoir de cacher sa tendresse!

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je le promets. Mon fils!

HUBERT.

Vous l'allez voir, princesse.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Mon fils! mon fils!

HUBERT.

Je sors, et vais vous le chercher.
(Il sort.)

SCÈNE IX.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle, seule.*

Je crois déja, je crois l'entendre s'approcher.
Mon dieu ! si j'ai sur lui placé, dès sa naissance,
Le signe des chrétiens et de notre espérance,
Ce signe dont la foi de ses nobles aïeux
Planta sur ton cercueil l'étendard glorieux,
Hélas ! je n'ai point pu te servir par les armes ;
Mais je mets à tes pieds et mes fers et mes larmes ;
J'y mets un cœur de mère. Ah ! je le sens frémir.
Le voilà. J'ai promis. Dieu, daigne m'affermir !

SCÈNE X.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*, HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR, *conduit par Hubert.*

Cher Hubert, guidez-moi. Quand il luit sur la terre,
Hélas ! du jour en vain je cherche la lumière.
Demain, à son retour, je ne la verrai pas.
Que ne m'ont-ils plutôt fait souffrir le trépas !
Mais dites, cher Hubert, (au moins je le desire)
Est-ce vous dont la main doit ici me conduire ?
M'aimerez-vous toujours ? Je ne puis vous quitter.

HUBERT.

Cher prince !

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

O ciel !



ARTHUR.

Hubert, qui peut nous écouter?
Oui, l'on a dit, «ô ciel!» et je viens de l'entendre.
Quelle est donc cette voix et si douce et si tendre?

HUBERT.

C'est la voix d'une femme.

ARTHUR.

Ah! je m'en suis douté.
J'en ai connu d'abord la sensibilité.
Elle souffre peut-être.

HUBERT.

Oui. C'est une étrangère,
Qui gémit comme vous, comme vous prisonnière.

ARTHUR.

Je la plains. Quel sujet l'amène parmi nous?

HUBERT.

Le roi, pour vous servir, l'attache auprès de vous.

ARTHUR.

Vous me quitterez donc?

HUBERT.

Ma tendresse assidue
Reviendra chaque jour jouir de votre vue.

ARTHUR.

Vous le promettez?

HUBERT.

Oui.

ARTHUR.

Madame, pardonnez;
Je dois aimer Hubert; mais, où suis-je? ah! daignez
Me prêter votre main, elle me sera chère.

(En la prenant.)

Je crois, en la touchant, m'appuyer sur ma mère.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

De vous avec plaisir, prince, je prendrai soin.

ARTHUR.

Vous le voyez, madame, hélas ! j'en ai besoin.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Que pour vous de pitié mon cœur se sent atteindre !

ARTHUR.

Si j'étais votre fils, vous seriez trop à plaindre.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Si le ciel vous daignait rendre une mère ?

ARTHUR.

Oh ! non,

Je ne la verrais plus.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah ! dans votre abandon,

Je la remplacerai par le plus tendre zèle.

ARTHUR.

Vous êtes mère aussi, vous me tiendrez lieu d'elle.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah ! je la suis déja. Cher prince, à vos malheurs
Je donnerai mes jours, mes nuits, mon sang, mes pleurs.
Dieu ! que je suis pour vous loin d'être une étrangère !
Arthur ! mon cher Arthur !

ARTHUR.

C'est la voix de ma mère.

J'ai cru, dans cet instant, l'entendre me nommer.

HUBERT.

Prince, que dites-vous ?



ARTHUR.

Mon cœur se sent charmer.
Madame... est-il bien vrai?... Je doute si je veille.
Ah ! ce nom retentit encore à mon oreille.
«Arthur, mon cher Arthur!» elle parlait ainsi.
Oui, je cherche ma mère, et ma mère est ici.

HUBERT.

Non, prince, croyez-moi.

ARTHUR.

C'est moi que j'en veux croire.

HUBERT.

Vous avez de sa voix dû perdre la mémoire.

ARTHUR.

Mais, madame, pourquoi ne répondez-vous pas?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Si j'étais votre mère, hé! le tairais-je?... Hélas!

ARTHUR.

Vous l'êtes.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Non.

ARTHUR.

Je doute... O supplice! ô mystère!
Cieux ! rendez-moi le jour pour connaître ma mère.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Eh bien! oui, c'est mon nom; ce seul bien m'est resté.
C'est ce flanc malheureux, ce sein qui t'a porté.
Je goûte enfin, mon fils, oubliant toute injure,
Le plaisir le plus doux qu'on doive à la nature.

ARTHUR.

Ma mère !

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

O mon Arthur! je peux donc te nommer!

ARTHUR.

Votre Arthur, sans vous voir, peut encor vous aimer.

HUBERT.

On vient, cachez vos pleurs, et taisons ce mystère.

ARTHUR.

Je veillerai sur moi ; prenez soin de ma mère.

SCÈNE XI.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*, HUBERT, ARTHUR, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, *à Hubert.*

Le roi veut vous parler. Il sort d'entretenir
Un nouveau conjuré que l'on vient de saisir.
Jamais son triste front ne fut plus redoutable.
Mais, vous, Arthur, Adèle, et ce vieillard coupable
Que de fers, dans ces murs, son ordre a fait charger,
Il veut vous voir tous quatre, et vous interroger.
J'ignore son dessein.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*, HUBERT, ARTHUR.

HUBERT.

O dieu ! quel peut-il être ?

(A Constance.)

Emmenez cet enfant. Le tyran va paraître.



SCÈNE XIII.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*, HUBERT, ARTHUR, LE ROI, KERMADEUC, NÉVIL, SOLDATS.

LE ROI, *suivi de Névil et de soldats.*
(A Constance et à son fils.)
Restez tous deux.
(Il fait signe à Névil et aux soldats de sortir; Névil et les soldats obéissent.)

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle, à part.*
Je tremble.

HUBERT, *à part.*
O toi, ciel! instruis-nous
Pour dérober la mère et le fils à ses coups.

LE ROI, *à Kermadeuc.*
Vieillard, de mes soupçons dissipe le nuage.
Je veux te délivrer. Je plains tes fers, ton âge.
Mais je veux être instruit. Je compte sur ta foi.
Que cherchais-tu dans Londre? Est-ce un asyle?

KERMADEUC.
Moi!
Je n'en ai pas besoin.

LE ROI.
Qu'y venais-tu donc faire?

KERMADEUC.
C'est mon secret.

LE ROI.
Je veux pénétrer ce mystère.

KERMADEUC.

Tu ne le sauras point.

LE ROI.

Les rois (l'ignores-tu ?)
De se faire obéir ont toujours la vertu.

KERMADEUC.

Je sais mourir.

LE ROI.

Crois-moi, vieillard dur et farouche,
Les supplices bientôt pourront t'ouvrir la bouche.

KERMADEUC.

Je sais souffrir.

LE ROI.

Peut-être. Et le tourment plus fort...

KERMADEUC.

Un Breton brave tout, la douleur et la mort.

LE ROI. *(à part.)*

Nous verrons : réponds-moi. Je pourrai le surprendre.
(Tout-à-coup.)
Connais-tu cette croix que l'on vient de me rendre ?

KERMADEUC.

Moi !... je ne réponds plus.

LE ROI.

Tu vas mourir. Soldats !

ARTHUR, *effrayé pour le vieillard.*

Ah ! mon oncle, écoutez !

LE ROI, *à part.*

Que veut-il dire ?

ARTHUR.

Hélas !



LE ROI.

Enfant, hé quoi! de vous cette croix est connue?
Touchez-la.

ARTHUR.

Je ne puis en juger par la vue.
(*La tâtant.*)
Oui, c'est elle.

LE ROI, *à part.*

(*Bas.*)
Qu'entends-je? Hubert, écoute bien.

HUBERT, *bas.*

Je suivrai tout par ordre, et je ne perdrai rien.

LE ROI.

Jeune prince, approchez. Vous allez tout me dire.
Oui, je n'en doute pas. Allons, il faut m'instruire.
La simple vérité, voilà ce que je veux.

ARTHUR.

Vous n'affligerez point ce vieillard malheureux?

LE ROI. (*à Constance, sous le nom d'Adèle.*)

Non. Je vous le promets. Vous frémissez, madame.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

J'admirais cet enfant, la bonté de son ame,
L'intérêt qui l'émeut pour ce vieillard.

LE ROI.

Hé bien!
D'où vous vient cette croix? Parlez.

ARTHUR.

Je m'en souvien,
C'est de ma mère, hélas!

LE ROI.

Oui ; mais je viens d'y lire :
Anglais, sauvez Arthur. Qui sut donc les écrire,
Ces mots ?

ARTHUR.

C'est moi.

LE ROI.

J'entends : mais pour quelle raison ?

ARTHUR.

J'étais las de gémir dans ma triste prison.
Chaque jour augmentait le poids de ma misère ;
J'y soupirais pensif, j'y regrettais ma mère ;
Je l'appelais la nuit. Croix sainte, entends mes vœux !
Sauve, hélas ! lui disais-je, un enfant malheureux.
Un espoir vint me luire ; et, par ma main tracée,
Sur cette croix enfin j'explique ma pensée.
Et du haut de la tour j'ose alors la jeter.

LE ROI.

Mais encor, quel espoir avait pu vous flatter ?
Vouliez-vous des Anglais animer la colère ?

ARTHUR.

Ce projet convient-il, hélas ! à ma misère ?
Je voulais seulement leur rappeler mon nom,
Et ne plus voir enfin les murs de ma prison.

LE ROI, *à Kermadeuc, brusquement.*

Cette croix est tombée entre tes mains, perfide ?

KERMADEUC.

Qui te l'a dit ?

LE ROI.

Kerbeck, à qui ta main timide



L'a remise en secret lorsque l'on t'a saisi.
Il m'a tout avoué; ton complice est ici.

KERMADEUC.

Hé bien! connais-moi donc. Je ne suis point un traître.
J'ai tout fait, je l'ai dit, pour délivrer mon maître.
Je respectais ton trône, et ne l'attaquais pas.
Je voulais rendre Arthur, mon prince, à ses états.

LE ROI.

Comment régnerait-il, quand, privés de lumiere,
Ses yeux...?

KERMADEUC.

Va, nous l'aimons; sa race nous est chère.
N'a-t-il pas pour régner les droits de ses aïeux?
Qu'importe que le jour soit éteint pour ses yeux?
Il en reste un plus pur dont il verra la flamme;
Et ce jour qui lui manque, il l'aura dans son ame.

LE ROI.

De ta vertu, vieillard, mon cœur est pénétré.
Hé bien! vis près d'Arthur, n'en sois plus séparé.
Cette femme, à tous deux, prodiguant sa tendresse,
Va servir son enfance, et servir ta vieillesse.

KERMADEUC.

C'est du moins un bienfait que je tiendrai de vous.
Nos malheurs réunis pèseront moins sur nous.
Nous mourrons tous ici, nos vœux vous le demandent.

LE ROI.

Non, vous n'y mourrez point; d'autres lieux vous attendent.
Vous y pourrez tous trois consoler vos douleurs.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Où doit-on nous conduire?

LE ROI.

A Pomfret.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ciel ! je meurs.

LE ROI.

D'où lui vient, cher Hubert, cette pâleur mortelle ?
Je ne sais, mes soupçons se sont tournés sur elle.

HUBERT.

Le seul nom de Pomfret a produit sa terreur.
Ce nom chez les Anglais fut toujours en horreur.
L'habitude à ces lieux attache sa misère.
Elle est faible, crédule, et, de plus, elle est mère,
Et le cœur d'une mère est si prompt à trembler !

LE ROI.

Femme, je plains ton sort, et veux te consoler.
Sois libre, oublie enfin les douleurs qu'il te coûte ;
Va retrouver ton fils.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Il ne vit plus, sans doute.

LE ROI.

Peux-tu délibérer ? Hé quoi ! de ta prison
Crains-tu donc de sortir ?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Dans mon triste abandon,
A mes fers, à ces murs, je suis accoutumée ;
Et mon ame à l'espoir pour jamais est fermée.

LE ROI.

C'en est trop : dans mes mains remettez cet enfant.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ne me l'enlevez pas !



LE ROI.

Ciel! qu'entends-je?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

O tourment!

LE ROI.

Enfant, femme, vieillard, ici tout est complice.
Je le veux, je l'ordonne. Hubert, qu'on le saisisse.

HUBERT.

Madame, au nom des cieux, ne le retenez pas.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Il faudra, tout sanglant, l'arracher de mes bras.

HUBERT.

Le roi veut...

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Non, jamais.

HUBERT.

Redoutez sa colère.

(Lui arrachant l'enfant avec violence.)

Il veut être obéi.

ARTHUR.

(Il s'échappe des mains d'Hubert; il reste sans guide, éperdu, les bras levés vers le ciel, ne sachant où se jeter.)

Ciel! où suis-je? Ah! ma mère!

LE ROI.

Sa mère!

CONSTANCE.

Oui, je la suis, il tient de moi le jour.
C'est Arthur, c'est mon sang, l'objet de mon amour.
Mais vous, Hubert, mais vous, qui preniez sa défense,

Vous m'arrachez mon fils, vous trahissez Constance ;
Vous servez, sans rougir, un tyran furieux
Qui par un fer brûlant vient d'outrager ses yeux.
J'ai tout su par vous seul.

LE ROI.

Tu me trompais, parjure !

HUBERT.

Oui, je servais le ciel, l'honneur et la nature,
La veuve d'un héros, le fils de Godefroi.
Dans quel état, barbare, as-tu réduit mon roi !
Enfant, à qui le ciel prodigua tant de charmes,
Pour la dernière fois, sois baigné de mes larmes.
Voilà, voilà ta mère ! Ah ! vois-tu, malheureux,
Ces voûtes s'indigner à ton aspect affreux,
Ces pierres, ces anneaux, moins durs que tes entrailles,
S'élever contre toi du sein de ces murailles ?
Non : je n'invoque plus, pour payer tes forfaits,
Cette foudre qui gronde et ne punit jamais.
Cieux ! frappez les tyrans par un autre tonnerre !
Du sort de cet enfant instruisez l'Angleterre !
Qu'à ce bruit chaque mère, au lieu de s'affliger,
Croie avoir sur lui seul un enfant à venger !
Pour déchirer tes yeux par un juste supplice,
Qu'un fer entre leurs mains étincelle et rougisse !
Ou plutôt, que tes yeux, de ton ombre alarmés,
Ne se rouvrent jamais, par la terreur fermés !
Règne, mais en tremblant, muet, pâle, immobile,
Rampant sous ces cachots pour chercher un asyle,
Séchant, mourant enfin de l'éternel effroi
Que réserva le ciel aux tyrans tels que toi.



LE ROI.

Holà ! soldats, à moi !

SCÈNE XIV.

CONSTANCE, HUBERT, ARTHUR, LE ROI ; KERMADEUC, NÉVIL, SOLDATS.

LE ROI, *en montrant Hubert et Kermadeuc.*

Névil, qu'on les saisisse !

(En montrant Hubert.) *(En montrant Hub. et Kerm.)*

Commandez à sa place, et hâtez leur supplice.

(A Constance et à son fils.) *(Aux soldats.)*

Vous, restez dans ces lieux : et qu'ils n'en sortent pas.

(A part.)

J'ai maintenant sur-tout besoin de leur trépas.

(Il lui parle à l'oreille.)

On vient. Névil, écoute.

SCÈNE XV.

CONSTANCE, ARTHUR, LE ROI, NÉVIL, SOLDATS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, *au roi.*

On crie, on court aux armes.

Le peuple est en fureur, la ville est en alarmes.

On veut sauver Arthur.

LE ROI, *à Névil.*

Il suffit. Viens, suis-moi.

Névil, je vais combattre, et je compte sur toi.

(Il sort d'un côté, et Névil de l'autre.)

SCÈNE XVI.

CONSTANCE, ARTHUR.

ARTHUR.

On me laisse avec vous.

CONSTANCE.

Ah ! ce ciel que j'implore
Me permet donc, mon fils, de t'embrasser encore !
Mais le roi (j'en frémis) de quelque ordre secret
Vient de charger Névil ; c'est sans doute un forfait.
Dieu nous laisserait-il tous les deux sans défense ?

ARTHUR.

Eh ! qui de ses décrets peut avoir connaissance ?

CONSTANCE.

Il nous protégera.

ARTHUR.

Mais s'il ne le fait pas !
S'il avait dans ce lieu marqué notre trépas !

CONSTANCE.

O mon fils !

ARTHUR.

Faut-il donc en sentir tant d'alarmes !
La mort finit nos maux, la mort tarit nos larmes.
Je bénis ces cachots où je fus enfermé.
A l'attendre du moins ils m'ont accoutumé.
Ma mère, dites-moi : Dieu près de lui rassemble
Tous les cœurs vertueux, trop heureux d'être ensemble.
S'il me place en ce jour avec vous dans les cieux,
Pour vous revoir encor me rendra-t-il mes yeux ?



SCÈNE XVII.

CONSTANCE, ARTHUR, KERMADEUC.

KERMADEUC.

Venez, suivez mes pas. Nos soldats en furie
Au perfide Névil ont arraché la vie.
Hubert s'est joint au peuple, Hubert combat pour vous.
Le tyran est vaincu, ne craignez plus ses coups:
Nous l'avons désarmé. C'est en vain, dans sa rage,
Qu'il cherchait, dans la foule, à s'ouvrir un passage.
Le peuple, le soldat accablent tour-à-tour
Ce tigre frémissant qu'on entraîne à la tour.
Venez braver aussi ce tyran qu'on abhorre ;
Montrez-lui votre fils, puisqu'il respire encore.
Tous les deux, sans péril, vous pouvez l'approcher.
Ne fuyez plus.

CONSTANCE.

Moi, fuir! ah! je cours le chercher.
Sortons, volons.
(Elle se précipite avec son fils sur les pas de Kermadeuc.)

SCENE XVIII.

UN OFFICIER.

O jour de douleur et de joie!
Constance! Arthur! venez. C'est Hubert qui m'envoie.
Mais je les cherche en vain. Que sont-ils devenus?

SCÈNE XIX.

L'OFFICIER, HUBERT.

L'OFFICIER, *avec le transport de la joie et de la confiance.*

Je le vois, cher Hubert, on nous a prévenus.
Eh! qui ne briguerait la douceur et la gloire
D'apprendre à la vertu l'instant de sa victoire?

HUBERT.

La gloire en est au ciel.

L'OFFICIER.

Et le bonheur pour vous.
Goûtez, goûtez enfin un triomphe si doux.
Oui, vous sauvez Arthur, sa mère, tout l'empire.
C'est le ciel qu'on bénit, c'est Hubert qu'on admire.
Voyez-vous ce tyran? Le peuple, les soldats,
Les mères en fureur accompagnent ses pas.

SCÈNE XX.

UN OFFICIER, HUBERT, LE ROI, KERMADEUC,
SOLDATS, PEUPLE.

HUBERT, *au roi.*

Hé bien! tyran! hé bien! le ciel punit tes crimes.
Et du moins à tes coups j'arrache deux victimes.

LE ROI, *en montrant les corps de Constance et d'Arthur.*

Les voici toutes deux. Ma main, ma propre main



(En montrant le poignard sanglant qu'on vient de lui arracher; et qui est entre les mains d'un soldat.)

De ce poignard caché leur a percé le sein.

HUBERT.

Barbare!

KERMADEUC.

Qu'as-tu fait?

HUBERT, *à Kermadeuc.*

Point de cris, point de larmes.

(En retenant le peuple et le soldat qui font un mouvement vers le roi.

Anglais, dans son vil sang ne souillez point vos armes!

(Au roi.)

Tigre, es-tu satisfait? Vois-tu ces corps sanglans,
Massacrés par ta main, l'un sur l'autre expirans?
Vois-tu ce jeune enfant qu'embrasse encor sa mère,
Et ses yeux où ta rage éteignit la lumière?
Tu ne l'as pas voulu, mon dieu, que cette croix
Par qui ce noble enfant t'implora tant de fois,
M'aidât à le sauver des mains de ce barbare!
Hélas! il eût montré la vertu la plus rare;
Il eût été prudent, juste, intrépide, humain;
L'état n'eût point gémi sous son sceptre d'airain.
Dieu d'un si cher trésor a privé l'Angleterre,
Et pour le rendre au ciel, il l'enlève à la terre.
J'adore ses desseins, qu'il soit béni! Mais, toi,
Le moment est marqué, tyran, pâlis d'effroi.
Tu voudras jusqu'au bout te livrer à ta rage,
Et régner, comme un tigre, au milieu du carnage.
Mais dieu t'a réservé le plus affreux trépas;

Et tes soins prévoyans ne t'en sauveront pas.
Je vois, je vois déja de ta bouche perfide
S'approcher le breuvage et la coupe homicide.
J'entends déja tes cris. Tu sentiras soudain
Tous les maux des enfers rassemblés dans ton sein,
Tous ces poisons vengeurs, d'accord pour te détruire,
Et le feu qui dévore, et le fer qui déchire.
Dans ton sein entr'ouvert, de tes mains arraché,
Par ses poisons brûlans ton cœur sera séché;
Il paraîtra, ce cœur, sous l'œil de tes victimes
Que par-tout sous ces murs entassèrent tes crimes.
Tous ces mânes sanglans, sortis de leurs tombeaux,
Viendront, près de ton lit, contempler tes lambeaux;
Et dans ce même instant où ton effroi commence,
L'Éternel sur tes pas a placé sa vengeance.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.



OTHELLO,

OU

LE MORE DE VENISE,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

Représentée pour la première fois en 1792.



A M. Ducis,

de Saint-Domingue.

C'est à toi, mon cher Frère, que je dédie ma Tragédie d'Othello, comme j'ai dédié, dans le temps, mon Roi Léar à notre vertueuse Mère. Depuis que la mort nous l'a ravie, un de mes plus consolans souvenirs est de lui avoir rendu ce public hommage de mon respect et de ma tendresse, et sur-tout de l'en avoir vue jouir avec des larmes de joie qui se confondaient avec les miennes. Puisse mon Othello, puisse le Recueil de mes faibles Ouvrages, s'ils



doivent me survivre et sauver notre nom de l'oubli, en rachetant leurs imperfections par quelques qualités qui les distinguent, apprendre à mes Lecteurs, quand nous aurons disparu, que, dans l'un des hommes les plus véritablement estimables que j'aie connus, la nature m'avait accordé le plus généreux des Frères et le plus fidèle des Amis.

Ton Frère aîné, Ducis.

AVERTISSEMENT.

La tragédie d'Othello ou du More de Venise, par Shakespear, est une des plus touchantes et des plus terribles productions dramatiques qu'ait enfantée le génie vraiment créateur de ce grand homme. L'exécrable caractère de Jago y est exprimé sur-tout avec une vigueur de pinceau extraordinaire. Avec quelle souplesse effrayante, sous combien de formes trompeuses, ce serpent caresse et séduit le généreux et trop confiant Othello ! Comme il l'infecte de tous ses poisons ! comme il l'enveloppe de tous ses replis ! enfin, comme il le serre, comme il l'étouffe et le déchire dans sa rage ! Je suis bien persuadé que si les Anglais peuvent observer tranquillement les manœuvres d'un pareil monstre sur la scène, les Français ne pourraient jamais un moment y souffrir sa présence, encore moins l'y voir développer toute l'étendue et toute la profondeur de sa scélératesse. C'est ce qui m'a engagé à ne faire connaître le personnage qui le remplace si faiblement dans ma pièce, que tout à la fin du dénouement, lorsque le malheur d'Othello est consommé par la mort de la plus



fidèle, de la plus tendre amante, qu'il vient d'immoler aux aveugles transports de sa jalousie. Je me suis bien gardé de le faire paraître du moment qu'il est connu, du moment que j'ai révélé au public le secret affreux de son caractère. Je n'ai pas manqué non plus, dès que je l'ai pu, dans un court récit, d'instruire ce même public de sa punition, de sa mort cruelle dans les tortures. J'ai pensé même que si le spectateur avait pu, dans le cours de la tragédie, le soupçonner seulement, au travers de son masque, d'être le plus scélérat des hommes, puisqu'il est le plus perfide des amis, c'en était fait du sort de tout l'ouvrage, et que l'impression prédominante d'horreur qu'il eût inspirée aurait certainement amorti l'intérêt et la compassion que je voulais appeler sur l'amante d'Othello et sur ce brave et malheureux Africain. Aussi est-ce avec une intention très déterminée que j'ai caché soigneusement à mes spectateurs ce caractère atroce, pour ne pas les révolter.

Quant à la couleur d'Othello, j'ai cru pouvoir me dispenser de lui donner un visage noir, en m'écartant sur ce point de l'usage du théâtre de Londres. J'ai pensé que le teint jaune et cuivré, pouvant d'ailleurs convenir aussi à un Africain, aurait l'avantage de ne point

révolter l'œil du public, et sur-tout celui des femmes, et que cette couleur leur permettrait bien mieux de jouir de ce qu'il y a de plus délicieux au théâtre, c'est-à-dire, de tout le charme que la force, la variété et le jeu des passions répandent sur le visage mobile et animé d'un jeune acteur, bouillant, sensible et enivré de jalousie et d'amour.

Pour la romance du Saule, au lieu de la placer, comme Shakespear, au quatrième acte, je l'ai mise au cinquième, comme propre à augmenter la pitié, et encore comme plus rapprochée du dénouement. J'avoue que j'aurais plutôt renoncé à traiter l'intéressant sujet d'Othello, que de ne pas l'y conserver, à cause du plaisir qu'elle m'a toujours fait, à cause de la nouveauté, et pour être le premier qui l'ai hasardée sur notre théâtre. C'est Monsieur Grétry (son nom n'a pas besoin d'éloge) qui en a composé l'air avec son accompagnement. Il s'est contenté, en grand maître, de quelques sons plaintifs, douloureux et profondément mélancoliques, conformes à la scène et à la romance qui semblaient les demander. Ils sont, pour ainsi dire, le chant de mort d'une malheureuse amante. On ne les retient point, ils ne sont point distingués de la situation et de la scène; ils se mêlent naturellement avec elle, ils s'y



confondent, comme une eau paisible, qui, sous des saules, irait se perdre insensiblement dans le cours tranquille d'un autre ruisseau.

J'ai maintenant à parler de mon dénouement. Jamais impression ne fut plus terrible. Toute l'assemblée se leva, et ne poussa qu'un cri. Plusieurs femmes s'évanouirent. On eût dit que le poignard dont Othello venait de frapper son amante était entré dans tous les cœurs. Mais aux applaudissemens que l'on continuait de donner à l'ouvrage, se mêlaient des improbations, des murmures, et enfin même une espèce de soulèvement. J'ai cru un moment que la toile allait se baisser. D'où pouvait naître une impression si extraordinaire, une agitation si tumultueuse ? Me tromperais-je, en croyant qu'elle venait de l'extrême intérêt que j'avais inspiré pour Hédelmone ; de ce que mon spectateur avait desiré trop passionnément qu'elle pût désabuser Othello de son erreur ; de ce que je l'avais tenu trop long-temps dans les angoisses de la terreur et de l'espérance ; de ce que son desir, trompé au moment du coup de poignard, s'était tourné en une sorte de désespoir, et avait révolté sa douleur même contre l'auteur de l'ouvrage.

Comment se fait-il cependant que le public, après avoir eu tant de peine à me pardonner

mon dénouement, soit revenu le voir encore pendant le cours de douze représentations? Ne serait-ce pas qu'il a été averti par la réflexion qu'Othello n'est point un homme féroce, mais un amant égaré, un Africain jaloux; un More, qui frappe ce qu'il a de plus cher, et qui ne survivra pas à sa victime? Ne serait-ce pas qu'il a senti par instinct que les naturels les plus tendres et les plus sensibles, une fois poussés dans les excès, sont quelquefois les plus près de la barbarie, par la raison peut-être qu'ils en étaient les plus éloignés?

Cependant, quoique le public ait le droit, sous tous les climats, de tracer aux auteurs les limites de la terreur et de la pitié, ces limites pourtant sont plus ou moins reculées selon le caractère des différentes nations. Mon dénouement a eu de la peine à passer à Paris; et à Londres, les Anglais soutiennent très bien celui de Shakespear. Ce n'est point avec un poignard qu'Othello, sur leur théâtre, immole son innocente victime; il lui presse, dans son lit, et avec force, un oreiller sur la bouche, il le presse et le represse encore jusqu'à ce qu'elle expire. Voilà ce que des spectateurs français ne pourraient jamais supporter.

Un poète tragique est donc obligé de se conformer au caractère de la nation devant laquelle

il fait représenter ses ouvrages. C'est une vérité incontestable, puisque son principal but est de lui plaire. Aussi, pour satisfaire plusieurs de mes spectateurs, qui ont trouvé dans mon dénouement le poids de la pitié et de la terreur excessif et trop pénible, ai-je profité de la disposition de ma pièce, qui me rendait ce changement très facile, pour substituer un dénouement heureux à celui qui les avait blessés ; quoique le premier me paraisse toujours convenir beaucoup plus à la nature et à la moralité du sujet, et que je l'aie eu sans cesse en vue, comme il est facile de le remarquer dès le commencement et dans le cours de ma tragédie. Mais comme je l'ai fait imprimer avec les deux dénouemens, les directeurs des théâtres seront les maîtres de choisir celui qu'il leur conviendra d'adopter.

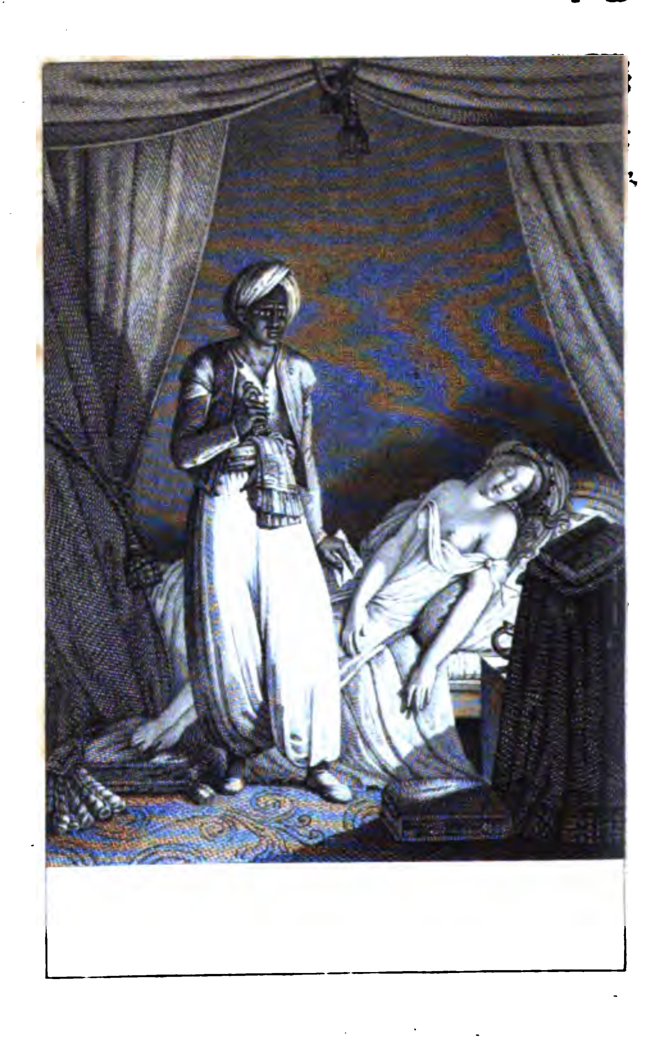
Mais je dois convenir, avant de finir cet avertissement, que j'ai trouvé dans les talens de mes acteurs tous les secours dont j'avais besoin pour soutenir une nouveauté de ce genre. On a cru voir, ou plutôt on a vu dans M. Talma, Othello vivant, avec toute l'énergie africaine, avec tout le charme de son amour, de sa franchise et de sa jeunesse. On a entendu le silence affreux de son désespoir et le rugissement de sa jalousie. Quant à Mlle Desgarcins, au juge-

ment des hommes les plus difficiles et les plus éclairés, elle n'a rien laissé à desirer au spectateur dans le rôle d'Hédelmone. Ils ont trouvé qu'elle avait atteint la perfection. Son jeu si simple, si naïf et si noble; son amour pour son père et pour Othello, ses combats, sa timidité, ses craintes, ses pressentimens, ses attitudes si naturelles et si mélancoliques, sur-tout sa voix enchanteresse, ont ému et gagné tous les cœurs : et je sens bien que je perdrai à la lecture ce que des talens si heureux et si chers au public m'auront prêté à la représentation.

PERSONNAGES.

MONCÉNIGO, doge de Venise.
LORÉDAN, fils de Moncénigo.
ODALBERT, sénateur vénitien.
HÉDELMONE, fille d'Odalbert.
HERMANCE, nourrice d'Hédelmone.
OTHELLO, général des troupes vénitiennes.
PÉZARE, vénitien.
PLUSIEURS OFFICIERS et SÉNATEURS.

La scène est à Venise. Le premier acte se passe dans la salle du sénat; le second, le troisième et le quatrième, dans le palais d'Othello; et le cinquième, dans la chambre d'Hédelmone.





OTHELLO,

OU

LE MORE DE VENISE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle du sénat ; les sénateurs sont sur leurs siéges ; plusieurs officiers se tiennent à quelque distance.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONCÉNIGO, LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS.

MONCÉNIGO.

ILLUSTRES sénateurs, bannissez vos alarmes.
Au bruit de son péril, Venise a pris les armes :
Ces torrens imprévus de nouveaux révoltés,
Othello dans leur cours les a tous arrêtés.

Ce feu, long-temps couvert, qui vient de nous surprendre
Dans Vérone allumé, s'irritait sous sa cendre ;
Mais, perdu dans les airs, ce feu sans aliment
N'aura produit pour nous que l'effroi d'un moment.
Contre ces révoltés, oui, le ciel se déclare ;
Et bientôt la victoire...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, PÉZARE.

MONCÉNIGO.

Est-ce vous, cher Pézare ?
Digne ami d'Othello, c'est à vous de conter
Par quels traits sa valeur vient encor d'éclater.
Le salut de Venise est son heureux ouvrage.

PÉZARE.

Que vos yeux n'étaient-ils témoins de son courage !
Les rebelles entraient, et, pour les repousser,
A leurs flots menaçans il court seul s'opposer.
La foudre est moins rapide. Il s'élance, il s'écrie :
« Amis, secondez-moi, défendons la patrie. »
Citoyens et soldats, tous, dans un même instant,
Semblent n'être qu'un homme et qu'un seul combattant.
A ces traits, à ce teint, dont, sous un ciel sauvage,
Le soleil africain colora son visage,
A ses exploits, sur-tout, nous volons sur ses pas,
Fiers de suivre un héros vainqueur dans les combats.
Le chef des révoltés, dont la perte s'avance,
Craint le sort du combat, l'arrête avec prudence.

Il se saisit d'un poste où ses heureux efforts
Suspendent nos succès et nos premiers transports ;
Mais nous aurons bientôt abaissé son audace ;
Ces rebelles soumis vont demander leur grace.
Je cours les observer : s'ils tentaient un combat,
J'aurais du sang encore à donner à l'État.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MONCÉNIGO, LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS, ODALBERT.

MONCÉNIGO.

Vous voyez, sénateurs, dans quels troubles nous sommes ;
Et dans de grands périls il nous faut de grands hommes.
Lorsqu'ils courent servir la patrie en danger,
C'est aux pères du peuple à les encourager.

SCÈNE IV.

LES MÊMES.

(Odalbert entre furieux et hors de lui-même.)

MONCÉNIGO.

Calmez, cher Odalbert, l'effroi qui vous agite ;
L'État s'est relevé de sa terreur subite.

ODALBERT.

Non, non, l'État n'a point de part à mes douleurs.
Je gémis, mais pour moi, sur mes propres malheurs.
Ma fille...

OTHELLO.

Odalbert, je me tais ; je ne puis vous répondre,
Vous avez trop acquis le droit de me confondre ;
Si sans peine pourtant vous m'avez pardonné,
Quand je fus votre ami, les lieux où je suis né,
Sur le front d'Othello, daignez, je vous conjure,
Lire au moins son remords, et non pas votre injure ;
Le ciel me fit, hélas ! en me donnant le jour,
Un cœur, pour mon malheur, trop sensible à l'amour ;
Voilà tout mon forfait. Si j'en eusse été maître,
Seigneur, c'est près de vous que j'aurais voulu naître.
Mais ce climat enfin que vous me reprochez
N'a point dans ses déserts vu mes destins cachés.
Quoi ! ce nom d'Africain n'est-il donc qu'un outrage ?
La couleur de mon front nuit-elle à mon courage ?
On m'appelle le More, et j'en fais vanité :
Ce nom ira peut-être à la postérité.
Mais l'amour m'apprit trop à dédaigner la gloire.
Vous désarmer, seigneur, ah ! telle est la victoire
Qu'au prix de tout mon sang je voudrais acheter !
Puisse au moins mon aspect ne plus vous irriter !
Si je n'ai point d'aïeux, comptez mes cicatrices.
J'oubliai vos bienfaits, songez à mes services ;
Que vous m'avez aimé ; que je sors d'un combat ;
Que ce More, en un mot, vient de sauver l'État.

ODALBERT.

Que me fait ta valeur ? Avec un cœur perfide,
Avec un cœur barbare, on peut être intrépide.
Tu conçus dès long-temps ton indigne dessein ;
Tu préparais le fer qui me perce le sein.

Sénateurs, il s'agit de l'honneur des familles.
Si l'hymen, comme à moi, vous a donné des filles,
Le même déshonneur peut couvrir votre front.
Prévenez vos périls, en vengeant mon affront.
Ma fille... ô désespoir !... Il eut ma confiance...
Tu l'as séduite, ingrat ! voilà ma récompense.

MONCÉNIGO.

Othello, répondez. J'ai peine à concevoir
Que vous ayez trahi le plus sacré devoir.
Par quels moyens sur elle assurant votre empire...?

OTHELLO.

Les voici tous, seigneur, et je vais vous les dire.
Dans son palais, tranquille, Odalbert curieux
Souhaitait que mon sort s'expliquât à ses yeux :
Et moi, dès mon berceau, pour remplir son envie,
Je lui contais, seigneur, l'histoire de ma vie,
Mes travaux les plus durs, mes combats, mes dangers,
Mon vaisseau s'entr'ouvrant sur des bords étrangers,
La mort presque toujours à mes regards présente.
Tandis que je parlais, attentive et tremblante,
Hédelmone, seigneur, écoutait mes discours ;
Et lorsque, réclamant ses soins ou ses secours,
Quelques devoirs ailleurs demandaient sa présence,
Je la voyais bientôt, abrégeant son absence,
Revenir empressée, et, retenant ses pleurs,
Reprendre, en soupirant, le fil de mes malheurs.
Un jour, jour trop fatal ! (souffrez que je poursuive)
Dans un long entretien, à sa pitié naïve
J'offris tout le tableau des maux que j'ai soufferts.
« Quoi ! dit-elle, Othello, vous étiez dans les fers !

« Vous, hélas ! dans les fers ! Ah ! si, sur ce rivage,
« J'avais vu sur vos bras les fers de l'esclavage,
« (Je le crois) quoique femme, il m'eût été trop doux
« De prendre votre place, ou de mourir pour vous.
« Oh ! si jamais guerrier à ma main doit prétendre,
« Dites-lui de me faire un récit aussi tendre,
« Il aura découvert le chemin de mon cœur. »
De ces mots innocens j'admirais la candeur.
Et sa douleur soudain décolora ses charmes.
Ses yeux, en se baissant, voulaient cacher leurs larmes.
Je les vis. A ses pleurs, mes pleurs ont répondu.
Le secret de nos cœurs fut d'abord entendu.
Sa pitié pour mes maux seule a produit sa flamme ;
L'aspect de sa pitié seul a touché mon ame ;
Voilà par quels moyens, par quel art dangereux
Un innocent amour nous a séduits tous deux.

SCÈNE VI.

MONCÉNIGO, LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS, ODALBERT, OTHELLO, HÉDELMONE, HERMANCE.

(*Hédelmone est amenée par les deux officiers qui en ont reçu l'ordre.*)

HÉDELMONE, *à Hermance.*

Arrête... Où suis-je !

ODALBERT, *à sa fille.*

(*Montrant Hermance.*)

Entrez, et suivez votre guide.

Craignez-vous de montrer ce front jeune et timide?
Un si grand embarras sied mal à la vertu.

HÉDELMONE.

Mes yeux sont obscurcis, mon corps est abattu.

ODALBERT, *à Hermance.*

Et vous qui, partageant sa craintive innocence,
Avez dans mon palais élevé son enfance,
Je rends grace à vos soins : ma fille, je le vois,
N'a pas gémi par vous sous d'importunes lois.

HÉDELMONE.

Soutiens-moi, chère Hermance.

ODALBERT, *à part.*

Enchaînons ma colère.

(Haut.)

C'est donc là votre époux?

HÉDELMONE.

(A part.) *(Haut.)*

Que répondre! O mon père!
Je sais que ce guerrier, confondu devant vous,
N'a point dû se flatter de se voir mon époux.
Mais par-tout dans Venise on vantait sa victoire :
Vous-même tous les jours vous parliez de sa gloire
Ses périls à son sort avaient su m'attacher.
Je ne le nierai pas : je me sentais toucher
Des récits d'un héros que ma patrie honore ;
Je ne l'entendais plus, et j'écoutais encore.
Pourquoi, par sa valeur semblable à nos aïeux,
N'est-il qu'un Africain méprisable à vos yeux?
Tout le sénat l'estime, et le peuple l'adore.
Il a sauvé Venise, il le peut faire encore.

Aux yeux de cet ingrat, qui l'a trop mérité,
Prête à la trahison l'air de la vérité :
Et, s'il peut la saisir, l'abusant par un songe,
Prête à la vérité tous les traits du mensonge !
Confonds l'un avec l'autre ; et, sans cesse agité,
Qu'il soit également par tous deux tourmenté !
Que ces fausses clartés l'entraînent dans l'abîme ;
En cherchant la vertu, qu'il commette le crime ;
Et qu'alors, tout-à-coup lui montrant son flambeau
La vérité l'éclaire au bord de son tombeau !

(*A Hédelmone.*)

Et toi qui fus mon sang, fille ingrate et barbare,
Le ciel vengeur m'instruit du sort qu'il te prépare.

(*A Othello.*)

Je te ~~rends grace,~~ ingrat, mes vœux s'accompliront.

(*En montrant le bandeau de diamans qui est sur la tête de sa fille.*)

Tes mains ont attaché le malheur sur son front.
Crois-moi, veille sur elle. Une épouse si chère
Peut tromper son époux, ayant trompé son père.
Retiens ces mots ; adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

MONCÉNIGO, LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS, OTHELLO, HÉDELMONE, HERMANCE.

HÉDELMONE.

Moi, le tromper! hélas !

MONCÉNIGO.

De son premier courroux vous voyez les éclats.

Il est né violent, mais il porte un cœur tendre ;
La nature à son tour saura s'y faire entendre.
Othello, votre gloire et votre repentir
Ont d'infaillibles droits qu'il va bientôt sentir.
Vous pouvez cependant rassurer Hédelmone ;
Faites cesser l'effroi que ce moment lui donne.
Mais songez que la guerre est encor dans ces lieux,
Et sur nos révoltés ayez toujours les yeux.

OTHELLO.

Doge noble et sensible, et vous, sénat auguste,
D'Odalbert, je le sais, la colère est trop juste.
Puis-je espérer qu'enfin désarmant son courroux
Le temps et vos bontés le fléchiront pour nous ?
De nos destins communs vous êtes les arbitres.
Je suis homme et soldat : ce sont là tous mes titres.
Né sous un ciel sauvage, et nourri loin des cours,
On ne m'a point appris à parer mes discours.
Dans nos cœurs entraînés tout fut involontaire.
Si j'ai plu, c'est sans art, sans chercher à lui plaire ;
Le ciel ne m'a point fait pour séduire et flatter :
Je connais mon bonheur ; il faut le mériter ;
Nommez-moi dans quels lieux cet enfant de l'Afrique
Doit planter les drapeaux de votre république.
Je veux qu'on dise un jour : « Par ses heureux vaisseaux,
« Quand Venise aspirait à régner sur les eaux,
« Hédelmone vivait ; elle épousa le More ;
« Ce More était célèbre, il fut plus grand encore ;
« Ce More l'adorait : son front victorieux
« Sut, à force d'exploits, s'embellir à ses yeux. »

MONCÉNIGO.

C'est ainsi qu'un grand cœur sait plaire à ce qu'il aime.
Allez, brave Othello, soyez toujours le même.
Si les yeux d'Hédelmone ont pu vous enflammer,
Je conçois que son cœur dut aussi vous aimer.
Du plus doux des penchans l'invincible puissance
A souvent méconnu le rang et la naissance.
L'amour, fier de ses droits, comme la liberté,
Rend l'homme à la nature, à son égalité.
Laissons-là ces vains noms dont notre orgueil se pique :
Il n'est qu'un seul honneur, servir la république.
Votre bras, votre gloire ont combattu pour nous,
Et dispensent d'aïeux un guerrier tel que vous.

(*Ils sortent tous, excepté Othello et Hédelmone.*)

SCÈNE VIII.

OTHELLO, HÉDELMONE.

HÉDELMONE.

Dis : penses-tu qu'un jour mon père nous pardonne?
Il nous aima tous deux !

OTHELLO.

Je l'espère, Hédelmone.
Oui, j'ose m'en flatter ; mais calme la terreur
Que vient de t'inspirer l'excès de sa fureur :
Il verra tôt ou tard, avec quelque indulgence,
Cet excusable amour dont son orgueil s'offense.
Mais rendons grace au ciel. Quel bonheur, entre nous,
Que, se trompant d'abord, il m'ait cru ton époux !

S'il eût su que ta main ne m'était point donnée,
Loin de moi dans l'instant il t'aurait entraînée.
Hélas! avec transport je courais à l'autel
Te jurer, sans témoins, un amour éternel;
Mon bonheur s'achevait. Mais Venise en alarmes,
Mais la voix de l'honneur m'a fait courir aux armes.
Il est temps, par son charme et par ses nœuds secrets,
Que l'hymen le plus prompt nous enchaîne à jamais.
Tu crois à mes sermens?

HÉDELMONE.

Moi! que je les soupçonne?
Vas: au cœur d'Othello tout mon cœur s'abandonne.
Mais tu crois bien aussi que, fidèle à ma foi,
Jamais mon tendre amour ne s'éteindra pour toi.
Tu ne te souviens plus de ce qu'a dit mon père?

OTHELLO.

Qui, moi, m'en souvenir! va, si l'ombre légère
Du plus faible soupçon altérait ton bonheur,
Que mon sang tout-à-coup s'arrête dans mon cœur!

HÉDELMONE.

Ton cœur est donc heureux?

OTHELLO.

J'ai souvent sur ma tête
Entendu les fureurs, les cris de la tempête;
J'ai vu le fond des mers, les flots audacieux
S'y perdre avec l'éclair, s'élancer jusqu'aux cieux;
Le calme était bien doux après ce bruit terrible:
Mais qu'il n'approche point de ce bonheur paisible,
De ce bonheur profond, sans bornes, inconnu,
Où nul homme avant moi n'est jamais parvenu!

Je crois à ces transports que mon ame ravie
Consume en un instant le bonheur de ma vie.
A peine tout mon cœur suffit à le sentir.
Ah! c'est dans ce moment que je devrais mourir.
Toi, qui connais mes vœux, exauce ma prière ;
Daigne à cette orpheline, ô ciel, servir de père !
Par moi, par mon amour, rends heureux ses destins!
Tu ne l'as pas remise en de barbares mains.
Pour garder ce trésor, pour mériter sa flamme,
Donne-moi les vertus dont tu paras son ame !
Fais qu'en lui ressemblant je puisse mériter
Tout l'excès d'un bonheur que j'ai peine à porter !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente le palais d'Othello.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HÉDELMONE.

De mon cher Othello voilà donc la demeure !
Faut-il qu'en la voyant je frémisse et je pleure !
O combien son aspect me semblerait plus doux ;
Si j'y pouvais trouver mon père et mon époux.

HERMANCE.

Puisse Othello hâter un hymen nécessaire,
Et le couvrir sur-tout des ombres du mystère !

HÉDELMONE.

A cet hymen secret il m'invite à marcher,
Et s'occupe des soins qui peuvent le cacher.
Sur moi, dès le berceau, tu veillas, chère Hermance ;
Et c'est toi de ton lait qui soutins mon enfance.
Qu'il est doux, quand le cœur, de ses ennuis pressé,
Lève à peine le poids dont il est oppressé,
De rencontrer un cœur qui sente nos alarmes,
Qui plaigne nos douleurs, et s'unisse à nos larmes !
Ma chère Hermance !...

HERMANCE.

Eh bien!

HÉDELMONE.

Dès que j'ai vu le jour
Tu m'as marqué tes soins, ton zele, ton amour.

HERMANCE.

Hélas! lorsque votre œil s'ouvrit à la lumière,
C'est moi qui dans mes bras vous reçus la premiere.

HÉDELMONE.

Le ciel, de la vertu ce juste défenseur,
M'enleva, tu le sais, et ma mère et ma sœur.
Hélas!... et j'ai perdu la tendresse d'un père!

HERMANCE.

Croyez-moi, tôt ou tard nous vaincrons sa colère.
Ne désespérez pas de la bonté des cieux.

HÉDELMONE.

Ma faute maintenant se découvre à mes yeux.

HERMANCE.

Le célèbre Othello l'efface de sa gloire.
Le reproche se tait au bruit de sa victoire.

HÉDELMONE.

On dit que sur les mers, vers des bords étrangers,
Il va voler bientôt à de nouveaux dangers.

HERMANCE.

Il reviendra vainqueur de ces lointains rivages.

HÉDELMONE.

S'il échappe aux combats, je craindrai les naufrages.

HERMANCE.

Quoi! votre cœur toujours sera-t-il abattu!

HÉDELMONE.

Hélas ! j'aime et je crains. Hermance, penses-tu,
Si le ciel à nos vœux eût conservé ma mère,
Qu'elle eût à notre hymen fait consentir mon père?

HERMANCE.

Je le crois.

HÉDELMONE.

Quand sa perte a fait couler mes pleurs,
Tu n'as pu, chère Hermance, adoucir mes douleurs.

HERMANCE.

Alors, loin de ces murs, livrée à la tristesse,
Le péril de mon père occupait ma tendresse.
Je lui donnai mes soins, il mourut dans mes bras,
Et souvent ma douleur vous conta son trépas.
Mais vous, jusqu'à ce jour, avez-vous pu me taire
Tous ces traits si touchans de la mort d'une mère?
Eh ! comment votre cœur ne m'en a-t-il rien dit ?

HÉDELMONE.

Je n'ose encore, Hermance, en ouvrir le récit.
Depuis que mon amour, qu'un père m'épouvante,
Elle est plus que jamais à mon esprit présente ;
J'aurai sans doute, hélas ! mérité mes malheurs.

HERMANCE.

Hédelmone, est-ce à moi que vous cachez vos pleurs ?

HÉDELMONE.

Témoin de tous mes pas, tu sais, ma chère Hermance,
Dans quel calme profond s'écoula mon enfance.
Sous les lois d'une mère et les yeux d'une sœur,
De leur tendre amitié je goûtais la douceur.
Ciel ! devais-tu sitôt me montrer ta colère !

D'une mort trop précoce il menaça ma mère.
Tous les jours, par degrés, je la vis s'affaiblir;
De son front jeune encor je vis l'éclat pâlir;
Chaque instant de sa vie en consumait le reste.
Je m'en souviens encor : près du moment funeste,
Son esprit s'occupait de quelque objet affreux;
Elle attachait sur moi son regard douloureux;
On eût dit que son ame, à son heure dernière,
D'un funeste avenir repoussait la lumière.
« Ma fille, me dit-elle, avec un cri d'effroi,
« Dans la paix du tombeau, viens, descends avec moi.
« Qu'entrevois-je, ô destin, dans ta clarté douteuse!...
« Hélas! ma chère enfant, tu mourras malheureuse! »
A ces mots, tout-à-coup, on eût dit que ses bras
Tâchaient, loin de mon sein, d'écarter le trépas.
On eût dit, à son trouble, à son ame éperdue,
Qu'un fer levé sur moi se montrait à sa vue.
Ses bras faibles, tremblans, cherchaient à m'embrasser.
Sur son cœur expirant je me sentis presser.
Elle criait : « Ma fille! » Et sa voix douloureuse
Me répétait encor : « Tu mourras malheureuse! »

HERMANCE.

Vous tremblez!

HÉDELMONE.

Je crains tout, mon destin, mon amour.
Ces mots, ces mots cruels s'accompliront un jour.

HERMANCE.

Que dites-vous?

HÉDELMONE.

Hermance, ah! je n'ai plus de mère,

Plus de sœur, plus d'ami, plus d'espoir sur la terre;
Ne m'abandonne pas.

HERMANCE.

Moi, vous abandonner!
Dans la tombe avec vous dût le sort m'entraîner,
Jusqu'au dernier soupir je vous serai fidèle.
Le respect, l'amitié, le courage, le zèle,
Et tout ce qu'une mère, en vous donnant le jour,
A senti dans son sein de tendresse et d'amour,
Oui, je le sens pour vous. Si le ciel inflexible
Vous faisait d'une erreur un crime irrémissible,
C'est à moi seule, à moi qu'est dû le châtiment.
Mais pourquoi vous troubler d'un vain pressentiment?
Voyez dans Othello le bras de la patrie,
Vainqueur dans nos climats, et vainqueur dans l'Asie;
Voyez ce nom si grand, qui seul et sans aïeux,
S'est vengé tant de fois du sort injurieux.
Osez lui comparer, après ses longs services,
Tous ces nobles sans gloire, ou connus par leurs vices,
Qui n'ont rien recueilli, nés de pères fameux,
Que l'opprobre éclatant d'être descendus d'eux.
Allez, s'il faut trembler, c'est que le ciel sévère
Ne punisse à la fin l'orgueil de votre père.
Non, il n'est point d'amant, de son choix glorieux,
Qui pour vous d'Othello n'ait le cœur et les yeux.
Ah! si les traits touchans de l'aimable innocence
Peuvent d'un sort heureux nous donner l'espérance;
Si nous devons en croire un présage si doux,
S'il existe un bonheur, sans doute il est pour vous.

HÉDELMONE.

Quels sont vos vœux ? parlez.

LORÉDAN.

Dans ces momens d'alarmes
Contre les révoltés j'allais prendre les armes,
Mourir pour mon pays. Ils ont fait demander
Un pardon qu'à l'instant on leur vient d'accorder.
Mes desirs sont trahis. Mais on croit à Venise
Que l'État en secret médite une entreprise.
Des vaisseaux sont tout prêts, et, sans en avertir,
Pour des bords éloignés Othello doit partir.
Il a choisi, dit-on, des guerriers intrépides,
Jeunes, impétueux, et de périls avides ;
Je cherche ces périls. Pourrais-je me flatter,
Pour combattre avec eux, qu'il daigne m'accepter ?
Voudriez-vous pour moi demander cette grace ?

HÉDELMONE.

Quels vœux ! Pourquoi faut-il que je les satisfasse ?
Hélas ! tous ces périls où vous allez courir,
Pourquoi les cherchez-vous ? Répondez.

LORÉDAN.

Pour mourir.

HÉDELMONE.

Rien ne peut vous ôter cette funeste envie ?

LORÉDAN.

C'est cesser de souffrir que sortir de la vie.

HÉDELMONE.

Eh ! pourrez-vous, si jeune, aigri par vos malheurs...

LORÉDAN.

La jeunesse est souvent la saison des douleurs.

HÉDELMONE.

Ah ! je n'en fais que trop la triste expérience.
Mon sort de nul mortel n'est ignoré, je pense ?

LORÉDAN.

Non, madame.

HÉDELMONE, *à part.*

Ainsi donc mes funestes amours
Vont de la renommée occuper les discours !
(*Haut.*)
Hélas ! à mon malheur est-on du moins sensible ?

LORÉDAN.

On y voit de deux cœurs le penchant invincible,
Les droits de la beauté : mais on croit, entre nous,
Que bientôt votre père, aveugle en son courroux...

HÉDELMONE.

Achevez.

LORÉDAN.

Va se perdre, et par quelque imprudence
Contre lui de l'État exciter la vengeance.

HÉDELMONE.

Ciel ! qu'entends-je !

LORÉDAN.

On l'observe. Il est né violent ;
Et peut-être à la mort il court en ce moment.

HÉDELMONE.

La mort ! A ma douleur, seigneur, soyez sensible.
Vous connaissez nos lois, sa perte est infaillible.
Ah ! si vous avez plaint deux cœurs infortunés,
Par un charme innocent l'un vers l'autre entraînés ;
Si le vôtre est touché du cri de la nature ;

S'il a connu l'amour et senti sa blessure ;
S'il m'est permis enfin d'employer vos secours,
Sauvez, sauvez mon père, et veillez sur ses jours.
Combien, par ce bienfait, vos soins m'auront servie !
Seigneur, en le sauvant, vous sauverez ma vie.
Il semble que le ciel vous envoie aujourd'hui
Pour veiller à la fois sur sa fille et sur lui.
Ne me refusez pas la grace que j'implore.
Parlez, courez, volez, il en est temps encore.
Voyez mes pleurs, mon trouble, et mes yeux effrayés ;
Je frémis, je me meurs, et je tombe à vos pieds.

LORÉDAN.

Vous, à mes pieds ! ô ciel, pour sentir vos alarmes
Pensez-vous que mon cœur ait attendu vos larmes ?
Madame, il est donc vrai, je peux vous secourir !
Grand dieu ! j'aspire à vivre, et non plus à mourir.
Ah ! ne m'implorez pas : heureux dans ma misère,
Je vais donc vous servir ; en sauvant votre père,
Je crois sauver le mien. Mais ne vous troublez pas.
Je cours, je cours vers lui ; je m'attache à ses pas.
Mon sang va, s'il le faut, couler pour sa défense ;
Et votre estime au moins sera ma récompense.

SCÈNE VI.

HÉDELMONE, LORÉDAN, OTHELLO, PÉZARE.

(*Dans ce moment Othello et Pézare, au fond du théâtre, aperçoivent de loin Lorédan ; ils le considèrent attentivement, ainsi qu'Hédelmone ; mais ils sont censés le voir à une trop grande distance, pour pouvoir retenir ses traits qu'ils ne connaissent pas.*)

LORÉDAN, *continuant.*

Je reviendrai bientôt vous revoir en ce lieu.

HÉDELMONE.

Seigneur, je vous attends.

LORÉDAN.

Adieu, madame.

HÉDELMONE.

Adieu.

(*Lorédan et Hédelmone se retirent chacun de leur côté. Othello les suit de l'œil, jusqu'à ce qu'ils soient hors de portée de sa vue ; et Pézare en fait autant.*)

SCÈNE VII.

OTHELLO, PÉZARE.

OTHELLO, *en montrant Lorédan.*

Quel est-il ?

PÉZARE.

De trop loin j'observais son visage.
Mais, autant que mon œil peut juger de son âge
C'est un jeune homme.

OTHELLO.

(*Bas et à part.*) (*Haut.*)
O ciel! Qui l'a donc introduit?
Pézare!... Que dis-tu!

PÉZARE.

Je n'en suis point instruit.

OTHELLO.

Mais n'as-tu pas, dis-moi, remarqué dans leurs gestes
D'une vive douleur les signes manifestes?
Je crois que quelques pleurs ont coulé de leurs yeux.

PÉZARE.

Consulte à l'instant même Hédelmone en ces lieux.

OTHELLO.

Que craindre de ces pleurs? dans une ame aussi belle,
Tout doit être innocent, pur et noble comme elle.
Dans tous ses sentimens la mienne est sans retour.
Je ne sais quel respect se mêle à mon amour.
Qui, moi, l'interroger! Ah! je vois, cher Pézare,
Dans cet objet sacré la vertu la plus rare.
Ami, tu me connais: tes yeux ont vu mon bras
Servir la république au milieu des combats.
Libre dès mon berceau, vivant dans une armée,
Heureux enfant du sort et de la renommée,
Ne cherchant que la gloire, et sans songer qu'un jour
Ce cœur indépendant dût connaître l'amour,
Au cours de mes destins j'abandonnais ma vie.
Mais depuis qu'à l'amour mon ame est asservie,
J'ai pris un nouvel être. Il me semble, et je crois
Que j'existe en effet pour la première fois.
A quels heureux transports tout mon cœur s'abandonne!

Oui, pour un seul regard, pour un mot d'Hédelmone,
Je céderais la pompe, et tous ces vains lauriers
Qui parent le triomphe et le front des guerriers.
Oui, l'amour, cher Pézare, (aurais-je pu le croire!)
Produit presque dans moi le dédain de la gloire.
Conçois-tu, mon ami, l'excès de mon ardeur ?
Tant d'amour, je le vois, étonne ta froideur ;
Mais son charme à ton cœur ne s'est point fait connaître.
Hélas ! de bien des maux tu t'affranchis peut-être.
Ami, sous nos drapeaux, la fortune, je crois,
Va m'appeler encore à de nouveaux exploits.
Si je reviens vainqueur, si le sort me couronne,
Penses-tu qu'Odalbert à la fin me pardonne ;
Que, sensible à ma gloire...?

PÉZARE.

Ah ! ne t'en flatte pas !
Connais mieux, mon ami, le cœur de ces ingrats,
De ces nobles ligués pour dévorer ensemble
Ce plaisir de régner qui lui seul les rassemble.
Vois comme ils ont d'abord détruit l'égalité,
Au peuple inattentif ravi sa liberté ;
Et, laissant à ses droits une vaine apparence,
Pour eux seuls en effet conservé la puissance.
Le peuple élève au ciel ta valeur, ta vertu ;
Mais tu n'es, pour ces grands, qu'un soldat parvenu.

OTHELLO.

Un soldat parvenu ! Ce mot de l'insolence,
Ce mot m'oblige au moins à la reconnaissance.
Oui, grace à leurs dédains, de moi seul soutenu,
J'ai mérité ce nom de soldat parvenu.

Ils n'ont pas, tous ces grands, manqué d'intelligence,
En consacrant entre eux les droits de la naissance.
Comme ils sont tout par elle, elle est tout à leurs yeux.
Que leur resterait-il, s'ils n'avaient pas d'aïeux !
Mais moi, fils du désert ; moi, fils de la nature,
Qui dois tout à moi-même, et rien à l'imposture,
Sans crainte, sans remords, avec simplicité,
Je marche dans ma force et dans ma liberté.
Odalbert cependant, ami, je le confesse,
Souvent d'un cœur humain m'a montré la tendresse.
Il n'a point de l'orgneil l'inflexible rigueur ;
Et la nature encor peut parler à son cœur.

PÉZARE.

Ne crois pas triompher de cet orgueil barbare.
Non, jamais Odalbert ne voudra...

OTHELLO.

Cher Pézare,
Les momens nous sont chers; je vais donc en ce jour
Assurer par l'hymen sa fille à mon amour.
Je l'avouerai pourtant : cet Odalbert m'afflige ;
Ses droits, son nom de père à le plaindre m'oblige.
J'ai livré sa vieillesse à d'éternels soupirs.
S'il se perdait!... Ici, même au sein des plaisirs,
Dans tous les lieux, sans cesse, ouvrant l'œil et l'oreille,
En paraissant dormir, le gouvernement veille.
Ténébreux dans sa marche, il poursuit son chemin ;
Muet, couvert d'un voile, et le glaive à la main,
Il cache au jour l'arrêt, la peine, la victime,
Et punit la pensée aussi-tôt que le crime.
Ici, dans des cachots l'accusé descendu

Pleure au fond d'un abyme, et n'est point entendu.
D'un mot ou d'un regard l'État ici s'offense.
Et toujours sa justice a l'air de la vengeance.
Un homme peut périr, la loi peut l'égorger,
Sans qu'un père ou qu'un fils ait connu son danger.
La mort frappe sans bruit, le sang coule en silence;
Et les bourreaux sont prêts quand le soupçon commence.
Le danger d'Odalbert déja me fait gémir.

PÉZARE.

Il en existe un autre, et tu dois en frémir.
Sais-tu ce que l'amour peut tenter à Venise?
Jusqu'où des passions la fureur s'y déguise?
Avec quel front tranquille on y trahit sa foi?
Hédelmone, Othello, n'est pas encore à toi:
Va, presse ton hymen.

OTHELLO.

Ami cher et fidèle,
Pour en cacher les nœuds, aide-moi de ton zèle.
Conduis-nous à l'autel, où je pourrai du moins
Attester et le ciel et tes yeux pour témoins.
C'est dans le bruit des camps, c'est au milieu des armes
Que la noble amitié nous fit sentir ses charmes:
C'est là, c'est dans nos cœurs, sans l'appui des sermens,
Que l'honneur en grava les premiers sentimens.
Viens, que jamais le sort ne puisse, en sa vengeance,
De deux soldats amis rompre l'intelligence!

(*Ils sortent ensemble.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HERMANCE.

Oui, des mortels, madame, il faut craindre les yeux.
Quand ce jeune inconnu reviendra dans ces lieux,
Que seule, auprès de vous, je puisse l'introduire.
Mais Othello l'ignore, il ne faut pas l'instruire.

HÉDELMONE.

Eh ! pourquoi se cacher ?

HERMANCE.

Plus il brûle pour vous,
Plus il est accessible à des soupçons jaloux.
Peut-être une étincelle, en atteignant son ame,
Du plus fatal transport y porterait la flamme.
Écoutez mes conseils : rien n'est à négliger.
Cet art, ces soins discrets qu'on oppose au danger,
Ont souvent, croyez-moi, par d'utiles alarmes,
A des cœurs innocens épargné bien des larmes.

HÉDELMONE.

Tu me tiens lieu de mère. Eh bien ! veille sur moi !
Je te remets mon sort, je m'abandonne à toi.

Dieu! si j'allais causer le trépas de mon père!

HERMANCE.

Madame! sur le sort d'une tête si chère,
Je vais interroger de fidèles amis,
Et vous saurez par moi ce qu'ils m'auront appris.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

HÉDELMONE, *seule.*

Je ne sais, mais en vain je cherche mon courage:
Ce jour semble à mes yeux se voiler d'un nuage.
J'interroge mon cœur sur ses pressentimens:
Et mon cœur me répond par des frémissemens.
Il semble m'annoncer une sourde tempête,
Qui naît, s'augmente, approche, et tombe sur ma tête.
Mon père, ah! sous tes yeux, sans trouble et sans effroi,
Les jours de mon enfance ont coulé près de toi!
Dieu! s'il allait périr! Ah! d'horreur je frissonne!
Si l'État veille ici, jamais il ne pardonne.
Ciel! dans un tel malheur si j'ai pu le plonger,
Fais que sa fille au moins l'arrache à son danger.
On vient... C'est ce jeune homme. Hélas! dans sa misère
Il ne s'accuse point du malheur de son père!
Et moi...

Il fut un temps, hélas! où mon cœur plus tranquille...

HÉDELMONE.

Eh ! seigneur, achevez, fiez-vous à ma foi :
Votre rang, votre nom; parlez, répondez-moi !

LORÉDAN.

Madame... Non, jamais...

HÉDELMONE.

Quelle est votre naissance ?
Où votre père a-t-il élevé votre enfance ?

LORÉDAN.

Madame, un étranger fut chargé de ce soin.

HÉDELMONE.

Un étranger ! Pourquoi ?

LORÉDAN.

Le ciel m'en est témoin,
Je n'ai point accusé la tendresse d'un père ;
Il craignait pour mes jours une main meurtrière.
Dans nos troubles civils un vieillard vertueux
Gouverna par ses mœurs mon âge impétueux.
Le ciel, dans sa retraite, entoura mon enfance
Des plus touchans objets que chérit l'innocence,
De pères satisfaits, d'enfans, d'époux heureux,
Vivant de leurs travaux, se soulageant entre eux.
J'admirais cette vie et si douce et si pure,
Ce facile bonheur que donne la nature,
Ce calme heureux du cœur, vrai charme de nos jours,
Ce bonheur d'un moment, qu'on regrette toujours.
D'Othello, dans nos champs, on vantait la victoire.
Je volai sur ces bords. Là, témoin de sa gloire,
Je contemplai Venise, et ces arcs triomphaux,

Où l'or et les lauriers couronnaient ses drapeaux.
Non, je ne vis jamais une pompe aussi belle;
D'un auguste sénat la marche solennelle,
Ces temples, ces soldats, ces cris, ces matelots;
Tout ce peuple enchanté répandu sur les flots;
En immenses clartés les ténèbres fécondes
Embrasant de leurs feux et le ciel et les ondes;
Othello qui, modeste et simple avec grandeur,
Semblait de son triomphe ignorer la splendeur...
Mon ame à ces objets s'arrêtait suspendue;
Une jeune beauté frappa soudain ma vue:
Tout ce triomphe alors disparut à mes yeux;
Son regard enchanteur sembla m'ouvrir les cieux.
Je sentis dès l'instant que mon ame asservie
Lui livrait sans retour et mon sort et ma vie.
Mon amour inquiet ne pouvait la quitter.
O ciel! combien de fois, prompte à me tourmenter,
Sous le triste Apennin se montra son image!
Je l'emportais par-tout, sous un antre sauvage,
Dans le fond des déserts, sur les bords d'un torrent
Où mes yeux abusés la cherchaient en pleurant.
Mon infortune enfin vient d'être consommée.
L'hymen comble ses vœux: elle aime, elle est aimée,
Du sort qui me poursuit voilà les derniers coups;
Et ce jaloux transport dit assez que c'est vous.

HÉDELMONE.

Qu'entends-je! vous osez me tenir ce langage!
Serait-ce à mon malheur que je dois cet outrage?
Croyez-vous que mon cœur, par ses maux abattu,
Ait perdu la fierté qui sied à la vertu?

Quel que soit mon penchant pour un héros que j'aime,
Je suis toujours instruite à m'honorer moi-même.
Non, je ne croyais pas que je dusse en ce jour
Entendre ici, seigneur, l'aveu de votre amour.
Mon devoir, qu'a blessé cette injure imprévue,
Vous défend pour jamais de paraître à ma vue.

LORÉDAN.

J'ai mérité, madame, un si juste courroux.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ODALBERT.

LORÉDAN, *à part, en voyant Odalbert, et en se retirant au fond du théâtre.*

Odalbert!... Écoutons.

HÉDELMONE.

O mon père! est-ce vous!
Quelle affreuse pâleur sur tout votre visage
Du malheur et des ans a déployé l'outrage!

ODALBERT.

Que te fait mon malheur, après l'avoir causé?
Que t'importe mon âge, après m'avoir laissé?
Quand j'étale à tes yeux ton crime et ma misère,
Qui t'a donné le droit de me nommer ton père?
Mais un autre intérêt doit ici me toucher.
De ces coupables lieux je viens pour t'arracher.
J'ai repris tous mes droits. L'hymen n'a pas encore
Armé de mon pouvoir l'imposteur que j'abhorre.
Il n'est pas ton époux. Dans ton cœur éperdu,

Si le cri de l'honneur est encore entendu,
Si tu veux rendre au mien son sang et sa famille;
Si tu veux que ma voix t'appelle encor ma fille,
Tout est prêt, suis mes pas.

HÉDELMONE.

Vous savez, en ce jour,
Quel trouble et quel éclat a produit mon amour.

ODALBERT.

On nous plaint tous les deux; on plaint un cœur timide,
Un cœur faible et sans art, qu'a séduit un perfide.
Hélas! dans ce moment, cruelle, où je te voi,
Je sens trop que mon cœur s'émeut encor pour toi!
Oui, tu m'offres ici, suspendant ma colère,
Et les traits de ta sœur et les traits de ta mère.
Quand la mort de ses jours éteignit le flambeau,
Que ne m'entraînait-elle au fond de son tombeau!
Dis: que me reste-t-il au bout de ma carrière?
Les larmes, l'abandon, le désespoir.

HÉDELMONE.

Mon père!

ODALBERT.

Hélas! oui, je le suis, mes pleurs en sont témoins.
Songe à mon tendre amour, songe à mes premiers soins.
Avec quel doux transport j'élevai ton enfance.
J'avais mis dans mon sang toute mon espérance;
Dans les camps, aux conseils, sénateur ou guerrier,
Ma famille et l'État m'occupaient tout entier;
Par des besoins si chers mon ame était nourrie.
Plus j'aimais mes enfans, plus j'aimais ma patrie.
Reviens à toi, ma fille, et reprends ta raison:

Vois où tu peux prétendre, et quelle est ta maison;
Entends, pour te guérir, pour sauver leur mémoire,
Vingt doges, tes aïeux, te parler de leur gloire,
Te dire : « C'est par nous, du milieu de ses eaux,
« Que Venise a soumis la mer à ses vaisseaux;
« Par nous, lorsque tombait Rome esclave et tremblante,
« Qu'elle appela de loin la liberté mourante. »
Entends ta sœur si jeune, entraînée au trépas,
Ta mère en expirant te serrant dans ses bras.
Sans secours, sans famille, égaré sur la terre,
Voudrais-tu me punir du bonheur d'être père?
Pour toi, si tu le veux, de l'hymen le plus beau,
Je puis encor, ma fille, allumer le flambeau:
J'ai mes desseins.

HÉDELMONE.

Hélas!

ODALBERT.

Sortons.

HÉDELMONE.

Comment vous suivre!
Othello, s'il me perd, va donc cesser de vivre!

ODALBERT.

Et c'est lui que tu plains!

HÉDELMONE.

Je le sens aujourd'hui:
C'est moi qui fus cent fois plus coupable que lui;
C'est moi qui, sans dessein, l'instruisis à me plaire;
Qui troublai sa raison d'un charme involontaire;
C'est moi qui, les regards attachés sur les siens,
L'enivrai du poison de nos longs entretiens;

C'est moi qui dans ses yeux, même en versant des larmes,
Ai peut-être cherché le pouvoir de mes charmes.
L'amour s'est, par degrés, dans notre ame affermi.
Il était vertueux, triomphant, votre ami.

ODALBERT.

Voilà ce qui m'irrite et grossit mon injure.
Quand d'un accueil flatteur j'honorais le parjure,
Il choisissait sa place à me percer le flanc;
Déja contre moi-même il s'armait de mon sang.
Il a cru, pour calmer l'éclat qu'il voulait faire,
M'imposer tôt ou tard un hymen nécessaire.
De son ingratitude il n'aura point le prix.

HÉDELMONE.

Mon père...

ODALBERT.

C'est assez. Tous mes conseils sont pris.

HÉDELMONE.

Songez...

ODALBERT.

Tu défendrais un perfide, un barbare!
Je sens, à ce nom seul, que ma raison s'égare.
Signe-moi ce billet.

HÉDELMONE.

Quel est votre dessein?

ODALBERT.

Signe, dis-je, ou ce fer va me percer le sein.

HÉDELMONE, *à part.*

Que dois-je faire? ô dieu!

(Elle signe aveuglément et précipitamment, et remet le billet à son père.)

ODALBERT.

Je suis content, ma fille.
Te voilà maintenant l'appui de ma famille,
L'appui de mes vieux ans. Le ciel t'a réservé
Un jeune homme, un héros, loin du crime élevé,
Dans qui les passions, l'exemple et l'imposture
N'ont point encor flétri ni séché la nature ;
Qui de Venise encor n'a point vu la splendeur ;
Qui de ses hauts destins remplira la grandeur ;
Dont le père à mon choix a laissé l'alliance ;
En un mot, Lorédan, fameux par sa naissance,
Le fils du doge.

HÉDELMONE.

(*A part.*) (*Haut.*)
O ciel! comment vous assurer,
Seigneur, que c'est pour moi qu'il a pu soupirer ?

LORÉDAN, *sortant du fond du théâtre où il s'était caché.*

Oui, madame, il vous aime, et sa flamme est extrême.
J'en jure par le ciel, par mon cœur, par vous-même.
Je réponds de ses feux, je réponds de sa foi :
Ce jeune Lorédan, ce fils du doge, est moi.

ODALBERT, *en le regardant.*

Oui, c'est lui.

HÉDELMONE, *à Lorédan.*

Quoi! seigneur!...

ODALBERT.

Eh bien! si ta vaillance,
Si ton amour, sur-tout, répond à ta naissance,
Voilà, voilà ma fille, et j'en puis disposer :
Je te la donne.

LORÉDAN, *avec joie.*

O dieu!

HÉDELMONE, *à Lorédan.*

Quoi ! vous pourriez oser !...

ODALBERT.

N'écoute point ses pleurs, ses cris, ni sa colère.
(*En mettant la main de Lorédan dans les mains de sa fille.*)
Joins ta main à la sienne, et rends grace à son père.
Sois mon fils.

LORÉDAN.

Eh! seigneur! voyez son front pâlir,
Et ses genoux trembler, et son corps s'affaiblir.

ODALBERT, *à Lorédan.*

D'où vient que dans sa main ta main tremble étonnée ?

HÉDELMONE.

Hélas ! ignore-t-il que mon cœur l'a donnée !

ODALBERT.

Peux-tu, sans mon aveu, disposer de ta foi ?
Ton sort, ta main, ton cœur, ton sang, tout est à moi.

HÉDELMONE.

Eh ! que reste-t-il donc, seigneur, à la nature !

ODALBERT, *en mettant la main sur son cœur.*

C'est là qu'elle avait mis ta garde la plus sûre.
Elle apprend aux enfans à n'oublier jamais
Que nos soins vigilans sont ses plus grands bienfaits.

HÉDELMONE.

Que faut-il ?

ODALBERT.

M'obéir.

HÉDELMONE.

Tout mon cœur se soulève.
Othello... Non, jamais...

ODALBERT.

Choisis.

HÉDELMONE.

Mon père...

ODALBERT.

Achève.

HÉDELMONE.

Je vous dois tout mon sang, il coulerait pour vous;
Mais Othello m'adore, et j'y vois mon époux.

ODALBERT.

Je deviens libre. Allons, je n'ai plus de famille;
C'est en vain que j'ai cru retrouver une fille.
Je rougis; je renonce à mon indigne erreur.
(*Il rend à Hédelmone le billet qu'il lui a fait signer: elle le reprend.*)
Tiens, reprends ton billet; je reprends ma fureur.
Chéris, chéris long-temps cet ingrat que j'abhorre.
L'abîme sous tes pieds ne s'ouvre pas encore:
Il s'ouvrira. Va, pars, ne crains plus mon courroux;
Au bout de l'univers suis ton indigne époux.
Je te cède, il le faut, mais c'est à sa furie.
J'abjure tout, nature, honneur, devoir, patrie:
Je n'ai plus rien à perdre. Adieu. Tu jugeras
De ce tigre africain que je laisse en tes bras.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

HÉDELMONE, LORÉDAN.

HÉDELMONE.

Il me fuit !

(*Elle lit en frémissant le billet qu'elle a signé et que son père vient de lui rendre.*)

LORÉDAN.

Ah ! croyez que l'équité céleste
Ne confirmera pas un adieu si funeste.

HÉDELMONE.

Qu'ai-je lu !... Se peut-il !... Mon père...

SCÈNE VI.

HÉDELMONE, LORÉDAN, HERMANCE.

HERMANCE.

En cet instant,
Ses jours sont exposés au péril le plus grand.
Avant de vous revoir, déja sa violence
Avait blessé nos lois, mérité leur vengeance.
A leur rigueur, hélas ! puisse-t-il échapper !
Mais de quel coup mortel je m'en vais vous frapper !
L'indigence et la fuite est tout ce qui lui reste.
J'ignore son forfait ; mais un arrêt funeste
Vient de le dépouiller du droit des citoyens,
Lui ravit ses honneurs, lui ravit tous ses biens.
On tremble dans l'instant, que, si rien ne l'arrête,

SCÈNE VII.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HÉDELMONE.

Quelle menace, ô ciel! Que dis-tu, chère Hermance?
Le sort à chaque pas détruit mon espérance.
Ah! son transport jaloux m'a fait trembler d'effroi.
Quel regard en partant il a lancé sur moi!
Mais, dis-moi, Lorédan trouvera-t-il des charmes
A troubler mon bonheur, à jouir de mes larmes?
Crois-tu qu'à ce forfait il se laisse emporter;
Que, prêt à le commettre, il l'ose exécuter?
Non: je ne le crois pas: il est né magnanime:
Mais il est jeune, il aime, il est tout près du crime.
Il peut... Puisse Othello, dans ces momens affreux,
Remettre notre hymen à des jours plus heureux!

SCÈNE VIII.

HÉDELMONE, HERMANCE, OTHELLO.

OTHELLO.

Viens, l'autel est tout prêt.

HÉDELMONE.

Eh! seigneur, si mon père...

OTHELLO.

Il te rend libre, allons.

HÉDELMONE.

Des voiles du mystère

Cet hymen, Othello, doit être enveloppé.

OTHELLO.

Pézare a tout prévu.

HÉDELMONE.

Mais s'il s'était trompé !

OTHELLO.

De ses soins vigilans je connais la prudence.

HÉDELMONE.

Différez d'un seul jour.

OTHELLO.

Viens, suis mes pas.

HÉDELMONE.

Hermance !...

(*A Othello.*)

Un seul jour !

OTHELLO.

Non, je meurs, si je n'obtiens ta foi.

HÉDELMONE.

Un seul !

HERMANCE, *bas à Hédelmone.*

Cédez.

HÉDELMONE, *en suivant Othello.*

O ciel ! je m'abandonne à toi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

OTHELLO.

Je pense qu'Hédelmone, et si jeune et si belle,
Ne peut, quoi qu'il en soit, ne m'être pas fidèle.

PÉZARE.

Moi... je le pense aussi.

OTHELLO.

Tu le crois.

PÉZARE.

Dans ce jour,
Sa démarche, Othello, t'a prouvé son amour.

OTHELLO.

C'est ce que je me dis... Tu veux parler ?

PÉZARE.

Ton ame
Épia dans ses yeux les progrès de sa flamme :
Ses yeux t'évitaient-ils ?

OTHELLO.

Oui ; mais dans leurs refus,
Souvent c'était alors qu'ils me cherchaient le plus.

PÉZARE.

C'est ainsi qu'en naissant, dans une jeune amante,
Se cache et se trahit une flamme innocente.
Tu ne sens donc plus rien qui te puisse troubler ?

OTHELLO.

Non... rien.

PÉZARE.

Achève, ami.

OTHELLO, *à part.*

Je n'ose lui parler.

PÉZARE.

Eh bien?

OTHELLO.

Lorsqu'à l'autel, venant pour la conduire,
Je cherchais dans ses yeux l'amour qu'elle m'inspire,
Elle éprouva soudain un long saisissement.
D'où lui naissait ce trouble et ce frémissement?
Pourquoi déja son front, osant me faire injure,
A-t-il de mon bandeau dépouillé la parure?
Pourquoi son cœur enfin, avec tant de vertu,
Toujours sur ce jeune homme avec moi s'est-il tu?
D'où vient cette douleur dont elle était saisie?

PÉZARE.

O mon cher Othello, craignez la jalousie!

OTHELLO.

Par un si vil tourment je serais agité!
Je cherche seulement à voir la vérité.
Dis: crois-tu qu'en effet, dans l'ardeur qui l'anime,
Ce jeune homme d'un rapt ait médité le crime?
Ne me déguise rien. Parle: que penses-tu?
Serait-ce lui?

PÉZARE.

L'amour fait taire la vertu;
Son pouvoir nous entraîne, et la pente est facile.
Tu frémis, Othello!

OTHELLO.

Qui, moi? je suis tranquille.
Tu crois donc...

PÉZARE.

Que c'est lui qui seul a, dans ce jour,

Par sa coupable audace outragé ton amour.

OTHELLO.

S'il faut qu'à ce rival Hédelmone infidèle
Ait remis ce bandeau !... Dans leur rage cruelle,
Nos lions du désert, sous leurs antres brûlans,
Déchirent quelquefois les voyageurs tremblans...
Il vaudrait mieux pour lui que leur faim dévorante
Dispersât les lambeaux de sa chair palpitante,
Que de tomber vivant dans mes terribles mains.

PÉZARE.

Ah ! tu m'as fait frémir !

OTHELLO.

Il suivra ses desseins :
De ses feux tôt ou tard j'acquerrai quelque indice :
Et moi-même, à mon choix, lui trouvant un supplice,
Je veux le voir alors souffrant, inanimé,
Et l'offrir tout sanglant aux yeux qui l'ont charmé.

PÉZARE.

Malheureuse Hédelmone ! hélas ! dans sa furie
Le cruel Othello t'arracherait la vie !

OTHELLO.

Jamais, jamais.

PÉZARE.

Ingrat ! pesez donc entre nous,
Avant de la juger, ce qu'elle a fait pour vous.
Elle aime. Eh qui ? Parlez ! Prouvez-moi sa tendresse
Pour ce jeune étranger qu'aveugla son ivresse.
Rendrez-vous la beauté comptable désormais
Ou des feux qu'elle inspire, ou des maux qu'elle a faits ?
Sur un frémissement la croyez-vous perfide ?

Un bandeau n'orne plus son front jeune et timide:
Sur un pareil témoin pouvez-vous la juger ?
C'est sa gloire et son cœur qu'il faut interroger.
D'un cœur né généreux voilà le privilége.
Sur la beauté trompeuse et que le vice assiége,
On ouvre un œil jaloux, défiant, prévenu :
Quand elle est vertueuse, on croit à sa vertu.
Que reprocherez-vous à la tendre Hédelmone!
Un père que pour vous sa faiblesse abandonne.
Il n'est plus, Othello, qu'un seul conseil pour vous.
Les rebelles soumis ont fléchi les genoux,
Courez servir l'État sous le ciel de l'Asie;
Oubliez et Venise et votre jalousie.
Je crains plus vos transports et leur fougueuse horreur
Que nos volcans en flamme et nos mers en fureur.
Emmenez Hédelmone au fond de la Morée:
Là, que l'hymen vous livre une épouse adorée.
Là, par de grands exploits, vous faisant applaudir,
Forcez de ses refus Odalbert à rougir.
Au vain orgueil des noms opposez la victoire;
Accablez-les de loin du bruit de votre gloire.
Voilà comme Othello doit se montrer jaloux.
Vos vaisseaux sont tout prêts, et j'y monte avec vous.
Mais, avant de partir, si, contre mon attente,
Ce ravisseur indigne à mes yeux se présente;
Si je rencontre errant, autour de ces palais,
Ce monstre dont encor je crois voir tous les traits,
Je cours au même instant, je cours d'un pas rapide
Enfoncer ce poignard dans le sein du perfide,
Et venger à la fois, de ce bras irrité,
Mon ami, la vertu, le ciel, et la beauté.

SCÈNE II.

OTHELLO, *seul.*

Ah ! je respire enfin ! Oui, le ciel dans Pézare
M'a de tous les amis accordé le plus rare.
Sous quel calme imposant son active froideur
Couvre d'un cœur de feu l'impétueuse ardeur !
Qu'il eût, s'il eût aimé, bien su cacher sa flamme !
Avec tant de pouvoir, d'empire sur son ame,
Il serait des mortels, s'il n'était généreux,
Et le plus redoutable et le plus dangereux.
N'a-t-il pas quelquefois jeté sur Hédelmone
Des regards où l'amour..? C'est toi qui le soupçonne !
Malheureux ! ton ami ! Quoi ! ne pouvait-il pas,
Avec un regard pur, admirer ses appas ?
Il ne se méprend point : s'il a pris sa défense,
C'est qu'il a bien senti, connu son innocence ;
Je suivrai ses conseils. Je vais sous d'autres cieux
Transporter ce que j'aime et tromper tous les yeux.
Hédelmone ! à mes vœux il faut que tu répondes.
L'amour et la vertu me suivront sur les ondes.
Mais je la vois : Hermance accompagne ses pas.

SCÈNE III.

OTHELLO, HÉDELMONE, HERMANCE.

OTHELLO.

Madame, en ce moment, me cherchiez-vous ?

HÉDELMONE.

Hélas !

J'ai besoin de vous voir, non pour nourrir ma flamme :
Le ciel sait que vos traits sont présens à mon ame :
Mais j'aime à me trouver auprès de mon appui.

OTHELLO.

Puis-je espérer de vous une grace aujourd'hui ?

HÉDELMONE.

Ah ! parlez, Othello.

OTHELLO.

Venise est sans alarmes ;
Déja les révoltés nous ont rendu les armes.
Mais au-delà des mers les ordres du sénat
Me chargent en secret d'aller servir l'état.
Je ne puis trop montrer de zèle et de courage.
Mon honneur, mon devoir, à partir tout m'engage,
Et déja mes vaisseaux n'attendent plus que vous.

HÉDELMONE.

Si vous portiez du moins le nom de mon époux !

OTHELLO.

Songez que je dois l'être.

HÉDELMONE.

A travers les tempêtes,
Je braverais, seigneur, mille morts toutes prêtes.
Est-il quelque danger, quand l'amour nous conduit !
Mais si, dans les horreurs du péril qui le suit,
Mon père succombait, ô justice homicide !
Ce mot me fait horreur, je mourrais parricide.
Quelque espoir cependant vient encor m'enhardir.
Tantôt pour moi le Doge a paru s'attendrir :
Si j'allais le trouver : sensible à ma prière,
Peut-être il m'obtiendrait le pardon de mon père.

[illegible]

[illegible] dans ce même jour
[illegible] mon amour.

[illegible]

[illegible]
[illegible] que c'est la première.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] demander;
[illegible]

[illegible]

[illegible] mes alarmes.
[illegible] charmes.
[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible] beauté.
[illegible]
[illegible] en elle?
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

HÉDELMONE, *pleurant et détournant son visage.*

Hélas !

HERMANCE, *à part.*

Dans quel état il vient de la plonger !

(*Haut.*)

Sitôt par un refus pouvez-vous l'affliger !
Eh ! voilà donc les droits que tant d'amour lui donne !

HÉDELMONE.

Hermance...

HERMANCE.

Elle pâlit.

HÉDELMONE, *se laissant tomber sur un fauteuil.*

Je succombe.

OTHELLO.

Hédelmone !

HERMANCE.

Seigneur, elle n'a plus d'autre asyle que vous :
Vous êtes son appui, son père, son époux.
Admirez sur son front sa douce complaisance ;
Elle a déja sans doute oublié votre offense.
Son œil vous cherche encore et s'arrête sur vous.

HÉDELMONE.

Non : je ne vous hais pas, je n'ai point de courroux.
Plutôt que vous causer quelque soupçon funeste,
J'aimerais mieux cent fois...

OTHELLO.

Et moi, je me déteste ;

(*Se jetant aux pieds d'Hédelmone.*)

Frappe : je suis indigne, en causant tes douleurs,
Et de te voir encore, et d'essuyer tes pleurs.

[illegible]

[illegible] souveraines,
[illegible] dans mes veines.
[illegible]
[illegible] impétueux.
[illegible] empire;
[illegible] respire.
[illegible],
[illegible] vertu.

[illegible]

[illegible] lumière.
[illegible] mon père.
[illegible] *Hermannie.*"
[illegible] dans la loi;
[illegible] de moi.
[illegible] Hermannie,
[illegible] m'abandonne!
[illegible]
[illegible].

[illegible]

[illegible] même.
[illegible] toi-même.
[illegible] coups.
[illegible] époux.

[illegible] *Hermannie.*)

SCÈNE IV.

[illegible]

Non, rien dans l'univers, non, rien dans la nature,
N'[illegible] d'une vertu si pure.

C'est la vertu qui vient, sans demander d'autels,
Sans savoir ce qu'elle est, enchanter les mortels.
Malheur à l'insolent qui par quelque imprudence
Oserait un moment ternir son innocence!
Je sens, à la fureur qui s'allume en mon sang,
Que ce fer, sans pitié, lui percerait le flanc.
Mais d'où vient qu'à pas lents, dans un morne silence,
Le front triste et pensif, Pézare ici s'avance?

SCÈNE V.

OTHELLO, PÉZARE.

PÉZARE.

Sais-tu souffrir?

OTHELLO.

Oui, parle.

PÉZARE.

Et sans être agité,
Apprendre un grand malheur avec tranquillité?

OTHELLO.

Je suis homme.

PÉZARE.

Hédelmone... Ah! l'injure est mortelle.
Elle est... Ciel! j'en frémis!

OTHELLO.

Un seul mot?

PÉZARE.

Infidèle.

OTHELLO.

Infidèle! et la preuve? il faut me la donner.

(*S'arrêtant.*)

Othello, que fais-tu? Reviens à toi, barbare.
Quelle ivresse t'aveugle et quel transport t'égare!
Jamais, quand les combats te rendaient inhumain,
Le meurtre d'une femme a-t-il souillé ta main!
Je sens que ma fureur, je sens que mon offense
Ont par leur excès même enchaîné ma vengeance.
Tu te souviens des mots que, non loin de ce lieu,
Son père, en me quittant, m'a laissés pour adieu.
« Crois-moi, veille sur elle: une épouse si chère
« Peut tromper son époux, ayant trompé son père. »

PÉZARE.

Il est vrai.

OTHELLO.

Par quel art ses perfides douleurs
Faisaient mentir ses yeux, faisaient mentir ses pleurs!
Dis: crois-tu, dans son cœur, Hédelmone infidèle?

PÉZARE.

Le billet, le bandeau, tout dépose contre elle.

OTHELLO.

Oh que dans ses déserts Othello retenu
Sur les bords africains n'est-il mort inconnu!

PÉZARE.

Malheureux Othello!

OTHELLO.

Mon ami, sur nos têtes
Le vent par ses fureurs nous prédit les tempêtes,
La foudre par l'éclair annonce au moins ses coups,
Des lions du désert on entend le courroux;
Mais une femme, ô ciel! tranquillement perfide,

Nous perce, en nous flattant, d'un poignard homicide.
Hédelmone !

PÉZARE.

Ce nom devrait-il te toucher !

OTHELLO.

De ce cœur expirant je ne puis l'arracher.

SCÈNE VI.

OTHELLO, PÉZARE, HÉDELMONE.

HÉDELMONE.

Vos cris de ce palais ont troublé le silence.
Je viens, cher Othello, chercher votre présence.
Qui vous agite ?

OTHELLO.

Rien.

HÉDELMONE.

Pourquoi me le cacher ?
Votre cœur dans mon sein craint-il de s'épancher !

OTHELLO.

Non. Je crois en effet que mon amour vous touche ;
Et votre cœur tantôt parlait par votre bouche.

HÉDELMONE.

D'où vient cette voix faible ?

OTHELLO.

Après de grands travaux,
Notre ame et notre corps demandent du repos.
Je sens qu'il sera long... J'en ai besoin.

HÉDELMONE.

Pézare,

Quel est donc le chagrin qui d'Othello s'empare?
D'où naît-il...? Ah!... Pourquoi...?

OTHELLO.

J'aime votre pitié.

HÉDELMONE.

Hélas! Que faire!... O ciel! douce et tendre amitié!
Sommeil, guéris son cœur!

OTHELLO.

Le vôtre est doux, je pense.
Son calme est fait sur-tout pour l'aimable innocence.
(*Dans ce moment, Hédelmone, qui n'a pas encore observé Othello, le regarde, remarque un sourire affreux sur ses lèvres, baisse la tête et frémit.*)
Sortons, Pézare.

(*Il sort avec Pézare.*)

SCÈNE VII.

HÉDELMONE, *seule.*

O ciel! quel sourire odieux!
Quel changement de voix! Où suis-je! quels adieux!
Son cœur cacherait-il quelque orage terrible?
Allons, le mien est pur. Il m'aime, il est sensible;
Il faudra tôt ou tard qu'il s'explique à mes yeux:
Pézare parlera, ne quittons point ces lieux.
Et toi, s'il faut, ô ciel! que l'un de nous périsse,
Que sur moi seulement ton arrêt s'accomplisse!
Me voilà prête, hélas! frappe. A ce prix si doux,
Je sens qu'en expirant je bénirai tes coups.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente la chambre à coucher d'Hédelmone. On y voit un lit avec ses rideaux, une lampe allumée, différens meubles, et un théorbe ou une guitare ancienne sur un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉDELMONE, *seule.*

Je sens sous le sommeil s'affaisser ma paupière ;
Et mon œil cherche en vain le palais de mon père.
Me voilà seule, ô dieu! D'où me vient cet effroi!
Le charme de l'amour n'est-il plus avec moi?
De noirs pressentimens mon ame est pénétrée.
Dans cette triste chambre à peine suis-je entrée,
Qu'un soudain tremblement a paru m'avertir...
Si j'étais condamnée à n'en jamais sortir!
D'où vient donc que le sort s'attache à me poursuivre!
Me faudrait-il si jeune, hélas! cesser de vivre!
(*Avec un frémissement subit et involontaire.*)
Qui vient ici?

SCÈNE II.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HERMANCE.

C'est moi. D'où vient cette terreur?
Craignez-vous d'Othello quelque injuste fureur?

HÉDELMONE.

Non, je ne le crains pas; je l'aime.

HERMANCE.

Son langage,
Son air vous semblaient-ils annoncer quelque orage?

HÉDELMONE.

Hélas! il m'a parlé de calme, de repos,
D'un long sommeil de paix qui finit tous nos maux.
J'ai peine à m'expliquer ce qu'il m'a voulu dire.

HERMANCE.

Mais dans ses yeux du moins les vôtres pouvaient lire.

HÉDELMONE.

Ses regards un moment se sont fixés sur moi,
Et son sourire affreux m'a fait frémir d'effroi.

HERMANCE.

Qui peut donc altérer ainsi son caractère?

HÉDELMONE, *avec une profonde mélancolie.*

Voici bientôt le jour où j'ai perdu ma mère.

HERMANCE.

Pourquoi chercher vous-même à croître vos ennuis?

HÉDELMONE.

Sa chambre ressemblait à la chambre où je suis.

HERMANCE.

Se peut-il !...

HÉDELMONE.

Sur son lit une lampe fatale
Versait, en s'épuisant, sa lumière inégale.
(*Regardant sa lampe.*)
Je crois la voir encor.

HERMANCE.

C'est trop vous affliger.

HÉDELMONE.

Jusqu'à sa mort ma mère ignora son danger.

HERMANCE.

C'est ainsi que le ciel voulut, dès notre enfance,
Jusqu'au dernier soupir nous laisser l'espérance.

HÉDELMONE.

Mais as-tu, près de moi, rangé ces vêtemens
Qui couvrirent ma mère à ses derniers momens ?

HERMANCE.

Oubliez, s'il se peut, cette mort douloureuse.

HÉDELMONE, *d'une voix faible et mélancolique.*

« Hélas ! ma chère enfant, tu mourras malheureuse ! »

HERMANCE.

Madame !...

HÉDELMONE.

Oui, tout finit.

HERMANCE.

Le ciel, dans nos douleurs,
Sur nos jours passagers sème au moins quelques fleurs.
Cette bonté du ciel n'est pas toujours trompeuse.

HÉDELMONE, *avec un cri de déchirement et de terreur.*

« Hélas ! ma chère enfant, tu mourras malheureuse ! »

HERMANCE.

Grand dieu! qu'ai-je entendu? Ce cri m'a fait frémir.
Quel est donc cet effroi qui vient de vous saisir?

HÉDELMONE, avec douceur.

Penses-tu qu'Othello, dans sa triste furie,
Puisse jamais, Hermance, attenter à ma vie?

HERMANCE.

Madame, je ne sais, mais je tremble pour vous.

HÉDELMONE.

Il n'est pas né cruel.

HERMANCE.

Non; mais il est jaloux.
Peut-être vous marchez au bord d'un précipice.

HÉDELMONE.

Non, je ne croirai pas qu'Othello me haïsse.

HERMANCE.

L'erreur de nos soupçons est souvent sans retour.

HÉDELMONE.

On ne peut donc jamais se fier à l'amour!

HERMANCE.

Il produit quelquefois le malheur ou le crime.

HÉDELMONE.

La jeune Isaure, hélas! a péri sa victime.
La malheureuse Isaure!... hélas! pour son tourment,
L'aveugle jalousie égara son amant.
Au pied d'un saule assise, et douce, et sans murmure,
Elle contait aux vents sa peine et son injure;
Et dans un chant plaintif, conforme à ses douleurs,
Elle unissait souvent et sa voix et ses pleurs.
Et moi, j'aime à chanter ces vers plaintifs d'Isaure.

(*Après un silence.*)
Hélas! elle mourut en les disant encore.
(*En lui montrant une guitare qui est sur un fauteuil.*)
Tu vois cet instrument: tout dort: si dans ces lieux
J'unissais à ma voix ses sons mystérieux!

HERMANCE.

Il émeut trop votre ame.

HÉDELMONE.

Il est fait pour me plaire.
C'est le fidèle ami du chagrin solitaire.
Entends encor ma voix: nous sommes sans témoin;
C'est un chant douloureux dont mon cœur a besoin.

Au pied d'un saule, Isaure à son amant,
Croyant le voir, reprochait son injure.
Quoi! je t'adore, et tu me crois parjure!
Je meurs, cruel; tes maux font mon tourment.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Comme une fleur, je n'eus que deux instans:
T'aimer... mourir. Hélas! mon ame est pure.
On t'a trompé; tu verras l'imposture;
Tu la verras; il ne sera plus temps.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Mais le jour baisse, et l'air s'est épaissi:
J'entends crier l'oiseau de triste augûre;
Ces verds rameaux penchent leur chevelure;
Ce saule pleure; et moi je pleure aussi.
Chantez le saule et sa douce verdure.

On dit qu'alors Isaure s'arrêta:
Tout resta mort, muet dans la nature;
Le vent, sans bruit; le ruisseau, sans murmure.
Jamais depuis Isaure ne chanta.
Chantez le saule et sa douce verdure.

(*On entend le bruit du vent.*)

(*En frémissant tout-à-coup.*)

D'où vient ce bruit ? ô ciel !

HERMANCE.

C'est la tempête.

HÉDELMONE.

Hermance!

La nuit sera terrible, et l'orage commence.

HERMANCE, *avec vivacité et pressentiment.*

Madame, il faut sortir à l'instant de ces lieux ;
C'est un avis pour vous que me donnent les cieux.

HÉDELMONE.

Non, je demeure ici, le devoir me l'ordonne.

HERMANCE.

Allons, suivez mes pas ; venez, belle Hédelmone.

HÉDELMONE.

Pour me cacher, dis-moi, quel lieu choisirais-tu,
Quand j'ai quitté mon père, et blessé la vertu !

HERMANCE.

Oubliez cette erreur ; le repentir l'efface.

HÉDELMONE.

Dans le cœur d'Othello sais-je ce qui se passe ?
Mes pas sont observés, si son œil est jaloux ;
Et ma fuite coupable aigrirait son courroux.
Allons, va du sommeil goûter enfin les charmes.

HERMANCE.

Hélas ! en vous quittant, je sens couler mes larmes !

HÉDELMONE.

Je le veux.

HERMANCE.

J'obéis... Je vous laisse... En quel lieu!

(*Avec des pleurs.*)

Ma fille...! Mon enfant!

HÉDELMONE.

Ma chère Hermance! adieu.

(*Hermance sort.*)

SCÈNE III.

HÉDELMONE, *seule.*

Son tendre amour pour moi me rappelle ma mère.

(*Elle se met à genoux auprès de son lit.*)

Toi qui vois les humains avec les yeux d'un père,
Daigne apaiser le mien; qu'entre ses bras tremblans
Je puisse avec respect toucher ses cheveux blancs!
Éclaire d'Othello la raison qui s'égare!
Parle-lui par la voix du vertueux Pézare!
Pézare est son ami : dans ta tendre pitié,
Aux malheureux mortels tu donnas l'amitié.
Ah! je vois mon erreur! mais ta bonté pardonne.
Mon dieu! ne punis pas la trop faible Hédelmone.

(*Elle se place sur un lit.*)

Mais je sens du sommeil les charmes tout-puissans
Assoupir par degrés mon esprit et mes sens.
Son calme, sa fraîcheur se répand dans mes veines;
Il suspend mes frayeurs, mes souvenirs, mes peines.
Sommeil, donne à mon cœur ce repos précieux
Dont l'aimable douceur vient accabler mes yeux!

(*Elle baisse la tête, et s'endort.*)

SCÈNE IV.

HÉDELMONE *endormie*, OTHELLO.

OTHELLO.

Oui, je me le promets : oui, ma fureur peut-être
M'entraînerait trop loin ; j'en veux être le maître.
Non, tu ne mourras point... Que ces sombres clartés
L'embellissent encore à mes yeux enchantés !
(*Regardant la lampe.*)
Ah ! pour ressusciter cette flamme mortelle,
Je puis d'un feu nouveau retrouver l'étincelle !
(*Regardant Hédelmone.*)
Mais ce feu créateur qui sert à l'animer,
Si je l'avais éteint, comment le rallumer !
Avec quel souffle pur je l'entends qui respire !
Un charme tout-puissant vers elle encor m'attire.
Va, ce sang, dans mon cœur que tu viens d'accabler,
Ce sang, hélas ! pour toi voudrait encor couler !
Oui, dans ces noirs cachots, dans ces muets abîmes,
Où Venise engloutit le coupable et ses crimes,
Sans me plaindre un moment, privé de tous secours,
Tel qu'un reptile impur, j'aurais traîné mes jours :
Mais avec tant d'horreur, voir trahir ma tendresse !
Employons à mon tour le courage et l'adresse.
Voyons comment, perfide avec naïveté,
Ce front pourra s'armer contre la vérité.
Mais pourquoi de son crime accabler la parjure !
Mon malheur est certain ; je connais mon injure.
Oublions tout : mourons.

HÉDELMONE.

Dieu! qu'est-ce que je voi?
Est-ce vous, Othello?

OTHELLO.

Rassurez-vous, c'est moi.

HÉDELMONE.

Quel sujet (pardonnez ma surprise inquiète)
Vous fait chercher si tard ma paisible retraite?

OTHELLO.

Je venais près de vous, en secret agité,
Reprendre un peu de calme et de tranquillité.

HÉDELMONE.

Eh! quel trouble si grand à me voir vous excite?

OTHELLO.

L'amour traîne souvent quelque crainte à sa suite.

HÉDELMONE.

Doutez-vous de mon cœur?

OTHELLO.

Moi!... Non.

HÉDELMONE.

Vous hésitez!

OTHELLO.

Hédelmone!

HÉDELMONE.

Othello!

OTHELLO, *à part.*

Que lui dire?

HÉDELMONE.

Écoutez.
Peut-être, mon ami, cherchez-vous sur ma tête

Ce bandeau dont l'amour para votre conquête ?
J'ai voulu qu'il servît, non pas à ma beauté,
Mais à nourrir mon père en son adversité.
Un jeune homme à Venise en est dépositaire.

OTHELLO.

Un jeune homme! Son nom?

HÉDELMONE.

Lorédan.

OTHELLO, *à part.*

Quel mystère!

(*Haut.*)

Le fils du Doge ! ô ciel ! Je ne suis point jaloux.
Ce jeune homme jamais fut-il aimé de vous ?

HÉDELMONE.

De moi! de moi! grand dieu!

OTHELLO.

Mais peut-être il vous aime?

HÉDELMONE.

Je dois en convenir, je l'en ai plaint moi-même.

OTHELLO.

Mais, si pour mon rival il s'était présenté?

HÉDELMONE.

C'est vous seul, Othello, que j'aurais accepté.

OTHELLO.

Vous m'aimez donc?

HÉDELMONE.

Écoute. Il est dans la nature
Un vengeur immortel qui punit l'imposture.
Si je trompe Othello, qu'il produise à mes yeux
Le livre où nos sermens sont écrits dans les cieux.

Puisse-t-il, m'accablant de toute sa colère,
Arrêter dans son cœur le pardon de mon père!
Réponds, es-tu content?

OTHELLO.

Eh bien! le ciel vengeur
D'un père contre toi doit armer la fureur.
Il doit faire connaître à toute la nature
Du plus perfide cœur la plus noire imposture,
Un cœur qui s'est joué des sermens, de sa foi,
Capable de tout crime: et ce monstre, c'est toi...

HÉDELMONE.

O ciel! qu'ai-je entendu! quel horrible langage!

OTHELLO.

Tiens, lis, prends ce billet, et vois si je t'outrage.
Reconnais-tu ce seing?

HÉDELMONE, *regardant le billet.*

Mon courage abattu...

OTHELLO.

Oserez-vous encor me parler de vertu!
Chercherez-vous encore un nouvel artifice?
Lisez.

HÉDELMONE.

O ciel!

OTHELLO.

Lisez: c'est là votre supplice;
Lisez.

HÉDELMONE, *lisant.*

« Je sais quel est mon outrage envers vous.
« A l'hymen d'Othello, je renonce, ô mon père!
« Puisse mon repentir calmer votre colère!

« C'est à votre choix seul à nommer mon époux.
« Hédelmone. »

OTHELLO.

A ces mots qu'avez-vous à répondre?

HÉDELMONE.

Tout m'accable à la fois.

OTHELLO.

Et sert à vous confondre.

(*Tout-à-coup, en changeant de visage et de voix.*)

Eh bien! regardez-moi, me reconnaissez-vous?

HÉDELMONE.

Je ne vois plus d'amant, je ne vois plus d'époux;
Je vois la mort, la mort! Tu l'as prédit, mon père!

OTHELLO, *froidement.*

Avant que le sommeil fermât votre paupière,
Avez-vous adressé votre prière à dieu?

HÉDELMONE.

Oui, j'ai prié pour vous.

OTHELLO.

Quelque temps, dans ce lieu,
Je vais attendre; allons.

(*Il se promène.*)

HÉDELMONE.

Que voulez-vous me dire!

OTHELLO.

Préparez-vous.

HÉDELMONE.

A quoi?

OTHELLO, *montrant son poignard.*

Ce fer doit vous instruire.

HÉDELMONE, *avec un cri.*

A moi, mon dieu !

OTHELLO.

Silence ! Allons, préparez-vous.

Il s'agit de votre ame.

HÉDELMONE.

Oh ! je tombe à genoux.

Othello !

OTHELLO.

Non. La mort.

HÉDELMONE.

Que ma voix expirante

Vous jure... Non, jamais...

OTHELLO, *avec la plus grande tendresse.*

Oh ! deviens innocente,

Et dans ce cœur encor tout mon sang est à toi.

(*Avec une fureur calme et froide.*)

Eh bien ! ce Lorédan...

HÉDELMONE.

Il brûle encor pour moi.

OTHELLO.

(*A part.*) (*Haut.*)

O tourment ! Répondez : pourquoi dans cette lettre
Dédaignez-vous ma main ? N'était-ce pas promettre
Qu'au moins pour son hymen vous formiez des souhaits?

HÉDELMONE.

Mon père est tout-à-coup entré dans ce palais :
« Signe-moi ce billet, signe, ou, dans ma furie,
« Ce poignard dans l'instant va m'arracher la vie. »
J'ai signé.

OTHELLO.

Sans le lire?

HÉDELMONE.

Oui, sans lire. A l'instant,
Il a signé à ma main la main de Lorédan.
J'opposai mes refus, j'excitai sa colère...
Vous ne m'écoutez pas... Vous doutez!

OTHELLO.

Au contraire.
Enfin.

HÉDELMONE.

Il me rendit, de mes pleurs indigné,
Ce billet que ma crainte avait d'abord signé.

OTHELLO.

Après?

HÉDELMONE.

Je l'ai remis à Lorédan.

OTHELLO. (*à part.*)

O rage!
(*Haut.*)
Pourquoi? dans quel dessein? parlez: à quel usage?

HÉDELMONE.

Afin que...

OTHELLO.

Poursuivez...

HÉDELMONE.

Que son père excité
Par l'espoir de l'hymen dont nous l'avons flatté
Voulût sauver le mien.

OTHELLO.

Et par ce stratagème,
Vous l'avez donc trompé?

HÉDELMONE.

J'atteste ce ciel même!

C'est le seul que mon cœur se soit jamais permis.

OTHELLO.

Enfin, ce Lorédan...?

HÉDELMONE.

Il doit avoir remis
Cette promesse au doge ; et par-là, je l'espère,
Ce mortel généreux aura sauvé mon père.

OTHELLO.

J'entends : c'est sans espoir qu'il secondait vos vœux?

HÉDELMONE.

Sans espoir.

OTHELLO.

Si pourtant ce mortel généreux,
Ce héros si charmant, que le masque déguise,
Eût d'un rapt entre vous concerté l'entreprise!
Il vous tardait de voir, pour former d'autres nœuds,
Ce Lorédan, ce doge, avertis de vos feux.
Voilà pourquoi tantôt, me cachant mes outrages,
Tu tremblais dans ton cœur de quitter ces rivages.
Le ciel pour te punir prit un moyen nouveau :
Tiens, voilà ton billet ; mais voilà ton bandeau.
(*Lui montrant le billet d'une main, et le bandeau de l'autre.*)
Je les tiens à l'instant de la main de Pézare.

HÉDELMONE.

De lui! c'est ton ami. Mon bonheur se déclare.
Si c'est de Lorédan qu'il les tient à son tour,
Mon père nous pardonne, et permet notre amour.

OTHELLO.

Oui, c'est par Lorédan qu'il a su me les rendre;

SCÈNE V.

HERMANCE, OTHELLO.

HERMANCE.

Seigneur, Pézare est arrêté.
Un grand forfait, dit-on, lui vient d'être imputé.
Ces mortels dont l'état gage la vigilance
Ont de tous ses projets acquis la connaissance.

SCÈNE VI.

OTHELLO, HERMANCE, MONCÉNIGO, LORÉDAN, ODALBERT, DES HOMMES *portant des flambeaux.*

MONCÉNIGO, *à Othello, en montrant son fils.*

Vois Lorédan.

OTHELLO.

Qu'entends-je!

MONCÉNIGO.

Othello, votre ami,
L'exécrable Pézare, était votre ennemi.
Brûlant pour Hédelmone, il déguisait sa flamme,
Cachait les noirs projets concentrés dans son ame.
C'est lui qui, dans ce jour, paraissant vous servir,
Même aux pieds des autels voulut vous la ravir.
Il fit craindre à vos feux un rival redoutable,
Supposa son trépas, feignit, par cette fable,
D'avoir trouvé sur lui, pour prouver ses desseins,

Un billet, un bandeau qu'il remit en vos mains.
Hélas ! mon fils le crut votre ami le plus tendre.
A ce titre, en secret, il le chargea de rendre
A la seule Hédelmone un bandeau précieux,
Un billet qu'il fallait écarter de vos yeux.
N'ayant pu l'enlever, ce monstre, ô perfidie !
Voulut par des soupçons, aigrir votre furie,
Et vous pousser contre elle à des transports jaloux
Qui pouvaient vous tromper, et la perdre avec vous.
Il nous vient d'avouer ses noires impostures,
Et son trépas s'achève au milieu des tortures.

(*En lui montrant son fils.*)

Voilà votre rival.

LORÉDAN, *à Othello.*

Oui, c'est moi qui pour vous
D'Odalbert, né sensible, ai fléchi le courroux.
Le sénat, mieux instruit, a vu dans sa colère,
Non des crimes d'état, mais la douleur d'un père,
Qu'une aveugle fureur égarait un moment,
Et vient de faire grace à son emportement.
A moi, cher Othello, vous devez Hédelmone.
Aimez, vivez heureux, son père vous pardonne ;
Et rendez grace au ciel qui sut vous dérober
Au piége épouvantable où vous alliez tomber.

OTHELLO, *égaré, n'ayant rien entendu.*

Qu'avez-vous dit ?

LORÉDAN.

Parlez.

HERMANCE.

D'où vient ce long silence ?

Pourquoi... ?

ODALBERT.

Ma fille, hélas! n'est pas en ma présence!

OTHELLO.

Elle dort, elle dort, ne la réveillez pas.

HERMANCE, *court vers le lit, et ouvre les rideaux.*

(*On voit le corps d'Hédelmone morte, et le sang de sa plaie.*)

Moi, je vois tout. O ciel!

OTHELLO.

Où fuir! où suis-je, hélas!

Hédelmone! Hédelmone!

MONCÉNIGO.

O spectacle terrible!

Tant de vertus... d'attraits... Oh! oui : le ciel sensible

(*En la regardant.*)

Va me la rendre.... morte!

ODALBERT.

Ah! je suis son bourreau!

OTHELLO.

Morte! morte! Et c'est moi qui l'ai mise au tombeau!

(*En la regardant.*)

Douce et tendre victime! O douleur! ô furie!

Pour jamais! pour jamais! arrachez-moi la vie.

Ma femme... mes amis, oh! plaignez mes malheurs.

(*La serrant dans ses bras.*) (*Il se frappe.*)

Que je t'embrasse encor! Je te rejoins; je meurs.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES.

Acte II, scène VII, après ce vers :

Dans cet objet sacré la vertu la plus rare.

Je ne te parle point, ami, de sa beauté ;
Je parle de son cœur, naïf avec fierté,
Qui brûle sans fureur, qui cache sans adresse
Son courage ingénu qui naît de sa tendresse.

AUTRE DÉNOUEMENT.

Voici les vers qui terminent la VIe scène du Ve acte.

OTHELLO.

Vois-tu ce poignard ?

HÉDELMONE.

Oui. Mais tout près de mourir,
Je défends l'innocence à mon dernier soupir.

OTHELLO.

L'innocence !

HÉDELMONE.

Oui, j'en jure, et par l'Être suprême,
Par toi, par mon amour, et sous ton poignard même.

OTHELLO, *levant sur elle son poignard, et tout prêt à l'en frapper.*

Eh bien ! que ton trépas...

SCÈNE V.

HÉDELMONE, OTHELLO, MONCÉNIGO, LORÉDAN, ODALBERT, DES HOMMES *portant des flambeaux.*

MONCÉNIGO, *écartant le poignard.*

Barbare, que fais-tu?
Tu vas de ce poignard immoler la vertu.
(*En lui montrant son fils.*)
Cruel! vois Lorédan.

HÉDELMONE, *à Othello.*

Parle : étais-je innocente?
Suis-je coupable encor? connais-tu ton amante?

OTHELLO, *à Hédelmone.*

Qu'allais-je faire? Où suis-je! Ah! de ma propre main,
Je dois pour te venger...

HÉDELMONE.

Jette-toi dans mon sein!

LORÉDAN.

Tu vois, cher Othello, l'amour qui te pardonne;
Mais c'est à ton rival que tu dois Hédelmone.

OTHELLO.

Mon rival!

LORÉDAN.

Je l'étais. Mais, hélas! ton ami,
L'exécrable Pézare était ton ennemi.
Brûlant pour Hédelmone, il déguisait sa flamme,
Cachait les noirs projets concentrés dans son ame.
C'est lui qui, dans ce jour, paraissant te servir,
Même aux pieds des autels voulut te la ravir.
Il fit craindre à tes feux un rival redoutable,
Supposa son trépas, feignit, par cette fable,
D'avoir trouvé sur lui, pour prouver ses desseins,
Un billet, un bandeau qu'il remit en tes mains.

Hélas ! je le croyais ton ami le plus tendre :
A ce titre, en secret, je le chargeai de rendre
A la seule Hédelmone un bandeau précieux,
Un billet qu'il fallait écarter de tes yeux.
N'ayant pu l'enlever, ce monstre, ô perfidie !
Voulut, hélas ! contre elle armer ta jalousie,
Et pousser ta fureur à des transports affreux
Qui pouvaient t'égarer, et vous perdre tous deux.

MONCÉNIGO.

Oui, ce mortel perfide, à l'aspect des tortures,
Vient de nous avouer ses noires impostures.
Vivez, brave Othello ! C'est mon fils qui pour vous
D'Odalbert, né sensible, a fléchi le courroux.
Le sénat, mieux instruit, a vu dans sa colère,
Non des crimes d'état, mais la douleur d'un père
Qu'un aveugle courroux égarait un moment,
Et vient de faire grace à son emportement.
Je l'ai fait consentir à l'hymen d'Hédelmone.

ODALBERT.

Va, c'est dans cet instant mon choix qui te la donne.
Othello, je t'aimai ; tu dois t'en souvenir.
Eh bien ! deviens mon fils ; mes mains vont vous unir ;
Sois l'appui de l'état, l'honneur de ma famille.
Je m'en remets à toi du bonheur de ma fille.

OTHELLO.

Ainsi de tous les maux qu'Othello vous a faits,
Vous vous vengez tous trois, mais c'est par des bienfaits !
Comment envisager, dans ce profond abîme,
Mon forfait, vos vertus, ce bras, et ma victime ?
Ah ! ce cœur en horreur à lui-même, à l'amour,
Serait-il digne encor d'Hédelmone et du jour ?

(*A Lorédan.*) (*A Odalbert.*)
O rival que j'admire ! O trop généreux père !
Je n'ose devant vous regarder la lumière.
(*A Hédelmone.*)
Mais toi, de qui ce fer allait percer le cœur,
Oublieras-tu jamais mon crime et ma fureur ?

HÉDELMONE.

Va, tout est oublié ; va, que ma tendre flamme
Remette et le bonheur et la paix dans ton ame.

OTHELLO, *à Hédelmone.*

Le conçois-tu ? Pézare a donc pu nous trahir !

MONCÉNIGO.

L'État dans ses cachots vient de l'ensevelir.
Tu peux, il le permet, punir sa perfidie :
Tu n'as qu'à dire un mot, c'en est fait de sa vie.

OTHELLO.

Tant de bontés, seigneur, ont de quoi m'étonner ;
Mais je suis trop heureux pour ne point pardonner.
Allons, je crois renaître, et je reprends la vie
Pour aimer Hédelmone, et servir la patrie.
(*En montrant Hédelmone.*)
O dieux ! qui m'accordez le nom de son époux,
Laissez-moi m'acquitter envers elle, envers vous ;
A mériter vos dons souffrez que je m'applique ;
Et si des révoltés troublaient la république,
S'ils déchiraient son sein, sauvez-la par mon bras,
Ou donnez-moi la mort au milieu des combats.

FIN DES VARIANTES.

Je joins ici sur le même air ma Romance du Saule, mais plus étendue et plus développée que celle qui est chantée au cinquième acte par Hédelmone. J'ai desiré qu'elle formât un morceau séparé. Je lui ai donné jusqu'à douze couplets, dans lesquels j'en ai fait entrer trois de ceux qui sont chantés sur la scène. Peut-être cette romance sera-t-elle agréable à quelques personnes, et sur-tout aux femmes tendres et mélancoliques, qui trouveront du plaisir à la chanter dans la solitude. Elles pourront s'accompagner avec la guitare, la harpe ou le clavecin, sur lesquels il sera très aisé de transporter la musique de M. Grétry.

ROMANCE DU SAULE.

Au pied d'un saule assise tristement,
Voyant couler le ruisseau qui murmure,
La belle Isaure, en pleurant son injure,
Croyait ainsi parler à son amant.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Reviens, cruel, de ton aveuglement.
Hélas ! je t'aime, et tu me crois parjure !
Quoi ! c'est l'amour qui charme la nature,
Et c'est l'amour qui cause ton tourment !
Chantez le saule et sa douce verdure.

De ce soupçon que ton cœur était loin,
Quand, sous ce saule, attestant la nature,
Je te jurai la flamme la plus pure !
Ce bois nous vit, ce ruisseau fut témoin.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Vois ces ramiers si confians, si doux ;
C'est leur amour, leur cœur qui les rassure,
Il n'est pour eux ni soupçon, ni parjure ;

Ils sont amans, ils ne sont point jaloux.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Saule, dis-moi, n'est-il pas dans ta fleur
Quelque vertu dont la douce nature
T'ait fait présent pour guérir sa blessure?
Ne peux-tu rien pour calmer sa douleur?
Chantez le saule et sa douce verdure.

Ah! s'il revient par toi de son erreur,
Le ciel m'entend; toujours, je te le jure,
Saule d'amour, tu seras ma parure;
Je porterai ta feuille sur mon cœur.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Si mon amant devenait inhumain,
Ciel! où chercher une retraite sûre!
Saule chéri, qu'a creusé la nature,
Ah! par pitié, cache-moi dans ton sein!
Chantez le saule et sa douce verdure.

Toi, qui chantais Isaure et ses appas,
Vois-la mourir, et mourir sans murmure.
Mon œil s'éteint, mon front est sans parure;
Se pare-t-on, quand on touche au trépas?
Chantez le saule et sa douce verdure.

Comme une fleur, je n'eus que deux instans:
T'aimer... mourir. Hélas! mon ame est pure.
On t'a trompé; tu verras l'imposture;
Tu la verras; il ne sera plus temps.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Mais le jour baisse, et l'air s'est épaissi;
J'entends crier l'oiseau de triste augure;
Ces verds rameaux penchent leur chevelure;
Ce saule pleure; et moi je pleure aussi.
Chantez le saule et sa douce verdure.

On dit qu'alors Isaure s'arrêta ;
Tout resta mort, muet dans la nature ;
Le vent, sans bruit ; le ruisseau, sans murmure.
Jamais depuis Isaure ne chanta.
Chantez le saule et sa douce verdure.

D'Isaure enfin quel fut le triste sort !
Comment conter cette horrible aventure ?
Oui, son amant vint dans la nuit obscure,
Et sous ce saule il lui donna la mort.
Saule, cyprès, changez votre verdure.

FIN DE LA ROMANCE DU SAULE.

A Florian.

Je devais, mon cher ami, te dédier ma Famille Arabe. Tu m'en avais prédit le succès ; tu l'attendais avec impatience ; j'ai eu le bonheur de l'obtenir ; et tu n'es plus ! C'était donc à Florian, que couvre un peu de terre, c'était donc à sa cendre que je devais offrir ce douloureux et dernier hommage ! Je n'irai donc plus te chercher à Sceaux, dans le besoin de nous soutenir, de nous consoler l'un l'autre par les charmes si doux de l'étude et de l'amitié ! Je n'irai donc plus, sous ces magnifiques ombrages, t'attendrir par la lecture de quelques nouvelles pro-

entier. Tes ouvrages sont encore entre les mains des gens de goût. La mère sensible et vertueuse les relit ; sa jeune fille, à son tour, en fait ses délices. Oui, ton nom vivra, il sera immortel ; il vivra, et sur-tout il sera aimé. O Florian ! était-ce avant quarante ans que tu devais nous être ravi ! Repose, ô mon ami ! repose, aimable élève de Fénélon, peintre enchanteur de l'innocence, de la valeur, de l'amour et de la vertu ! Qu'à l'aspect de l'humble cyprès qui attend ta tombe, le cœur encore ému du souvenir de ta perte et des douces impressions de tes ouvrages, la beauté naissante en approche d'un pas timide et involontaire, avec une

douleur muette, avec un soupir, une larme peut-être ; qu'elle dise enfin à sa mère affligée : Voilà le cyprès de Florian ! Que ne puis-je, mon ami, y graver ces touchantes paroles qui t'échappèrent quelquefois dans le pressentiment d'une mort trop prochaine : Quand on n'a plus long-temps à vivre, il faut se hâter de faire du bien.

Ton ami Ducis.

PERSONNAGES.

ABUFAR, vieillard arabe.
FARHAN, son fils.
SALÉMA, } ses filles.
ODÉIDE, }
TÉNAIM, sa sœur.
PHARASMIN, persan.
GEMMA, jeune fille arabe.
SOBED, } jeunes Arabes attachés à la famille d'Abufar.
KÉBIR, }
SALID, }

Personnages muets.

PLUSIEURS JEUNES ARABES attachés aussi à la famille d'Abufar.

La scène est dans l'Arabie déserte, sous les tentes d'Abufar.



ABUFAR,

OU

LA FAMILLE ARABE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre répresente dans le désert les tentes éparses d'une tribu, les tentes d'Abufar et de sa famille, celle qui est destinée pour recevoir les étrangers, et un autel domestique. Une partie du désert est assez fertile : on y voit quelques pâturages, des chameaux, des chevaux, des chèvres, des brebis qui paissent en liberté; des fleurs, quelques ruches à miel, des palmiers, les arbres qui distillent l'encens et autres productions du pays. L'autre partie du désert est stérile; on n'y voit que des sables, quelques citernes, des puits à fleur de terre fermés avec de grosses pierres, quelques hauteurs frappées d'un soleil brûlant; sur

la plus élevée de ces hauteurs, deux palmiers qui unissent leurs rameaux et dominent sur un espace immense, des tombeaux formant la sépulture de la tribu; dans le lointain, quelques cèdres, quelques ruines aperçues à peine, et, aux extrémités de l'horizon, un ciel qui se confond avec les sables.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉNAIM, SALÉMA, ODÉIDE.

(*Elles ne travaillent point encore; mais elles ont chacune une corbeille à leur portée : celle de Ténaïm renferme des cotonniers qu'elle doit dépouiller; celle de Saléma des fuseaux et des laines; et celle d'Odéide, des aiguilles et des tissus. Le jour est au moment de se lever.*)

SALÉMA.

Ma sœur, qu'avec plaisir ton récit plein de charmes
Sur ce vieillard souffrant me fait verser des larmes!
Si nous eussions déja commencé nos travaux,
Il aurait de mes mains fait tomber les fuseaux.
Heureux qui peut ainsi secourir la vieillesse,
Dans la force de l'âge assister la faiblesse,
Honorer le malheur par des soins consolans,
Et rendre comme au ciel hommage aux cheveux blancs!

ODÉIDE.

Écoutez-moi, ma sœur; si mon récit vous touche,
Un autre, à votre tour, doit ouvrir votre bouche :

Si l'on plaint d'un vieillard le sort infortuné,
On plaint également l'enfant abandonné.
Ma sœur, de cet enfant racontez-nous l'histoire.

SALÉMA.

Je la voudrais plutôt bannir de ma mémoire.

ODÉIDE.

Pourquoi gémir? l'enfance a des charmes si doux!
Elle en a pour tout homme et plus encor pour nous.
C'est à nous que d'abord la nature confie
Ces chers fruits de l'hymen qui nous doivent la vie.
Mais ce trait de vertu, ce trait d'humanité,
Ma sœur, en mon absence, on vous l'a donc conté?

SALÉMA.

Oui, ma sœur.

ODÉIDE.

Et qui donc?

SALÉMA.

Hélas! ce fut ma mère.

Ce souvenir pour moi la rend encor plus chère.
Nous sortions de l'enfance, et ses yeux vigilans
Toujours ouverts sur nous observaient nos penchans.
Pour un infortuné, son cœur avec tristesse
Un jour au fond du mien crut voir moins de tendresse:
Pour m'instruire avec fruit, seule, elle me conta
Un trait noble et touchant que la pitié dicta.
« Ma mère, nommez-moi, lui dis-je avec instance,
« Ce mortel généreux qui secourut l'enfance.
« Non, me dit-elle, non, ma fille : un tel secret
« Souvent du bienfaiteur est un second bienfait:
« S'il faut s'envelopper des ombres du mystère,

« C'est lorsqu'on craint sur-tout d'offenser la misère.
« Hélas! les malheureux sont des objets sacrés
« Vers lesquels sans effort nos cœurs sont attirés :
« C'est un penchant si doux, qu'il est involontaire;
« Pour prix d'avoir bien fait on veut encor bien faire :
« Par un nouveau desir ce desir est accru,
« Et voilà le bonheur que produit la vertu. »
Ma sœur, ce fut ainsi que me parla ma mère.

ODÉIDE.

Ah! ce trait si touchant, c'est trop long-temps le taire :
Ensemble nous plaindrons cet enfant malheureux.

SALÉMA.

Oui : mais je crains, hélas! ce plaisir douloureux;
Et d'attendrissement mon ame est trop remplie.

TÉNAIM.

La voilà donc toujours, cette mélancolie
Dont rien jusqu'à présent n'a pu rompre le cours,
Qui fait pâlir ton front, et ternit tes beaux jours!
C'est assez que Farhan, que ton coupable frère,
Ait quitté la tribu, la tente de son père;
Qu'il ait pu, d'Abufar oubliant les vieux ans,
Laisser de Samaël les généreux enfans.
Abufar l'a perdu. Faudra-t-il que sa fille
Mette à son tour le deuil, le trouble en sa famille,
Et que mon frère, hélas! par un tourment nouveau,
Pleure son fils errant et sa fille au tombeau!
Saléma, tu le sais, quand tu perdis ta mère,
Je voulus t'en servir : j'accourus chez mon frère.
Songe, avant qu'Abufar revienne ici bénir
Le cours de nos travaux tout prêts à se r'ouvrir

(Car c'est ainsi chez nous, selon l'antique usage
Transmis par nos aïeux, consacré d'âge en âge,
Qu'un père à ses enfans annonce le retour
Et du travail de l'homme et du flambeau du jour);
Songe au moins de tes traits à faire disparaître
Ces traces d'un chagrin qui l'ont frappé peut-être,
Ce nuage d'ennui, cette sombre langueur
Qui cache trop souvent les orages du cœur.

SCÈNE II.

TÉNAIM, SALÉMA, ODÉIDE, PHARASMIN.

PHARASMIN, *à Odéide.*

Quand du jour renaissant la brillante lumière
Vient pour moi des travaux commencer la carrière,
Prisonnier d'Abufar par le droit des combats,
Au sein de ces déserts emmené sur ses pas,
Echappé, jeune encore, aux fureurs de la guerre,
A vos ordres soumis par les ordres d'un père,
Je viens vous demander ceux que je dois remplir.

ODÉIDE.

Faut-il qu'ainsi le sort vous condamne à souffrir ?
La force trop souvent n'égale pas le zèle.
Combien de fois le cèdre, à la hache rebelle,
A-t-il gémi long-temps sous vos coups redoublés !
Je vous ai vu, les traits par le soleil brûlés,
Avec effort, le soir, pour nos brebis bêlantes,
Soulever de nos puits les pierres trop pesantes.
Faites-vous, Pharasmin, aider dans vos travaux.

PHARASMIN.

Vos égards, dès long-temps, ont adouci mes maux.
Eloigné de la Perse, au sein de l'Arabie,
Votre pitié pour moi m'a rendu ma patrie :
Votre père me voit, me traite avec bonté ;
Je ne m'aperçois point de ma captivité.
Il daigne comme un fils m'admettre en sa famille.
J'obéis par son ordre aux ordres de sa fille.
Ces tentes, ces chameaux, ce désert m'est sacré :
Ce cœur, le ciel m'entend, n'a jamais murmuré.
Je rends grace à mon sort. La peine que j'endure
N'est qu'un bienfait de plus, et non pas une injure.
Ah ! malgré sa rigueur, sans doute il m'est trop doux
De remplir des devoirs qui sont prescrits par vous.

SALÉMA.

Quel discours ! Sa douceur, sa fierté, son courage,
Mais sur-tout sa vertu, sont peints sur son visage.
Ah ! le cœur le plus tendre et le plus généreux
Ne nous préserve pas d'un destin malheureux.

SCÈNE III.

TÉNAIM, SALÉMA, ODÉIDE, PHARASMIN, ABUFAR.

(*Dès qu'Abufar paraît devant l'autel, ses filles, sa sœur, Pharasmin, et tous les habitans du désert, se mettent à genoux.*)

ABUFAR.

Soleil, dont la lumière et la chaleur féconde
Sont l'œil, l'ame, la règle et la splendeur du monde,
Qui, sous l'abri des mœurs, vois l'Arabe indomté

Dans ce vaste désert marcher en liberté;
(*il brûle de l'encens sur l'autel.*)
Sur nous, sur tes enfans, sur ta famille immense,
Fais luire avec tes feux le jour de l'innocence;
Vers tes premiers rayons vois se lever mes mains,
Et bénis par ma voix le travail des humains.
(*à sa famille et à tous les habitans du désert.*)
Levez-vous, mes enfans.
(*Ses filles et sa sœur s'apprêtent chacune pour leur ouvrage. Pharasmin apporte un siége pour Abufar, sort et rentre, occupé de différens travaux de la maison.*)
(*à ses deux fils.*)
Mais d'où vient qu'à ma vue
D'un trouble encor récent votre ame semble émue?
Ténaïm, dans leurs yeux j'aperçois quelques pleurs.

TÉNAIM.

L'histoire d'un vieillard a causé leurs douleurs.
Leur âge, à ces récits, ouvre une oreille avide;
Et même, en cet instant, votre jeune Odéide
Conjurait Saléma de lui conter comment
Le ciel, par un vieillard, eut pitié d'un enfant.
Mais sa sœur Saléma craignait de nous l'apprendre,
D'en être trop émue.

ABUFAR.

Eh! pourquoi s'en défendre?
Hélas! sans la pitié, sans ce don précieux,
Le plus cher, le plus doux que nous tenions des cieux,
Dans ces climats brûlans, sur ce sable où nous sommes,
Que deviendrions-nous, si nous n'étions des hommes!
N'est-ce pas elle ici, qui, dans leur pauvreté,

Consacre nos déserts par l'hospitalité ?
Malheur au peuple ingrat, abhorré sur la terre,
A qui cette pitié pourrait être étrangère !
Mais le cœur d'un Arabe a toujours palpité
Aux traits de la valeur et de l'humanité.
(*à Saléma.*)
Eh bien! dis; cet enfant.... Cet âge a tant de charmes !
Parle, apprends-moi son sort, et fais couler mes larmes.

SALÉMA.

Dans le fond du désert, quand le soleil brûlant
Embrasait de ses feux le sable étincelant,
Un Arabe égaré (ma sœur, c'était un père)
Cherchait de l'œil, au loin, sa tente solitaire.
Il n'aperçoit plus rien. Las, triste, épouvanté,
Pour lui dans l'univers nul vivant n'est resté.
O mes enfans, dit-il! vous reverrai-je encore ?
Déja l'ardente soif le sèche et le dévore.
Il n'a pour l'apaiser qu'un seul fruit bienfaisant,
Le fruit d'un citronnier, vain secours d'un moment.
Il le porte à sa bouche. O douleur ! ô surprise !
Il voit.... ciel! une femme auprès d'un roc assise ;
Jeune, belle, mourante, et prête à mettre au jour
Le gage tendre et cher d'un malheureux amour !
« Ce fruit! ce fruit! dit-elle, ou dans l'instant j'expire,
« J'expire avec l'enfant que ma soif va détruire.
« Le voilà, le voilà, lui répond le vieillard ;
« Vivez tous deux ». Au ciel il adresse un regard,
Il le prie, il le presse; et ce ciel qu'il conjure,
Attendri par ses vœux, vient aider la nature.
L'enfant au moment même est reçu dans ses bras.

« Vis pour lui, dit la mère. Oui, bientôt tu verras
« Ta femme et tes enfans. Vieillard, sers-lui de père;
« Par toi, qu'il sache un jour à quel prix je fus mère.
« Jette un œil de pitié sur ce pauvre innocent. »
Et prenant tout-à-coup un prophétique accent,
« Tu ne vois, poursuit-elle, en ce désert immense,
« Que la soif, que la mort, l'espace, le silence.
« Tiens, voilà ton chemin. C'est l'Eternel, c'est moi,
« C'est ce fruit de mon sein qui va veiller sur toi.
« Vieillard, de cet enfant tu soutiens la faiblesse;
« Cet enfant, à son tour, soutiendra ta vieillesse.
« Emporte avec ses pleurs, pour les jours malheureux,
« La céleste faveur qui vous suivra tous deux. »
Elle expire.

ABUFAR.

Et du ciel, un jour, sans qu'elle y pense,
Tu crois que la vertu reçoit sa récompense?

SALÉMA.

Mon père, seriez-vous surpris de ses bienfaits?

ABUFAR.

La vertu, mes enfans, ne m'étonne jamais.

SALÉMA.

Et cet enfant, mon père, existe-t-il encore?

ABUFAR.

Oui.

SALÉMA.

Quel est son destin?

ABUFAR.

Le ciel veut qu'on l'ignore.
Du sort de l'orphelin il daigne se charger.

Je n'en puis dire plus, c'est trop m'interroger.

ODÉIDE.

Vous pleurez comme nous.

ABUFAR.

Oui, croyez-moi, mes filles,
Les bonnes actions protègent les familles.
Heureux qui peut, au foible accordant son appui,
Mettre un pareil trésor entre le ciel et lui!
Un appui! J'eus un fils; j'ai nourri son enfance;
Sur un si cher soutien j'avais compté d'avance.
Comment croire, en effet, que des enfans jamais
Perdent le souvenir de nos premiers bienfaits;
Qu'ils oublieraient un père? Hélas! dans ma jeunesse,
J'ai du mien saintement honoré la vieillesse.
S'il m'a fallu le perdre, il a reçu du moins
Jusqu'à son dernier jour ma tendresse et mes soins.
Mes filles, de sa fuite expliquant le mystère,
Peut-être avez-vous lu dans le secret d'un frère.
Dites: pourquoi Farhan, non moins prompt que l'éclair,
Sur nos ardens coursiers traversant le désert,
Des bords féconds du Nil passant dans la Syrie,
Courant, cherchant, fuyant la Perse et la Médie,
Par un tourment secret sans relâche agité,
Trop serré dans l'espace et dans l'immensité,
De déserts en déserts changeant de solitude,
Promène-t-il par-tout sa vague inquiétude?
Le vice auprès des mœurs n'est jamais sans effroi.
Sans doute il n'a pas cru pouvoir vivre avec moi.
Comment m'a-t-il quitté? Sans escorte, sans suite,
Comme un vil criminel précipitant sa fuite.

Pourquoi ? Pour échapper à son coupable ennui ;
Pour s'affranchir d'un joug qui pesait trop sur lui ;
Pour acheter bien cher, trompé par ses caprices,
Le tourment des remords, des besoins et des vices.
Qu'il ne revienne point, je ne veux plus le voir.

TÉNAIM.

Mais s'il rentrait un jour, mon frère, en son devoir ?

SALÉMA.

A vos genoux bientôt s'il accourait se rendre ?

ODÉIDE.

S'il vous forçait enfin à le voir et l'entendre ?

TÉNAIM.

Mon frère, écoutez-nous.

SALÉMA.

Mon père !

ABUFAR.

Non, jamais.

L'ingrat a trop long-temps oublié mes bienfaits.
Puisque ta fuite, enfin, m'a fait à ton absence,
Loin de moi, malheureux, va porter ta présence.
Mes filles, c'est à vous, à vous que j'ai recours,
Pour jeter quelques fleurs sur la fin de mes jours.
Oui, je rends grace au ciel qui m'a donné des filles.
Tous ces ingrats bientôt ont quitté leurs familles.
Vous, pour notre bonheur, vous restez près de nous.
Tous les soins d'une femme ont un charme si doux !
Ce sexe est tout pour l'homme ; il soutient notre enfance,
Il prête à nos vieux ans son active assistance.
Fait pour aimer, pour plaire, et prompt à s'attendrir,
Il nous engage à vivre, et nous aide à mourir.

Le ciel vous fit exprès pour consoler les pères.
Mais, dis : par quels ennuis, à la raison contraires,
D'une morne langueur les rapides progrès
Accablent-ils ton ame, altèrent-ils tes traits ?
Pourquoi dans le désert, avec un regard sombre,
Seule, et le front baissé, vas-tu chercher dans l'ombre
Des ravages du temps quelques débris nouveaux,
Et t'asseoir en pleurant sur de tristes tombeaux ?
Pourquoi, lorsque la nuit sur ses immenses voiles,
De leur rayon tremblant fait briller les étoiles ;
Pourquoi vois-je tes yeux, trop souvent attristés,
Regarder pleins de pleurs leurs rapides clartés ;
Ta main presser ton cœur, et ton regard austère
Du ciel avec lenteur retomber sur la terre ?
Qui donc consterne ainsi ton courage abattu ?
Ce n'est point le remords qui pèse à la vertu.
Le remords naît du crime ; il est fait pour ton frère,
Qui méprisa mes pleurs, qui brava ma prière.

SALÉMA.

Il est bien loin de nous.

ABUFAR.

Pourquoi m'a-t-il quitté ?

SALÉMA.

S'il est dans le malheur ?

ABUFAR.

Il l'aura mérité.
C'est à vous, mes enfans, de fermer ma paupière.
Voici bientôt l'instant qui, bornant ma carrière,
De mes jours pâlissans éteindra le flambeau ;
Mais la vertu nous suit au-delà du tombeau.

J'ai vécu libre, en paix, caché dans l'Arabie.
Chérissant mes enfans, ma femme, ma patrie,
Content de mes égaux, content aussi de moi,
N'ayant jamais connu le remords ni l'effroi,
J'ai borné tous mes vœux à ces champs de verdure,
Que sur nos mers de sable a jetés la nature;
Trouvant dans mon travail, secondé par vos soins,
Trop peu pour la richesse, assez pour nos besoins;
J'achèverai de vivre entre des mains si chères,
Bénissant la nature et le dieu de mes pères;
Heureux dans mon matin, plus heureux vers le soir,
De faire encor le bien qui reste en mon pouvoir.

(*Pharasmin est revenu auprès de la famille.*)

Écoute, Pharasmin: mon captif par la guerre,
Tu vis depuis cinq ans sur notre aride terre.
Passant par nos tribus de Nasser, de Sajir,
Des voyageurs nombreux, bientôt prêts à partir,
Vont regagner la Perse, et quitter l'Arabie;
Pars avec eux, sois libre, et revois ta patrie.
C'est un plaisir, du moins, que j'emporte au tombeau.
Je te donne des fruits, une tente, un chameau.
Voilà tous nos trésors. C'est là notre richesse.
Et si la Perse, un jour, t'inspirait la mollesse,
Souviens-toi, Pharasmin, de notre pauvreté,
Et des jours innocens de ta captivité.
Je sens que de t'aimer m'étant fait l'habitude,
Mes yeux te chercheront dans cette solitude:
Nous allons nous quitter; mon cœur souffre, et je croi
Que le tien quelquefois se souviendra de moi.

(*A Saléma.*)

Et vous, ma fille, allez, dissipez le nuage
De cet ennui profond qui sied mal à votre âge.
Pour goûter le bonheur, pour trouver près de nous
Et nos plaisirs plus purs, et nos travaux plus doux,
Pour calmer sans effort votre mélancolie,
Donnez par vos vertus du charme à votre vie.
Toi, toujours à ma fille, obéis, Pharasmin,
Jusqu'au moment marqué pour ton départ prochain.

(*Ils sortent tous, excepté Odéide.*)

SCÈNE IV.

ODÉIDE, *seule.*

Pharasmin va partir : de son triste silence,
De son air abattu que faut-il que je pense ?
Ah ! lorsqu'il est tout prêt à nous abandonner,
De quel œil à mon tour le vois-je s'éloigner ?
Hélas ! pourrai-je bien me faire à son absence ?
J'y songerai long-temps. Avec quelle constance
Il volait le matin vers ses mâles travaux !
Comme il venait le soir oublier tous ses maux !
Mais il n'est point parti. Quelque trouble l'agite.
Il regarde ma sœur ; il soupire, il me quitte,
Il la cherche, il s'afflige, il observe ces lieux ;
Et c'est toujours vers moi qu'il ramène ses yeux.
Mais je le vois. Mon cœur déja craint sa présence.

SCÈNE V.

ODÉIDE, PHARASMIN.

PHARASMIN.

Quand il faut vous quitter, quand mon départ s'avance,
Souffrez que Pharasmin goûte au moins le plaisir,
Et de vous voir encore, et de vous obéir.
Mais quels que soient les lieux où mon destin me guide,
Je n'oublierai jamais les bontés d'Odéide.
Fait aux mœurs du désert, heureux de l'habiter,
Je vois avec douleur ce que je dois quitter.
Mêmes goûts, mêmes soins, la commune habitude,
Tout semble m'enchaîner dans cette solitude.
J'y laisse des objets si chers, si précieux,
Que je ne puis les voir et croire à nos adieux.
Comment, errant au gré de son ame inquiète,
Pouvant goûter en paix les biens que je regrette,
Farhan, si loin d'un père et si loin de ses sœurs,
D'une vie aussi pure a-t-il fui les douceurs ?
Pour lui que de malheurs, de périls sont à craindre !
Je gémis sur son sort.

ODÉIDE.

Est-ce à vous de le plaindre ?
Vous ne l'ignorez pas, il fut votre ennemi.

PHARASMIN.

J'ai voulu vainement devenir son ami.
Soit qu'en moi, comme Arabe, il détestât peut-être
Un Persan toujours prêt à ramper sous un maître ;

Soit que de passions sans cesse tourmenté,
Il m'enviât mon calme et ma tranquillité ;
Soit qu'en secret jaloux, son œil avec colère
Vît pour moi l'amitié, l'estime de son père ;
Soit caprice, fureur, ou qu'il trouvât trop doux
Le sort et les travaux qui m'attachaient à vous ;
J'ai toujours remarqué, dans son regard terrible,
Que son cœur me gardait une haine invincible.
J'en ai gémi tout bas. Mais quelquefois, enfin,
Dans nos amitiés même il entre du destin ;
Il m'est cher, cependant, puisqu'il est votre frère.

ODÉIDE.

Toujours l'inquiétude a fait son caractère.
Toujours vers les excès je le vis entraîné ;
Mais c'est pour la vertu que son cœur était né.
O malheureux Farhan !

PHARASMIN.

Votre douleur me touche.
Je gémis du soupir qui sort de votre bouche.

ODÉIDE.

Cependant, car la Perse a des charmes pour vous,
Vous n'aurez pas long-temps à gémir avec nous.
Vous ne reverrez plus la tribu de mon père,
Les fils de Samaël, la tente hospitalière,
Le sol où croît pour nous le doux fruit du dattier,
Le vallon du chameau, le désert du palmier,
Le chemin du pasteur. Dans l'éclat et la gloire,
De ces songes bientôt vous perdrez la mémoire.
La faveur de Cambise, un palais....



PHARASMIN.

Je l'ai fui.
Combien j'en ai connu la splendeur et l'ennui !
Las de voir de trop près l'éclat du diadême,
De me chercher toujours sans me trouver moi-même,
Mais sans perdre jamais tous ces vains préjugés,
Ces besoins de l'orgueil dont les grands sont chargés,
Entraîné vers les camps, par le droit de la guerre,
Sous ce ciel embrasé j'ai suivi votre père.
C'est là que, sous ses lois, privé de tout secours,
J'ai désappris l'orgueil et le faste des cours ;
Que, loin du vice heureux, de l'oisive opulence,
Soumis à mes travaux, aimant ma dépendance,
A l'école des mœurs et de la pauvreté
J'ai senti le bienfait de mon adversité.
Je fus un homme, enfin. Mon épaule tremblante
Se courba fièrement sous la hache pesante.
J'ai nourri de ma main ce coursier généreux
Qui devance les vents ou qui vole avec eux,
Que pour l'Arabe exprès la nature a fait naître,
L'ami, le compagnon, le trésor de son maître,
A toute heure, en tout lieu, lui prêtant son appui,
Qui couche sous sa tente, et combat avec lui.
Oh ! comme avec plaisir retrouvant ma jeunesse,
De la cour, sous mes pieds, je foulais la mollesse !
Dans cette cour servile, hélas ! qu'eussé-je été ?
J'aurais compté des jours sans avoir existé.
Que mon cœur d'un autre œil vit ici la nature !
A mes regards bientôt une volupté pure
Enchanta le désert où paissent nos chameaux;

Les puits où vont le soir s'abreuver nos troupeaux;
Les lieux où croît l'encens, où murmure l'abeille;
Le toit simple et roulant où le pasteur sommeille;
Ce vaste champ des airs par le soleil brûlé,
Tout ce que j'aperçois. Vous seule avez peuplé
Ces montagnes, ces rocs, ces prés, ce sol aride;
Tout l'univers pour moi s'est rempli d'Odéide.
Je n'ai connu, senti qu'une captivité.
Tranquille auprès de vous, loin de vous agité,
Quand vous charmiez mes yeux, ils vous cherchaient enco
J'appelais dans la nuit les rayons de l'aurore;
J'appelais dans le jour les doux rayons du soir.
Enfin, je vous voyais sans avoir cru vous voir;
Je vous suivais par-tout dans le désert errante;
Je recueillais, avide, et d'une bouche ardente,
Votre souffle perdu dans les airs enflammés;
Mes pas pressaient vos pas sur le sable imprimés.
Vous ignoriez mes feux, mes soupirs et mes larmes.
C'est moi qui vous apprends le pouvoir de vos charmes.
Le ciel a mis pour moi dans le même séjour,
La beauté, le bonheur, l'innocence et l'amour.
On dirait que le ciel tous deux nous y rassemble
Pour nous voir, nous aimer, pour y mourir ensemble.
Je ne sais, et je cherche en des transports si doux,
Si je vis dans moi-même, ou si je vis dans vous.
Oui, j'obtiendrai la main d'Odéide attendrie,
Ou je cours dans la Perse oublier l'Arabie.
L'oublier! non, jamais. Un mot peut m'avertir
Si je dois maintenant ou rester ou partir.

ODÉIDE.

Vous savez, Pharasmin, par quelle obéissance
Nous devons de mon père honorer la puissance.
Sa bénédiction, ce bien si précieux,
Tous les matins sur nous descend du haut des cieux.
Il aime avec transport la terre qu'il habite,
Et Pharasmin, hélas ! n'est point Samaélite.
Je crains... mais cependant...

PHARASMIN.

Les momens sont comptés.

ODÉIDE.

Quoi ! les chameaux sont prêts ?

PHARASMIN.

Je vais partir.

ODÉIDE.

Restez.
Mais j'entends quelque bruit. On approche ; je tremble
Qu'en ce moment tous deux on ne nous voie ensemble.
C'est toi, Gemma !

SCÈNE VI.

ODÉIDE, PHARASMIN, GEMMA.

GEMMA.

Faut-il que, causant vos douleurs,
Je vous vienne annoncer le sujet de vos pleurs !

ODÉIDE.

Quoi donc ?

GEMMA.

Farhan n'est plus. Votre malheureux frère

SALÉMA.

Oh ! songe trop funeste ! oh ! trop funeste augure !

ODÉIDE.

Votre cœur n'ose-t-il se fier à ma foi !

SALÉMA.

Ma sœur, tu vas frémir !

ODÉIDE.

N'importe, instruisez-moi;
Vos ennuis sont les miens, pouvez-vous me les taire?

SALÉMA.

Écoute quel récit, ma sœur, je te vais faire !...
Et puisque tu le veux, vois sous quelles couleurs
Les cieux m'ont annoncé le plus grand des malheurs !
Pour vaincre mes ennuis, par le conseil d'un père,
Ce matin vers nos champs je marchais solitaire,
Voulant y recueillir par d'utiles travaux
Le fruit de nos palmiers, le lait de nos troupeaux.
Aux plus doux sentimens, à la paix disposée,
Je ne sais quelle erreur égarait ma pensée :
J'allais, je regardais, mon œil ne voyait pas ;
Un charme inexprimable entraînait tous mes pas :
Mon esprit enivré, plein de son propre ouvrage,
Se cherchait un bonheur, s'en composait l'image.
Pour mieux goûter, ma sœur, ce plaisir si profond
D'un cœur qui s'entretient, se parle, se répond,
Qui s'écoute, et sur-tout qui craint de se distraire,
Je me suis recueillie à l'ombre solitaire
D'un arbre du désert, où mes esprits charmés,
Séduits par la fraîcheur, par le repos calmés,
Quand déja le soleil de feux couvrait sa route,

Aux douceurs du sommeil se sont livrés sans doute.
J'ai cru que dans la Perse, et sous des cieux si beaux,
J'errais parmi les fleurs, les moissons, les ruisseaux,
Les ombrages, les fruits, mille autres dons encore
Que le Persan reçoit de l'astre qu'il adore.
Tandis qu'à mes esprits vivement enchantés
Tant de riches trésors s'offraient de tous côtés,
Un jeune homme charmant sembla frapper ma vue:
Son front était pensif, son ame était émue;
Dans ses yeux pleins de flamme, où régnait la pudeur,
Je ne sais quoi de tendre en modérait l'ardeur.
Parmi ces fleurs, ces fruits, ces eaux, cette verdure,
Il semblait s'embellir de toute la nature;
Et la nature aussi, dont il était l'amour,
Semblait de son aspect s'embellir à son tour.
Mais lorsqu'avec transport observant son visage
De quelques traits chéris j'y démêlais l'image,
A mon bonheur à peine osant ajouter foi,
Tout cet enchantement s'est enfui loin de moi..
Dans un vaste désert je me crois transportée,
Sur une terre aride, inculte, inhabitée,
Meurtrière, brûlante, où des cieux enflammés
Dévoraient jusqu'aux rocs de leurs feux consumés.
Un jeune voyageur devant moi se présente;
Il me semblait mourant. Éperdue et tremblante,
Je cours dans ma pitié le sauver du trépas:
Du sable, en gémissant, j'arrache tous mes pas;
Je m'arrête, et je marche, et je tremble, et j'espère,
Je m'efforce, j'approche: hélas! c'était mon frère.

ODÉIDE.

Lui!

SALÉMA.

Lui-même, Farhan. « Ma sœur, dit-il, c'est toi?
« Viens-tu t'ensevelir sous le sable avec moi?
« Hélas! la même ardeur dans notre sein s'allume,
« Cet air, ce vent de feu tous les deux nous consume.
« Entends-tu, Saléma, l'aquilon mugissant?
« Par le sable obscurci, le soleil pâlissant
« Semble expirer au loin dans ce rayon funeste:
« C'est son dernier pour nous, c'est le seul qui nous reste.
Nos pieds, alors, nos pieds cherchent à s'affermir
Sur un sable tremblant, prêt à nous engloutir:
Nous pâlissons tous deux, nos cheveux se hérissent;
Nous nous tendons les bras, nos corps glacés fléchissent;
Et ces sables muets, cette mer sans courroux,
S'entr'ouvre, nous dévore, et se ferme sur nous.
Ma sœur, j'étouffe encor; mais tu verses des larmes,
Juste ciel! tu frémis!... D'où naissent tes alarmes?

ODÉIDE.

Ma sœur, vous n'aurez plus à trembler sur son sort.
Ce songe... hélas! Farhan...

SALÉMA.

Quoi! ma sœur...

ODÉIDE.

Il est mort.

SALÉMA.

Grace au ciel, la douleur reste seule à mon ame!
Je ne crains plus enfin ma détestable flamme.

ODÉIDE.

Qu'entends-je? quels forfaits! ô déplorable jour!
Se peut-il...?

SALÉMA.

Eh ! ma sœur, connaissez-vous l'amour ?
La voilà cette ardeur que ma bouche a trahie,
Que cachaient les langueurs de ma mélancolie ;
Ce penchant malheureux, proscrit par la vertu,
Qui troublait ma raison, qu'en vain j'ai combattu.
Oui, je vis pour Farhan, je l'aime, je l'adore ;
C'est là cet air, ce ciel, ce feu qui me dévore,
Ce vent de nos déserts, terrible, envenimé,
Moins brûlant que l'amour dans mes sens allumé.
Voilà Farhan, c'est lui ; c'était là son visage,
Lorsqu'une douce erreur m'en présentait l'image ;
Jeune, sensible, ardent, tel qu'il frappa mes yeux,
Quand seul il enchantait et la terre et les cieux.
Que dis-je ? Ah ! dans la tombe où j'ai troublé ta cendre,
Sans doute avec horreur, Farhan, tu dois m'entendre !
J'ai donc tout profané : ce vertueux séjour,
L'honneur, les nœuds du sang, la nature, et l'amour !
Ma sœur, venge sur moi ce ciel qui me déteste ;
Arrache-moi ce cœur, ce cœur né pour l'inceste.
Frappe, voilà mon sein.

SCÈNE III.

ODÉIDE, SALÉMA, SOBED.

SOBED.

Brûlé d'un ciel ardent,
Farhan qu'on a cru mort arrive en cet instant :
Un pasteur du désert vient de le reconnaître

Sur le même coursier qui le fit disparaître ;
Sur son coursier chéri, qui, par sa voix flatté,
Marquait en bondissant sa joie et sa fierté.
Vous l'allez voir bientôt ; mais redoutant son père,
A son premier courroux il voudra se soustraire.
Agité, tout poudreux, et prompt à vous chercher,
C'est près de vous d'abord qu'il viendra se cacher.
Le voici.

SCÈNE IV.

ODÉIDE, SALÉMA, SOBED, FARHAN.

FARHAN, *à Sobed.*

Laissez-nous.

(*Sobed se retire.*)

SCÈNE V.

ODÉIDE, SALÉMA, FARHAN.

FARHAN.

Mes sœurs, c'est votre frère.
Embrassez-moi.

(*Il les embrasse.*)

SALÉMA.

Farhan !

ODÉIDE.

O ciel !

FARHAN.

Que fait mon père?

(*A part.*)
Je tremble.

ODÉIDE.

En ce moment la tribu de Sajir
Le retient.

FARHAN.

Je respire. Oh ! je puis donc jouir,
Mes sœurs, mes tendres sœurs, après ma longue absence,
Du plaisir de vous voir ! Combien votre présence
Enchante mes regards !... Ce soleil dévorant...
Ces sables... des ennuis... le vent, ce cruel vent
Du désert... tout m'accable... Ah ! je suis plus tranquille.
Ces tentes, ces chameaux, cet innocent asyle,
L'aspect de Samaël, de ma tribu... je croi
Que le bonheur enfin va s'approcher de moi.
Mais pourquoi, Saléma, vois-je sur ton visage
Des traces de langueur ? Pourquoi donc un nuage
Obscurcit-il sitôt les jours de ton printemps ?
Ton cœur paraît souffrir.

ODÉIDE.

Ma sœur, dans tous les temps,
Ne fut que trop portée à la mélancolie.

FARHAN.

Eh ! laissez-la répondre.

SALÉMA.

Ah ! notre triste vie,
Ainsi que ces déserts, nous offre peu de fleurs ;
Mais une main prodigue y sema les douleurs.

FARHAN.

(*A Odéide.*)
Ah ! Saléma. Ma sœur, tu revois donc ton frère

SCÈNE VII.

FARHAN, ABUFAR.

FARHAN.

Mon père...

ABUFAR.

Moi! je n'ai point de fils. Je me souviens qu'un jour
J'en crus posséder un bien cher à mon amour.
On le nommait Farhan. J'élevai sa jeunesse ;
J'avais fondé sur lui l'espoir de ma vieillesse ;
Mais j'ignore en quels lieux il a porté ses pas.

FARHAN.

S'il était devant vous?

ABUFAR.

Je ne l'aperçois pas.
Mais le nouvel objet qui frappe ici ma vue
M'a saisi tout-à-coup d'une horreur imprévue.
En cherchant dans ton cœur, me dirais-tu pourquoi,
Quand j'observe ton front, je frémis malgré moi?
N'est-ce pas (ton maintien, ton œil, tout m'en assure)
Que l'aspect d'un ingrat fait souffrir la nature?
Ton père, réponds-moi, lorsque tu l'as quitté,
T'accablait-il du poids de son autorité?
Était-il un tyran? fuyais-tu ses caprices,
L'excès de sa rigueur, l'exemple de ses vices?
Mais s'il sentait pour toi ce vif et tendre amour
Que tu devais, ingrat, si mal payer un jour,
Comment à ses regards oses-tu reparaître?
Non, ce n'est point ici que le ciel t'a fait naître.

Va revoir ces climats, ces palais enchantés,
Où régnent les tyrans, l'or et les voluptés;
Où le mépris des mœurs, où d'horribles maximes
Ont de leurs traits hideux dépouillé tous les crimes.
Que t'ont fait nos déserts? De quel front reviens-tu
Y mêler l'air du crime à l'air de la vertu?
Ne t'ai-je pas surpris parlant avec mes filles?
Il faut dès ce moment avertir les familles,
Leur annoncer... Que dis-je? il n'en est pas besoin,
Et je me dois ici charger d'un autre soin.
Va-t'en, fuis, (pour te voir mon horreur est trop forte;)
Va-t'en chez des méchans: où tu voudras, n'importe.
Ce même sol tous deux ne peut plus nous souffrir.
Va, fuis, sors de ma tente, ou je vais en sortir.

FARHAN.

J'obéis, il le faut, à la voix paternelle;
Sans doute avec douleur, mais sans me plaindre d'elle.
Le voyageur pourtant, le mortel égaré,
Consumé par la faim, par la soif dévoré,
En tout temps trouve ici la tente de mon père,
Le pain qui le nourrit, l'eau qui le désaltère,
Dans la main d'Abufar le gage de sa foi;
Mais sa tente et son cœur se sont fermés pour moi.
Pour moi dans l'univers il n'est plus qu'un asyle.
Je m'en vais donc goûter enfin, calme et tranquille,
Cette hospitalité, ce doux et long repos
Qu'un malheureux du moins trouve au fond des tombeaux.
J'approcherai sans peur du juge incorruptible,
Qui lit seul dans les cœurs, et n'est pas inflexible.
Peut-être à mes raisons, s'il m'avait entendu,

Ton cœur, en me quittant, n'a donc point palpité ?
Non, je ne croirai point que mon fils inflexible
Sous des dehors heureux cache un cœur insensible :
Mon fils n'est point barbare, il n'a point échappé
Aux premiers mouvemens dont tout homme est frappé.
Il faut de toi, mon fils, il faut que je m'assure,
Qu'un hymen vertueux t'enchaîne à la nature.

FARHAN.

Quoi ! l'hymen...

ABUFAR.

J'ai vieilli, je sais ce que je veux :
Ton âge est imprudent, terrible, impétueux :
J'ai connu ses périls. Ce nœud si nécessaire,
Si pur, si doux, l'hymen pourrait-il te déplaire ?
Regarde autour de nous. Ah ! lorsqu'en ces déserts
Nos sables agités ont obscurci les airs ;
Quand le soleil pâlit, quand les vents homicides
Élèvent jusqu'au ciel des montagnes arides,
Et font voler au loin ces nuages brûlans
Sur les pas égarés des voyageurs tremblans,
Le chameau mieux instruit, courbé sous la tempête,
Dans le sable du moins ensevelit sa tête ;
Sans braver le péril, sage et fermant les yeux,
Il trompe par instinct ces vents contagieux.
Trompe aussi ta jeunesse et son intempérie ;
Trompe aussi par raison tes sens et leur furie.
N'attends pas, dans ton cœur de mollesse abattu,
Que l'air brûlant du vice ait séché la vertu.
Ah ! tremble d'outrager l'implacable nature ;
On ne la vit jamais pardonner son injure.

L'hymen, l'hymen peut seul, en engageant ta foi,
T'arracher aux dangers dont je frémis pour toi.
Choisis dans nos tribus une épouse fidèle
Qui fixe ton bonheur et tes vœux auprès d'elle.
Que je puisse jouir de ta félicité,
T'embrasser, me revoir dans ta postérité!
Crois-moi, suis mes conseils. Va, je suis sans colère:
Rends-moi mon fils, Farhan; je t'ai rendu ton père.

FARHAN.

Non, vers l'hymen jamais rien ne peut m'entraîner;
Rien ne peut m'y contraindre ou m'y déterminer.
Je ne saurais souffrir un lien si funeste.
L'amour, je le combats; l'hymen, je le déteste.
Je soutiendrai mes droits.

ABUFAR.

Tes droits! Et la vertu!

FARHAN.

Je suis, je mourrai libre.

ABUFAR.

Et malheureux, l'es-tu?

FARHAN.

Je crois l'être du moins.

ABUFAR.

Ce n'est qu'au vrai courage
A porter du devoir l'honorable esclavage.

FARHAN.

La liberté toujours m'offrira des appas.

ABUFAR.

Où la vertu n'est point, la liberté n'est pas.
Ne te souvient-il plus que quitter sa patrie

Est pour tous nos enfans un crime en Arabie?
La malédiction des pères furieux
S'attache sur leurs pas avec celle des cieux.
Irions-nous oublier aux rives étrangères
La pudeur, le travail, les vertus de nos pères,
Pour rapporter chez nous les vices corrupteurs
De cent peuples nourris dans le mépris des mœurs?
Et voilà tes forfaits. Rebelle à la nature,
Rebelle à ton pays, barbare, ingrat, parjure...

FARHAN.

Barbare! ingrat!

ABUFAR.

Tu l'es. Par les mœurs consacrés,
Ces murs n'avaient point vu d'enfans dénaturés;
Le ciel jusqu'à ce jour n'en avait point fait naître:
Un seul, un seul parut, et mon fils devait l'être.

FARHAN.

Savez-vous, savez-vous pourquoi je vous ai fui?
Je vous quittais alors, je vous quitte aujourd'hui:
Un ascendant fatal, terrible, que j'abhorre,
M'a ramené vers vous, et m'en éloigne encore.
Adieu.

ABUFAR.

Tu resteras.

FARHAN.

Non.

ABUFAR.

Je t'en fais la loi.

FARHAN.

Non.

ABUFAR.

J'aurai les moyens de m'assurer de toi.

FARHAN.

C'est la fuite, la fuite, ou la mort que j'espère.
Adieu. (*Il va pour s'échapper.*)

ABUFAR, *courant à lui, le saisissant et le serrant sur son sein.*

Tu resteras dans les bras de ton père ;
Oui, dans mes bras, cruel : tu n'en sortiras plus :
Tu ferais, pour me fuir, des efforts superflus.

FARHAN, *étonné, hors de lui.*

Qui me retient ?

ABUFAR.

C'est moi. Ta résistance est vaine ;
Mon cœur presse ton cœur, mes bras forment ta chaîne,
Voilà le seul lien qui t'arrête avec nous.
Veux-tu partir, Farhan ?

FARHAN.

Je mourrai près de vous.

ABUFAR.

Va, tout est oublié. Séchons tous deux nos larmes.
Si le joug de l'hymen a pour toi peu de charmes,
Diffère, j'y consens, mon fils, à t'en charger ;
Peut-être ce dégoût n'est-il que passager :
Mais calme auprès de moi cette fougue orageuse
D'une ame trop ardente et trop impétueuse.
Reste avec Ténaïm, près de moi, de tes sœurs
Qui t'ont, même en ce jour, servi de défenseurs.
Nous perdons Pharasmin : tu l'estimes, je l'aime ;
Je viens de l'affranchir, de le rendre à lui-même ;

Saléma le retient, je n'en saurais douter.
J'ai vu dans ses regards, dans son ame inquiète,
Les signes trop certains d'une flamme secrète.
Se pourrait-il ?... O ciel ! je sens que mon courroux...
Est-ce à toi, malheureux ! à toi d'être jaloux ?
Je ne m'étonne plus si le ciel me déteste ;
Si mon père a frémi de mon aspect funeste.
Ciel ! venge la nature : arrache-moi le jour,
Avant que je déclare un si coupable amour.
Que je crains le moment de nous trouver ensemble !

SCÈNE II.

FARHAN, SALÉMA.

FARHAN.

(*A part.*)
La voilà : je frémis.

SALÉMA, *à part.*

Je l'aperçois : je tremble.
Ciel ! sous tes feux vengeurs que j'expire soudain,
Plutôt qu'un tel secret s'échappe de mon sein !

FARHAN.

Je vous vois donc... je puis...

SALÉMA.

Farhan, c'est vous !... Mon frère...
Eh bien !... vous l'avez vu.

FARHAN.

Qui donc, ma sœur ?

SALÉMA.

Mon père...

Hélas ! avez-vous pu soutenir son courroux ?

FARHAN.

Ma sœur, je l'ai fléchi.

SALÉMA.

J'avais tremblé pour vous.
Des pères irrités la menace est terrible ;
Mais leur cœur, grace au ciel, n'est jamais inflexible.
Quels que soient leurs enfans, leur colère envers eux
Est souvent la douleur de les voir malheureux.

FARHAN.

De quel mortel, ma sœur, le ciel nous a fait naître !
C'est la vertu, je crois, qui vient de m'apparaître.
Quels traits et quels discours ! Mais comment l'imiter ?

SALÉMA.

Ah ! vous ne voudrez plus, mon frère, le quitter.
Quand vous êtes parti pour ces lointains rivages,
Votre esprit de nos traits emporta les images :
Ces souvenirs pourtant, avec tous leurs appas,
N'ont pas toujours, mon frère, accompagné vos pas.
Mais nous, dans ces déserts, au calme, à la constance,
Au doux recueillement instruits dès notre enfance,
Dans nos cœurs, avec soin, nous gardons imprimés
Les premiers sentimens qui les ont animés.
Leur tendre affection ne meurt point par l'absence ;
Elle vit de regrets, de douleur, de silence.
Ils ne vous ont point dit, ces rivages jaloux,
Que nos cœurs vous suivaient, qu'ils volaient près de vous.
Eh ! comment de si loin concevoir nos alarmes,
Entendre nos soupirs, se figurer nos larmes ?
Vous n'avez pas songé, mon frère, à nos douleurs.

FARHAN.

Hélas ! peut-être alors versais-je aussi des pleurs.

SALÉMA.

Tu vois sur ce sommet ces deux palmiers fidèles
Qui confondent entre eux leurs ombres fraternelles.

FARHAN.

Eh bien !

SALÉMA.

C'est à leurs pieds, le jour, le triste jour
Où pour d'autres climats tu quittas ce séjour,
C'est à leurs pieds, Farhan, qu'immobile, interdite,
De mes regards au loin j'accompagnai ta fuite.
Au bout de l'horizon mes desirs et mes yeux
Reculaient, pour te suivre, et la terre et les cieux ;
Je volais sur tes pas aux portes de l'aurore.
Je ne te voyais plus, je regardais encore.
Quel fut mon désespoir, quand mon œil égaré
N'apercevant plus rien... !

FARHAN.

Qu'as-tu fait ?

SALÉMA.

J'ai pleuré.

FARHAN.

Est-il vrai, Saléma ? Tu répandis des larmes ?
Des pleurs pour moi versés ont pu ternir tes charmes ?
Hélas ! qu'en cet instant n'étais-je auprès de toi !

SALÉMA.

Hélas ! qu'en cet instant vous étiez loin de moi !

FARHAN.

Je te vois donc enfin ! Mais que ton front paisible

Nous cache un cœur ardent, pur, fidèle, sensible,
Capable du plus doux, du plus tendre retour!
Quel bonheur l'attendait s'il eût connu l'amour!
Mais dis : dans nos tribus tes yeux ont pu, sans crime,
Distinguer quelque objet digne de ton estime;
Quelque fils de nos chefs...

SALÉMA.

Aucun.

FARHAN.

Quelque étranger...
Soit Mède, soit Persan...

SALÉMA.

Aucun.

FARHAN.

Pour t'engager
Sous les lois de l'hymen, si les vœux de mon père
M'avaient prescrit...

SALÉMA.

Grand dieu! N'achève pas, mon frère.

FARHAN, *à part.*

Je respire, ô bonheur! (*Haut.*) Jamais donc, je le voi,
Les flambeaux de l'hymen ne brilleront pour toi!

SALÉMA.

Jamais. Mais vous, Farhan, dans votre longue absence
(Si pourtant j'ose entrer dans cette confidence),
Vous n'avez pas senti votre cœur arrêté
Par un charme plus doux que votre liberté?

FARHAN.

J'en atteste ce jour qui pour moi luit encore,
Qu'à l'instant sous tes yeux le trépas me dévore,

Si l'amour ou l'hymen, quels que soient ses attraits,
Par le moindre serment peut m'enchaîner jamais!

SALÉMA.

Mon frère, je vous crois... D'où naissent tes alarmes?
Pourquoi fixer sur moi tes yeux remplis de larmes?

FARHAN.

Ah! Saléma!

SALÉMA.

Farhan!

FARHAN, *il la serre sur son sein.*

Viens dans mes bras, je meurs.
Comme ton cœur gémit!

SALÉMA.

Il s'est rempli de pleurs:
Je crains de le presser.

FARHAN.

Ma sœur!

SALÉMA.

Que veux-tu dire?
Ah! parle.

FARHAN.

Écoute.

SALÉMA.

Eh bien!

FARHAN.

Je me tais, et j'expire.

SALÉMA.

Ah! quels que soient tes maux, c'est trop être abattu.
Du courageux Farhan où donc est la vertu?
Que ta sœur te console. Eh! quels noms sur la terre

Sont plus doux que ces noms et de sœur et de frère ?
Qui nous empêchera, dans nos tendres discours,
D'épancher nos douleurs, de nous voir tous les jours ?
La nuit de tes chagrins deviendra moins profonde ;
Heureux dans ces déserts, oubliés, loin du monde,
Nous dirons : Pour s'aimer, le ciel y renferma
Saléma pour Farhan, Farhan pour Saléma.
Allons ; n'attendons pas qu'une langueur obscure
Dans nos cœurs accablés ait éteint la nature...

FARHAN.

Eh bien ! j'en vais sentir le charme et la douceur.
Je cède à Saléma, j'obéis à ma sœur.
C'est ma sœur qui le veut, c'est l'amour qui me guide,
L'amour, le tendre amour que j'ai... pour Odéide,
Pour mon père, pour toi, pour Ténaïm. Je sens
Que déja ce bonheur a ravi tous mes sens...

SALÉMA.

Et moi, je goûterai sous les yeux de mon père
Ce plaisir si touchant de consoler un frère.

FARHAN.

Je vois mon père, ô ciel ! Sortons de ce côté.
(*A part, avec joie.*)
Allons, je n'ai rien dit.

SALÉMA, *à part, avec joie.*

Mon secret m'est resté.

SCÈNE III.

SALÉMA, ABUFAR, UN ARABE.

ABUFAR.

Farhan t'a-t-il parlé ?

SALÉMA.

De quoi ?

ABUFAR.

De mon envie
De fixer Pharasmin au sein de ma patrie,
Et d'obtenir de lui, par un hymen heureux,
Les soins d'un ami tendre et d'un fils généreux.

SALÉMA.

Il ne m'en a rien dit. Mais ce projet d'un père
N'a rien pour vos enfans qui puisse leur déplaire.
Le bonheur qu'en ces lieux nous goûtons près de vous
Va s'augmenter encor par des liens si doux.
Puisque pour Pharasmin votre choix se décide,
Vous comblerez ses vœux, car il aime Odéide.

ABUFAR, *avec étonnement.*

Il aime Odéide ?

SALÉMA.

Oui.

ABUFAR.

Quel bonheur !

SALÉMA.

Je le croi.
Je vis près de ma sœur : sans lui manquer de foi,
Je puis vous assurer que son penchant d'avance

Prêtera quelque charme à son obéissance.
Cet hymen peut ainsi s'accomplir dans ce jour.

ABUFAR.

Et le ciel par mes mains bénira leur amour.
Que l'on cherche mon fils, Pharasmin, Odéide.
(*L'Arabe sort.*)
Oh ! du ciel à mes vœux si la bonté préside,
Je vais donc, au déclin de mes jours pâlissans,
Du bonheur de ma race entourer mes vieux ans !

SCÈNE IV.

SALÉMA, ABUFAR, TÉNAIM, ODÉIDE, PHARASMIN, FARHAN.

ABUFAR, *à Pharasmin.*

Tu ne l'ignores pas, je t'estime, je t'aime,
Et tu peux désormais disposer de toi-même.
De vivre auprès de moi ton cœur est-il jaloux ?
Réponds ; veux-tu partir, ou rester près de nous ?
Tu n'as qu'à dire un mot.

PHARASMIN.

Je reste.

(*Il tend la main à Abufar, et Abufar la lui touche.*)

FARHAN.

Ciel ! qu'entends-je ?
D'où peut naître pour lui cette faveur étrange ?
Un Persan, un Persan !

ABUFAR.

N'a-t-il pas adopté
Nos climats, et nos mœurs, et notre liberté ?

SCÈNE V.

SALÉMA, ABUFAR, TÉNAIM, ODÉIDE, PHARASMIN, FARHAN, SOBED, KÉBIR, PLUSIEURS JEUNES ARABES *attachés à la famille d'Abufar, qui les suivent.*

ABUFAR, *à Sobed et Kébir, et aux jeunes Arabes de leur suite.*

Sobed, Kébir, amis, qu'une garde sévère
M'assure de Farhan. Allez, servez un père.
(*A part.*)
Quels soupçons! Ah! d'horreur mes sens sont pénétrés!
(*Sobed et Kébir, et les jeunes Arabes emmènent Farhan.*)
Se peut-il... ?
(*A ses filles et à sa sœur.*)
Laissez-moi ; Pharasmin, demeurez.

SCÈNE VI.

ABUFAR, PHARASMIN.

ABUFAR.

As-tu vu, mon ami, son crime et mon outrage,
L'excès, l'horrible excès de son aveugle rage ?

PHARASMIN.

Cet excès dans Farhan ne m'a point étonné.
Sa haine est un malheur qui m'était destiné :
J'en ai vu dès long-temps les signes manifestes ;

Elle éclatait par-tout, dans ses yeux, dans ses gestes;
Elle a dû s'exhaler par un transport soudain,
Sur-tout quand vos bontés honoraient Pharasmin.

ABUFAR.

Mais pourquoi ce transport a-t-il saisi son ame,
Lorsqu'accueillant tes vœux, lorsqu'approuvant ta flamme,
De l'une de ses sœurs je t'ai promis la foi ?

PHARASMIN.

C'est un Persan captif qu'il voit toujours en moi.
Arabe du désert, libre et fier de sa race,
Aspirer à sa sœur lui paraît une audace.
Il pense que sa sœur ne se peut allier
Qu'avec l'Arabe seul dans l'univers entier;
Né superbe et bouillant...

ABUFAR.

Toujours, quand je l'accuse,
Ta générosité me présente une excuse.
Cependant je suis père, et je dois le premier
Chercher à le défendre, à le justifier.
Mais j'interprète mal cette horrible furie.
Je crois...

PHARASMIN.

Que pensez-vous ?

ABUFAR.

O crime! ô flamme impie!
Tout s'explique à mes yeux: voilà, voilà pourquoi
Ce monstre si long-temps s'est éloigné de moi.
J'ai découvert enfin le secret du perfide.
L'exécrable Farhan brûle pour Odéide.

PHARASMIN.

Odéide !

ABUFAR.

Oui, lui-même; oui, son infâme ardeur
Dans son éclat naissant dévorait la pudeur.
Je l'ai vu, je l'ai vu d'une main frémissante
Presser entre ses bras une sœur innocente :
Il ne saurait souffrir que, t'assurant sa foi,
Je prépare un hymen entre Odéide et toi.
Il nourrit, il nourrit cette ardeur criminelle,
Ce détestable feu qui l'embrasa pour elle.
Je sens frémir mon cœur, se troubler ma raison.
L'inceste...

PHARASMIN.

Eh bien! l'inceste.....

ABUFAR.

Il est dans ma maison.
Crois-moi, jeune Persan, cherche une autre famille,
Un père plus heureux qui te donne sa fille.

PHARASMIN.

Je perdrais Odéide, Odéide ! et pourquoi ?

ABUFAR.

Ma race maintenant n'est plus digne de toi.

PHARASMIN.

Je pourrais vous quitter !

ABUFAR.

Telle est mon infortune !
O douleur ! ô regret ! ô vieillesse importune !
Au lieu d'un fils soumis, et tendre et vertueux,
J'ai donc fait naître un monstre, un vil incestueux !

Et son opprobre, ô ciel ! deviendrait mon partage!
Je m'instruirais si tard à dévorer l'outrage !
Nos antiques tribus verraient dorénavant
Abufar avili dans Abufar vivant ;
Et ces cheveux sans tache aux yeux de ma patrie
Se montrer sur ma tête avec ignominie !
Malheureux, dont le crime a produit mon affront,
Quand tu ne rougis plus, viens voir rougir mon front!

PHARASMIN.

Juste ciel ! vous pleurez !

ABUFAR.

Où vois-tu donc mes larmes ?
Mon courroux contre lui va me donner des armes.
Oui, je jure, Soleil, par ton sacré flambeau,
Témoin dans nos climats de ce forfait nouveau ;
Je jure que mon bras, que ma juste furie
Vengeant le ciel, les mœurs, ma race, ma patrie,
Pour épurer les airs, et cet éclat du jour
Qu'un monstre a trop souillé par son profane amour,
Dans les flots de son sang, l'horreur de la nature,
Étoufferont ses feux, laveront mon injure,
Et priveront bientôt de ton aspect sacré
Le fils, l'indigne fils qui m'a déshonoré !

PHARASMIN.

Je tombe à vos genoux.

ABUFAR.

Voudrais-tu le défendre ?

PHARASMIN.

Ne précipitez rien ; daignez au moins m'entendre.
Vous vous repentiriez bientôt de son trépas.

ABUFAR.

Un monstre! un criminel!

PHARASMIN.

Non, non, il ne l'est pas.
Croyez-moi, j'en réponds. J'ose excuser sa flamme;
L'amour innocemment est entré dans son ame.
Comment fuir, en effet, vers le piége entraîné,
Le plus doux des périls qu'on n'a point soupçonné?
Nourri près d'Odéide, il aura, sans alarmes,
Laissé son jeune cœur se tourner vers ses charmes;
Il aura cru la voir, sensible impunément,
Avec les yeux d'un frère, et non pas d'un amant.
Il n'aura pas prévu qu'une amitié si pure
Lui cachait un penchant proscrit par la nature;
Qu'il connaîtrait un jour, mais trop tard éclairé,
De quel poison fatal il s'était enivré.
Oui, souvent ces déserts, dans leur vaste silence,
Auront de ses remords reçu la confidence.
Son amour vit encor dans son cœur combattu;
Mais il gémit du moins domté par la vertu.
Moi, plus heureux que lui, plein d'une douce attente,
Je n'ai point rencontré ma sœur dans une amante;
Et le destin pour moi, dans ce nouveau séjour,
N'avait point séparé l'innocence et l'amour.
Plaignez, plaignez plutôt sa flamme involontaire,
Les efforts qu'il a faits, les efforts qu'il doit faire.
L'amour le poursuivait; il l'a craint, il l'a fui.
Le bonheur est pour moi, mais la gloire est pour lui.

ABUFAR.

Non, tu ne vaincras point le courroux qui m'anime.

J'ai lu dans tous ses traits la preuve de son crime ;
Vois comme dans ton sang il voulait se plonger.
Il bravait mon pouvoir, il m'osait outrager !
Il suspend ton hymen, ton bonheur qu'il abhorre.

PHARASMIN.

Je l'attendis long-temps, je peux l'attendre encore.
J'étais, je suis toujours heureux de vous servir,
Et d'aimer Odéide, et de vous obéir.
Pour murmurer jamais, ma tendresse est trop forte.
Je reprendrai mes fers, dix ans, vingt ans, n'importe !
L'amour embellit tout, le présent, l'avenir.
L'on possède déja ce qu'on croit obtenir.
Mais rendez-nous Farhan ; oui, bientôt, je l'espère,
Son respect, ses remords vont désarmer son père.
Des cœurs tels que le sien les combats sont affreux,
Mais leurs efforts sont grands, sont prompts, sont généreux.
Farhan est votre fils : non, jamais, quoi qu'il fasse,
Il ne démentira son sang ni votre race :
Non, je ne croirai point que le ciel en courroux
Laisse flétrir un sang transmis pur jusqu'à vous.
Vous l'avez dit cent fois à moi-même, à vos filles :
Les bonnes actions protégent les familles.
Dans des besoins cruels, et pauvre, et généreux,
Vous réserviez toujours la part du malheureux.
Le bien qu'on croit caché sort de la nuit obscure,
Et le ciel tôt ou tard le paie avec usure.

ABUFAR.

Tu connais mal mon fils.

PHARASMIN.

Vous l'accusez en vain.

Le repentir, le calme est déja dans son sein :
Farhan n'est point coupable, inhumain, ni perfide.

ABUFAR.

Tu le crois, Pharasmin?

PHARASMIN.

Entendez Odéide;
Entendez Ténaïm. Venez, je suis vos pas.
Vous lui rendrez son père, ou je meurs dans vos bras.
(Ils sortent ensemble.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABUFAR, TÉNAIM.

ABUFAR.

J'AI suivi vos conseils ; il fallait vous complaire :
Ils sont libres tous deux. Mais d'un fils téméraire
Répondez-vous, ma sœur ?

TÉNAIM.

Votre fils arrêté
Aurait perdu la vie avec la liberté.
Terrible, et l'œil farouche, en sa fureur extrême
J'ai tremblé que sa main n'attentât sur lui-même.
Mais de sa garde à peine il s'est vu délivré,
Que sans bruit sous sa tente il est soudain rentré.
Dans ses sombres regards, sur-tout dans son silence,
De ses sourdes douleurs j'ai vu la violence.
De son calme orageux rien ne peut le tirer,
Et même sa raison m'a paru s'altérer.

ABUFAR.

Et quels témoins plus sûrs demandez-vous encore
De l'exécrable feu dont l'horreur le dévore ?
C'est ainsi que le crime, à lui-même odieux,
Jusque dans son repos se trahit à nos yeux.

TÉNAIM.

Non, mon frère, jamais Farhan n'a dans son ame
Senti pour Odéide une coupable flamme,
Elle le justifie ; et si de Pharasmin
Pour sa sœur il rejette et l'amour et la main,
Ce n'est point qu'à nos vœux sa passion s'oppose :
C'est la haine, l'orgueil qui seul en est la cause.
Oui, l'orgueil seul, mon frère, a produit sa fureur.
La raison et le temps détruiront son erreur.
Odéide vous peut prouver son innocence.

ABUFAR.

Je veux que Pharasmin lui parle en ma présence.
Oh ! si j'ai, dans leurs mœurs imitant mes aïeux,
Peut-être mérité quelque grace à tes yeux,
O ciel ! fais qu'il soit pur d'un amour que j'abhorre !
Rends-moi le doux plaisir de l'estimer encore !
Que je puisse bientôt, le serrant sur mon cœur,
Par des pleurs d'alégresse abjurer ma fureur !

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

TÉNAIM, *seule.*

Oui, bientôt Odéide, en défendant son frère,
Saura le disculper dans l'esprit de son père :
Il verra son erreur.



SCÈNE III.

TÉNAIM, PHARASMIN.

C'est vous, cher Pharasmin !
Ah ! rendez grace au ciel, qui vous a fait humain !
Votre amour fut constant, pur, patient, timide :
L'amour va tout payer par l'hymen d'Odéide.
Farhan s'est apaisé. Puisse enfin son courroux
Ne pas jeter encor la terreur parmi nous !

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

PHARASMIN, *seul.*

Oui, Farhan nourrissait une haine cachée,
Sur moi depuis long-temps en secret attachée.
Mais je n'ai pas prévu qu'un jour, dans sa fureur,
Il dût, en s'oubliant, me marquer tant d'horreur.
Eh quoi ! ce n'est donc pas Saléma qui l'enflamme !
Odéide est l'objet qui captive son ame.
Je m'étais donc mépris ! C'est dans Farhan, ô cieux !
Que vous deviez m'offrir un rival odieux !
Je ne m'étonne plus de sa rage homicide :
Je conçois cependant ses feux pour Odéide.
Plein d'un amour fatal, long-temps dissimulé,
Pour sa sœur quelquefois plus d'un frère a brûlé !
Farhan, qu'à tous les deux ton ardeur est contraire !
Pourquoi ne puis-je pas te chérir comme un frère ?
Tu me hais ; je te plains. Hélas ! dans ma pitié,
Je fais du moins pour toi les vœux de l'amitié.

SCÈNE V.

PHARASMIN, FARHAN.

FARHAN, *avec un grand calme.*

Ah! c'est toi, Pharasmin! Mon père sans alarmes
Avec la liberté m'a fait rendre mes armes.
Plus calme maintenant, je confesse entre nous
Que tantôt j'ai trop cru mon aveugle courroux.
Hélas! pour mon malheur le ciel me fit extrême;
Il est de ces momens où l'on n'est plus soi-même:
Devant mes propres yeux je suis humilié.
J'eus tort: pardonne-moi.

PHARASMIN.

Va, tout est oublié.
Ta main, Farhan?

FARHAN.

Ami, ta flamme est légitime.
Ma sœur peut te chérir; tu peux l'aimer sans crime:
Et mon père, crois-moi, s'il écoute mes vœux,
Ne retardera pas le bonheur de vos feux.

PHARASMIN.

Pour son gendre, Abufar voudra me reconnaître!

FARHAN.

Tu deviendras son fils... son fils... le seul peut-être...
Adieu, cher Pharasmin.

PHARASMIN.

Où vas-tu donc, Farhan?

FARHAN.

Retrouver près d'ici mon coursier qui m'attend,

Cet ami généreux qui va, loin de ta vue,
Prêter tous ses secours à ma fuite imprévue,
Sans appareil, sans bruit, plus prompt que les éclairs,
M'emporter pour jamais au fond de nos déserts !
Il est certains momens à saisir dans la vie.
A mes vœux pour jamais je sais qu'elle est ravie,
Je ne la verrai plus. Oh ! non ; jamais ces lieux
Ne m'offriront sa grace, et ses traits, et ses yeux ;
Non, jamais ; c'en est fait.

PHARASMIN, *à part.*

Dieu ! quelle horrible flamme !
Quoi ! sa sœur !

FARHAN.

Que dis-tu ?

PHARASMIN.

Le trouble est dans ton ame.
Tu parais méditer quelque projet affreux ?

FARHAN.

Je n'ai plus qu'un moment pour être vertueux.
Ce coursier... il est prêt... ma sœur... Tous deux peut-être
Dans un instant... un seul, nous pouvons disparaître.

PHARASMIN.

Avec qui ? Quelle horreur !

FARHAN, *égaré*, *à part.*

Oh ! non ! je n'ai rien dit.
Une idée a pourtant occupé mon esprit.
(*Haut.*)
Dis-moi donc... que voulais-je ? Ah ! dans mon trouble extrême,
Je veux... je crains... j'ai froid.

PHARASMIN.

Rentre, hélas ! dans toi-même.

FARHAN.

Je me sens affaissé. N'es-tu pas averti
D'un changement dans l'air ?

PHARASMIN.

Non.

FARHAN.

Tu n'as pas senti
De ces vents du désert la dévorante haleine ?
Mon ami, mon cœur souffre, et je respire à peine.
(*Très vivement, après un silence.*)
Je veux la voir.

PHARASMIN. (*A part, avec douleur.*)

Qui donc ? C'est Odéide : ô cieux !
(*Haut.*)
Qui donc ?

FARHAN.

Je veux la voir, et mourir à ses yeux.

PHARASMIN.

Tu ne la verras pas.

FARHAN.

Quelle ame assez hardie
Pourrait m'en empêcher ?

PHARASMIN.

Moi, moi.

FARHAN.

Je t'en défie.
Mon bras...

PHARASMIN, *l'arrêtant sans violence et avec amitié.*

Ton bras, Farhan, ne peut rien contre moi.

FARHAN.

Est-il possible ? ô ciel ! Il s'est levé sur toi !

PHARASMIN.

Farhan, dans ton état, quand mon ami m'offense,
Je crois qu'il est absent, et n'en prends point vengeance.

FARHAN.

Tu ne méprises pas un si lâche ennemi ?

PHARASMIN.

J'embrasse, en le plaignant, mon frère et mon ami.
Allons, reprends tes sens ; sois homme, allons.

FARHAN.

Écoute :
Mon amour me consume ; il est affreux, sans doute.
Je l'étouffe, il renaît : il cède ; il est vainqueur.
Quels feux ! Ah ! Pharasmin ! mets ta main sur mon cœur.
La pointe du rocher que le soleil dévore
De ce cœur embrasé n'approche point encore.
Ah ! Saléma !

PHARASMIN, *à part, avec joie et surprise.*

C'est elle !

FARHAN.

Ah ! mon ami, je meurs !
Je ne la verrai plus. Tu vois mes feux, mes pleurs,
Mon trouble, mon tourment. Mais malgré leur atteinte,
Ma raison, grace au ciel, ne s'est jamais éteinte.
Oui, je peux l'attester ; oui, jusques à ce jour,
J'ai haï, détesté mon exécrable amour.
Le ciel, le ciel m'entend ; je ne suis point coupable :
Non, je ne le suis point. Ce juge redoutable,
Ce rempart si sacré, je ne l'ai point franchi.
Ma volonté du moins n'a pas encor fléchi.
Mais, hélas ! ma vertu peut bientôt disparaître :

Il ne faut qu'un instant, un seul instant peut-être.
Je te conjure, ami...

PHARASMIN.

Parle, parle, de quoi ?

FARHAN.

D'être homme, d'être humain, de t'emparer de moi,
De ne point me quitter : je suis près de l'abyme.
Si j'allais l'enlever, me souiller par un crime !
Mon ami, tu m'entends ? Tiens, brave ma fureur,
Accable-moi de fers, ou me perce le cœur ;
Poignarde-moi plutôt.

PHARASMIN.

Ciel !

FARHAN.

Mon ami, mon frère,
Ne me perds pas des yeux ; sois mon guide sévère,
Mon témoin, mon garant.

PHARASMIN.

Je le suis.

FARHAN.

Entends-tu ?
Te voilà maintenant chargé de ma vertu.
Je ne suis plus à moi : grace au ciel, je respire.
Ma raison, sur mes sens, a repris son empire ;
Et je t'assure même, en des momens si doux,
Que de toi, Pharasmin, je ne suis plus jaloux.
Puisses-tu, vers l'hymen en entraînant son ame,
Engager Saléma de répondre à ta flamme !

PHARASMIN.

Saléma !... De sa sœur je recherche la main.

FARHAN.

Quoi ! sa sœur ! Odéide !

PHARASMIN.

Oui, sa sœur.

FARHAN.

Pharasmin !

Tu ne me trompes pas ?

PHARASMIN.

Non, non, c'est elle-même.

FARHAN, *après un long silence.*

Quelle était mon erreur !

PHARASMIN.

Depuis long-temps je l'aime.

FARHAN.

Et tu peux l'épouser, rends grace à ton destin.
Moi, je cède à mon sort. Adieu, cher Pharasmin.
Que l'amour le plus doux, l'amour pur et timide,
Charme à jamais ton cœur et le cœur d'Odéide.
Vivez long-temps heureux dans ces déserts sacrés,
De vous-mêmes connus, et du monde ignorés !
De ton bonheur du moins j'emporterai l'image.
A ta vertu, bien tard, hélas ! je rends hommage ;
Mais, Pharasmin, pardonne à la fatalité
De ce cruel amour dont je fus tourmenté.
Quand je n'y serai plus, ami, sous cette tente
Prends pitié d'Abufar, de Saléma mourante.
Qu'elle ignore à jamais qu'un frère malheureux
Puisa dans ses regards ces détestables feux.
C'est l'amour qui t'a fait adopter l'Arabie.
Honore par tes mœurs ma race et ma patrie.

Et moi, loin de ces lieux je vais dans les combats,
Non chercher des lauriers, mais chercher le trépas.
Je ne cours qu'à la mort, et non pas à la gloire.
Cher Pharasmin, adieu; ne hais pas ma mémoire.
Souviens-toi de Farhan, long-temps ton ennemi,
Mais qui connut ton ame, et qui meurt ton ami.
Je pars en l'adorant, pur et digne encor d'elle.

SCÈNE VI.

PHARASMIN, FARHAN, KÉBIR.

KÉBIR.

Pharasmin, sous sa tente Abufar vous appelle.
Il écoute Odéide, il écoute sa sœur.
Il voudrait vous parler.

PHARASMIN, *à part.*

Je te suis. Quel bonheur!
Je te laisse un moment. Je vais trouver ton père.
Mais je le sens, ami, ta fuite est nécessaire.
Hélas! c'est le conseil, Farhan, que je te doi.
Il le faut, je le veux; tu m'as donné sur toi
D'un garant, d'un ami, le pouvoir sans mesure:
Garant, je te l'ordonne; ami, je t'en conjure.
Attends-moi. Je reviens.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FARHAN, *seul.*

Oui, je l'ai résolu.
Le devoir me l'ordonne, et le ciel l'a voulu.

Adieu, de Samaël tribu paisible et chère,
Ténaïm, Odéide... adieu, sur-tout, mon père!
Et toi que j'aime en sœur, que je tremble d'aimer,
Mais que d'un autre nom j'aurais voulu nommer,
Hélas! déja privé de sa fraîcheur première,
Ton front, bientôt flétri, penchera vers la terre.
Il existera donc si loin de nos berceaux
Un intervalle immense entre nos deux tombeaux!
Allons, vainqueur d'un feu que du moins j'ai pu taire,
Souffrant, mais sans remords, j'embrasserai mon père,
Et hâtant aussi-tôt mon départ imprévu,
Je fuirai, mais si loin...

SCÈNE VIII.

FARHAN, SALÉMA.

SALÉMA.

Quels apprêts! qu'ai-je vu?
Que méditeriez-vous? Répondez-moi, mon frère.
Vous ne nous quittez pas! vous aimez votre père
Vos sœurs, votre patrie ont quelques droits sur vous?

FARHAN.

Je sais ce que je dois.

SALÉMA.

Eh quoi! si loin de nous,
Farhan, mon cher Farhan, voudrais-tu vivre encore?

FARHAN.

Ne m'interroge pas.

SALÉMA.

Où vas-tu?

FARHAN.

Je l'ignore.

SALÉMA.

Vous allez être encor loin de nous entraîné.

FARHAN.

Mon sort en tous les lieux est d'être infortuné.
Oh ! Saléma ! ma sœur !

SALÉMA.

Que ce nom a de charmes !

FARHAN.

Non, tu ne connais pas la source de mes larmes,
Je succombe et je meurs sous l'excès de mes maux.
Ah ! nos pasteurs errans, suivis de leurs troupeaux,
De déserts en déserts parcourent l'Arabie ;
De douleurs en douleurs je traverse la vie.

SALÉMA.

Farhan, mon cher Farhan !

FARHAN.

Oh ! que dès mon berceau
N'ai-je suivi ma mère au fond de son tombeau !
Sans doute le destin, car à tout il préside,
Appelle Pharasmin sur les pas d'Odéide ;
Et pourtant d'autres cœurs, trop faits pour se chérir,
Nés sous les mêmes cieux, n'ont jamais pu s'unir.
Oh ! si j'avais trouvé, dans l'antique Assyrie,
Dans la féconde Égypte, ou la riche Médie,
Quelque objet vertueux qui me dût enflammer,
Qui fût né pour l'amour, et qui craignît d'aimer,
Qui portât dans son sein, modeste et recueillie,
Le doux, l'heureux trésor de la mélancolie,

Ce bonheur douloureux, cette tendre langueur,
L'aliment, le plaisir, et le charme du cœur,
Oh! comme à ses genoux, soumis, tendre et fidèle,
Heureux de ses regards, heureux d'être auprès d'elle,
Oubliant l'univers, et vivant sous sa loi!...

SALÉMA.

Mon frère, existe-t-elle?

FARHAN.

Ah! Saléma, c'est toi!

SALÉMA.

Que me dis-tu, Farhan?

FARHAN.

C'est toi, connais ma flamme,
Mes ardeurs, mes tourmens, les transports de mon ame.
Tu vois dans ces déserts l'image de mes feux;
Muets, brûlans, sans borne, et terribles comme eux.
De mon aspect errant j'ai fatigué l'Asie,
Et le Nil, et l'Atlas, et la triple Arabie.
J'aurais voulu, courant, m'élançant loin de toi,
Sortir de cet amour qui fuyait avec moi.
Vains efforts! j'emportais ton image et tes charmes.
J'ai retenu mes cris, j'ai dévoré mes larmes;
Mais pourtant quelquefois, laissant couler mes pleurs,
Les échos étonnés m'ont rendu mes douleurs.
Enfin je suis venu, te cachant ton ouvrage,
Rapporter à tes pieds ma flamme et ton image.
J'ai tout fait pour me vaincre; ici même en ce jour,
J'ai craint de t'avertir de mon fatal amour.
J'enchaînais, mais en vain, cet aveu qui te touche;
Il sortait par mes yeux, il errait sur ma bouche.

Je souffrais, je brûlais, j'adorais tes appas.
Je te parlais d'amour, tu ne m'entendais pas.
Non, tu n'as pas su lire en mon ame éperdue...

SALÉMA.

Et toi-même, à ton tour, ne m'as pas entendue.
Quoi! n'as-tu pas compris dans tout notre entretien
Tout l'excès d'un amour qui répondait au tien?
Dans mes regards au moins n'as-tu donc pas su lire?
Mon air, mes yeux, ma voix, tout devait t'en instruire.
Oui, sous ces deux palmiers d'où je t'ai vu partir,
J'allais chercher l'espoir de te voir revenir.
Je regardais au loin, j'interrogeais l'espace,
De tes pas vers mes pas je rappelais la trace.
Je hâtais, je pressais, j'implorais ton retour.
Je t'attendais la nuit, je t'attendais le jour.
Je te disais tout bas. Oui, ta vie est la mienne;
Viens me rendre mon ame errante avec la tienne.
Mes vœux sont exaucés; enfin je te revoi,
Mon cher Farhan, mon frère! O cieux! écrasez-moi!

FARHAN.

Anéantissez-nous! c'est ma sœur!

SALÉMA.

C'est mon frère!
O cieux! cachez ma honte au centre de la terre!
Un moment, malgré moi, mon cœur s'est égaré.

FARHAN.

La vertu, le devoir, dans la mienne est rentré.

SALÉMA.

Notre crime est horrible.

FARHAN.

Il est involontaire.

SALÉMA.

Où fuir?

FARHAN.

J'entends du bruit.

SALÉMA.

On vient.

FARHAN.

Dieu! c'est mon père.

SCÈNE IX.

FARHAN, SALÉMA, ABUFAR, TÉNAIM, ODÉIDE, PHARASMIN.

ABUFAR, *à Odéide.*

Ma fille, grace à toi je suis désabusé;
Mon malheur est fini, mon courroux apaisé.
Mais il faut avant tout que mon cœur se soulage.
Mon fils, je l'avouerai, je t'ai fait un outrage.
Oui, j'ai cru que ton ame avait, dans sa fureur,
Conçu pour Odéide un amour plein d'horreur.
Je t'accusais à tort de cet énorme crime.
Je te rends ton bonheur, mon amour, mon estime.
Confondons nos transports et nos embrassemens.

FARHAN, *interdit, et se détournant.*

Mon père...

ABUFAR.

A quel effroi sont livrés tous tes sens?

(*A Saléma.*)

Ma fille!

SALÉMA, *interdite, et se détournant.*

Eh bien !... Mon père...

ABUFAR.

O ciel ! quel trouble extrême !

Que me faut-il penser ? M'abusé-je moi-même ?

(*A Saléma.*)

Ma fille, parle.

SALÉMA.

Hélas !

ABUFAR.

Vous frémissez tous deux.

Quel secret cachez-vous ?

FARHAN.

Connaissez donc nos feux.

N'estimez plus un monstre, un coupable, un perfide.

Non, je ne brûle point pour ma sœur Odéide ;

Mais...

ABUFAR.

Va, ce mot suffit pour calmer mon courroux.

Nomme, nomme l'objet.

SALÉMA.

Il est à vos genoux.

Dans notre indigne sang étouffez notre flamme.

ABUFAR.

Avez-vous accueilli cette ardeur dans votre ame ?

FARHAN.

Abandonnés du ciel, nous nous sommes tous deux

Avoué, dans l'instant, nos exécrables feux.

ABUFAR.

Sans craindre que ce ciel, pour vous réduire en poudre...

FARHAN.

Le remords a sur nous tombé comme la foudre.

SALÉMA.

Il a mis dans mon cœur ses plus cruels tourmens.

FARHAN.

Il m'accable à vos pieds.

SALÉMA, *tombant à ses pieds.*

Punissez vos enfans :

Je ne mérite plus le nom de votre fille.

ABUFAR.

Tu ne l'es pas.

FARHAN, *avec joie.*

O ciel !

SALÉMA.

Quelle est donc ma famille ?

ABUFAR, *en montrant Saléma.*

Voilà, voilà l'enfant que d'une faible main
Sa mère, en expirant, a remis dans mon sein.

SALÉMA.

Quoi ! je suis cet enfant ? Quoi ! pouvais-je le croire ?
De mes propres malheurs j'ai raconté l'histoire !

ABUFAR.

Oui, mon cœur t'écoutait, palpitant de plaisir :
De mes faibles bienfaits tu me faisais jouir.
C'est moi qui t'ai cachée au sein de ma famille.
On ignora ton sort ; je t'appelai ma fille.
J'entendais tous les jours par une heureuse erreur
Odéide et Farhan qui te nommaient leur sœur.
J'aurais craint à leurs yeux que tu fusses moins chère,
S'ils avaient à mon sang pu te croire étrangère.

Ce nom de mes enfans par tous les trois porté
Conserva parmi vous la sainte égalité.
Quand dieu m'appellera, je pourrai, sans alarmes,
Vers lui lever mes yeux remplis de douces larmes,
Finir comme mon père ; et dans mon dernier jour,
Ainsi qu'il m'a béni, vous bénir à mon tour.
Oui, vos pieuses mains fermeront ma paupière ;
Voilà ce qu'en mourant m'avait prédit ta mère :
J'ai secouru l'enfance, et j'en reçois le prix.
(*A Farhan et Saléma.*) (*A Saléma.*)
Vos feux sont innocens. Je te donne mon fils.

SALÉMA.

Je ne quitterai point votre heureuse famille.

ABUFAR.

Dans l'épouse d'un fils j'embrasse encor ma fille.

FARHAN.

Pour vous aimer tous deux nous voilà dans vos bras !
Ah ! quand je vous quittai, je ne vous fuyais pas !
J'obtiens donc sans remords une épouse si chère !
Elle est pour moi le prix des vertus de mon père.

PHARASMIN.

De Pharasmin aussi vous comblez tous les vœux.

ABUFAR.

Ah ! ne me quittez plus, et soyez tous heureux.

ODÉIDE.

Ah ! Pharasmin !

SALÉMA.

Farhan !

ABUFAR.

Vivez long-temps ensemble.

Songez que, sous ma main, c'est dieu qui vous rassemble;
Et que de votre amour, pour l'avoir combattu,
Il fait ici pour vous le prix de la vertu:
Que c'est par le remords qu'il vous sauve du crime,
Qu'il rend vos feux plus doux, votre hymen légitime,
Que la bonté l'honore, et que, chers à ses yeux,
Les traits d'humanité sont écrits dans les cieux.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES
DE LA TRAGÉDIE D'ABUFAR.

Acte II.

SCÈNE II.

SALÉMA, ODÉIDE.

ODÉIDE.

De quel effroi, ma sœur, votre ame s'est remplie !
O trop funeste effet de la mélancolie !
Craignez, hélas ! craignez son horrible poison.

SALÉMA.

Il consume ma vie, il détruit ma raison.
Laissez-moi seule, en pleurs, errante, solitaire.

ODÉIDE.

Quoi ! de ces noirs ennuis rien ne peut vous distraire.

SALÉMA.

Tout m'afflige, ma sœur, dans ce triste séjour ;
Moi-même je me hais, je déteste le jour :
A quel prix, juste ciel, que peut-être j'offense,
Aux malheureux humains donnas-tu l'existence !
Que n'avons-nous tari, mourant dans nos berceaux,
La coupe inépuisable où tu cachas nos maux !
Hélas ! quand nous naissons, notre ame s'en défie ;
Sur ses bords, en tremblant, nous essayons la vie :
Mais ce breuvage amer, après l'avoir goûté,
Libres de notre choix, l'aurions-nous accepté ?
Ah ! par nos cris plaintifs, sur le sein de nos mères,

Nous avons annoncé, pressenti nos misères;
L'homme, au premier aspect des maux qu'il doit souffrir,
Se rejette en arrière, et demande à mourir.

ODÉIDE.

Vous me faites trembler: que faut-il que je pense?
De ces sombres douleurs d'où naît la violence?
Vous cherchez le trépas.

SALÉMA.

Fuyons.

ODÉIDE.

Ah! je vous suis;
J'apprendrai le secret de vos cruels ennuis,
Ou tombant à vos pieds...

SALÉMA.

Tu frémiras, sans doute.

ODÉIDE.

N'importe.

SALÉMA.

Tu le veux?

ODÉIDE.

Parlez.

SALÉMA.

Eh bien! écoute.
Mais ne m'interromps pas. Vois sous quelles couleurs
Les cieux, etc.

Même scène, après ce vers:

S'entr'ouvre, nous dévore, et se ferme sur nous.

Ma sœur, j'étouffe encor.

ODÉIDE.

Dieu! quelle affreuse image!
Qu'elle a dû vous frapper d'un sinistre présage!

SALÉMA.

Ma sœur, ce n'est pas tout : un autre objet d'horreur
M'agite, suit mes pas, redouble ma terreur.

ODÉIDE.

Qu'entends-je, ô ciel !

SALÉMA.

Muette, immobile, surprise,
De ma profonde erreur lorsque je fus remise,
Où croyez-vous, ma sœur, sans m'en douter, hélas !
Que mon égarement m'ait fait porter mes pas ?
Ma sœur, ce n'était point dans ces champs de verdure
Que de ses dons pour nous orne encor la nature,
Parmi ces doux parfums, ces trésors enchanteurs,
Amassés par l'abeille, et conquis sur les fleurs ;
C'était dans cette enceinte où des cyprès funestes
Couvrent de nos aïeux les déplorables restes ;
Où, gravés sur la pierre, et semés sur nos pas,
Leurs noms offrent par-tout les leçons du trépas :
Parmi ces rangs de morts, ces dépôts de poussière,
Des tombeaux, des débris, les cendres de ma mère.
J'ai cru d'abord, j'ai cru que mon étrange erreur,
Par le sommeil produite, enfantait ma terreur.
Veillais-je, ô ciel ! dormais-je ! En ce désordre extrême,
J'ai craint de me tromper, j'ai douté de moi-même ;
J'ai voulu par un cri m'en assurer soudain :
Ce cri par ma frayeur expira dans mon sein.
Je me parlais tout bas, je fixais la lumière ;
Ma main pressait ma main, mon pied pressait la terre,
Il pressait les tombeaux... Non, tout ce long tourment
N'était point né, ma sœur, d'un assoupissement :
Je veillais, je veillais ; j'ai droit de m'en répondre :
Je ne me trompe pas. Ah ! je me sens confondre.
Quel est donc ce pouvoir, cet horrible poison

Qui, lorsque le corps veille, endort notre raison ?
Quoi ! du flambeau du jour quand nous voyons la flamme,
Serait-il un sommeil qui s'attache à notre ame ?
Quel sommeil, juste dieu ! je tremble encor d'effroi.
Eh ! qu'est-ce donc, ma sœur, qui s'est passé dans moi ?
Je ne m'abuse point, j'entends ce triste augure :
Farhan, Farhan n'est plus, tout mon cœur me l'assure ;
Sans doute en ce moment quelque nouveau danger,
Les pièges d'un brigand, le fer d'un étranger,
La soif dans le désert, la tempête, la guerre,
Auront tranché les jours de mon malheureux frère.

ODÉIDE.

Hélas ! vous n'aurez plus à trembler sur son sort.
On m'a dit dans l'instant...

SALÉMA.

Quoi ! ma sœur... etc.

Acte III.

SCÈNE II.

Après ce vers :

Par un charme plus doux que votre liberté ?

FARHAN.

Ma sœur, tu vois d'ici les tombeaux de nos pères,
Où tu pleuras souvent sur des cendres si chères ;
Tu vois ces froids cercueils, ce séjour du repos
Où vont de nos desirs se briser tous les flots ;
Ce port de la vertu que le malheur implore :
Qu'à l'instant sous tes yeux le trépas me dévore,
Si l'amour ou l'hymen, quels que soient ses attraits,
Par le moindre serment peut m'enchaîner jamais !

SALÉMA.

(*Cachant sa joie.*)

Je vous crois. Mais d'où vient que vos yeux pleins de larmes
A fixer ces tombeaux semblent trouver des charmes?
Est-ce à vous, libre, errant, fougueux dans vos desirs,
A goûter comme moi ces funestes plaisirs?
Cette douleur, hélas! peut-elle être la vôtre?

FARHAN.

Les extrêmes, ma sœur, sont bien près l'un de l'autre.

SALÉMA.

Vous allez être encor loin de nous entraîné?

FARHAN.

Mon sort, en tous les lieux, est d'être infortuné.

SALÉMA.

Infortuné! comment?

FARHAN.

Crois-moi, dans leur furie,
Les cœurs les plus ardens ont leur mélancolie.
Dans un songe pénible, abusés par leurs vœux,
Ils traînent l'impuissance et l'espoir d'être heureux.
Leur obstacle au bonheur, c'est leur vertu peut-être.
Ce n'est que pour souffrir que le ciel les fit naître.
Leur sensibilité les trouble et les détruit.
Emportés par l'attrait d'un bonheur qui s'enfuit,
Ils embellissent trop une image si chère.
Ce qu'ils aiment s'échappe, ou n'est point sur la terre;
La terre sous leurs pas fait germer tous les maux.
Ah! nos pasteurs errans, suivis de leurs troupeaux,
De déserts en déserts parcourent l'Arabie;
De douleurs en douleurs je traverse la vie.

SALÉMA.

Farhan! mon cher Farhan!

FARHAN.

Oh! que dès mon berceau

N'ai-je suivi ma mère au fond de son tombeau !

SALÉMA.

Comme une fleur, hélas ! je la vis disparaître.

FARHAN.

Comme une fleur, hélas ! tu vas tomber, peut-être.

SALÉMA.

Tu me regretterais ! Tu m'aimes donc ?

FARHAN.

O cieux !

Si je t'aime !

SALÉMA.

Des pleurs obscurcissent tes yeux.

FARHAN.

O Saléma !... ma sœur...

SALÉMA.

Que ce mot a de charmes !

FARHAN.

Non. Tu ne connais pas la source de mes larmes.

SALÉMA.

Quel est donc ce secret ?

FARHAN, *il la serre sur son sein.*

Viens dans mes bras, etc.

Même scène, après ce vers :

Saléma pour Farhan, Farhan pour Saléma.

Nous pourrons tous les deux, empressés à lui plaire,
Couvrir de nos respects la vieillesse d'un père,
Honorer Ténaïm, lui payer tout le soin
Dont long-temps sous ses yeux notre enfance eut besoin.
Allons, n'attendons pas, etc.

A la scène IV, Farhan, après ce vers :

Ce sang qui la fit naître et qui coule en son cœur.

Au sein de cet éclat dont ta cour est jalouse,
Que ne vas-tu, Persan, te chercher une épouse?
Qui donc t'arrête ici? Sujet et courtisan,
Cours au pied d'un despote incliner ton turban:
J'ai droit de soutenir, etc.

Même scène, Farhan, après ce vers :

Avant de l'obtenir, il doit m'exterminer.

Nous n'avons plus tous deux qu'un seul mot à nous dire;
L'un de nous doit mourir pour que l'autre respire.
Il faut que de ta main tu me perces le flanc,
Ou bien que de ce fer altéré de ton sang...

PHARASMIN.

Je n'ai point soif du tien, mais je sais me défendre;
Pour toi, l'humanité se fait encore entendre.
Oui, j'aime; oui, mon amour me retient en ces lieux.
J'espère...

FARHAN.

Non, jamais...

ABUFAR.

Moi seul, audacieux;
Moi seul, etc.

Acte IV, à la scène V, Farhan, après ce vers :

M'emporter pour jamais au fond de nos déserts!

Cet ami si sensible à ma voix qui l'appelle,
Qui lit dans mes regards, intrépide, fidèle,
Mon coursier est tout prêt.

PHARASMIN.

Tu nous fuis ! et pourquoi ?

D'où vient..?

FARHAN.

J'ai mes raisons.

PHARASMIN.

Qu'entends-je ?

FARHAN.

Écoute-moi :

Il est certains momens, etc.

A la scène VIII, après ces mots :

Je l'ignore.

SALÉMA.

Crains-tu de voir l'hymen et les félicités
De deux cœurs innocens l'un de l'autre enchantés ?
Pharasmin et Farhan tous deux d'intelligence...

FARHAN.

Je l'avais offensé, j'ai réparé l'offense.
J'ai confessé ma faute, il m'a tendu la main,
Et tu vois dans Farhan l'ami de Pharasmin.

SALÉMA.

Je reconnais mon frère à ce noble courage.

FARHAN.

Que mon père lui donne Odéide en partage.
Qu'il goûte de l'hymen les plaisirs les plus doux,
Je ne le verrai point avec un œil jaloux.

SALÉMA.

D'où vient que dans vos traits tant de tristesse est peinte ?

FARHAN.

Dans les vôtres, ma sœur, n'en vois-je pas l'empreinte ?
Vous redoutez l'hymen ; comme vous, je le fuis ;
Chacun a le secret de ses propres ennuis.

Sans doute le destin (car à tout il préside)
Appela Pharasmin sur les pas d'Odéide :
Et pourtant d'autres cœurs trop faits pour se chérir,
Nés sous les mêmes cieux, n'ont jamais pu s'unir.

....

SALÉMA.

Mon frère, existe-t-elle ?

FARHAN.

Ah ! ma sœur, je la vois.
Mes regards enchantés... C'est toi ! Connais ma flamme.
Mes ardeurs, mes tourmens, les transports de mon ame.
Tu vois dans ces déserts, etc.

A la scène IX, après ce vers :

Elle est pour moi le prix des vertus de mon père.

ABUFAR.

Cher Pharasmin, la Perse est toujours loin de toi !

PHARASMIN.

Odéide a mon cœur.

ABUFAR.

Qu'elle ait aussi ta foi.

ODÉIDE, *à Pharasmin.*

Vous ne regrettez point les palais de l'Asie ?

PHARASMIN, *à Odéide.*

L'amour m'a fait par vous pasteur de l'Arabie.
(*A Abufar.*)
Je vous servis cinq ans ; j'ai le prix de mes feux.

ABUFAR.

Donnez-vous tous la main, et soyons tous heureux.
(*Farhan et Saléma, Pharasmin et Odéide tombent tous ensemble aux pieds d'Abufar, chaque amant donne la main à son amante : Ténaïm les contemple avec joie et tendresse.*)

ODÉIDE.

Ah ! Pharasmin !

SALÉMA.

Farhan !

ABUFAR.

Vivez long-temps ensemble :
Songez que, sous ma main, c'est dieu qui vous rassemble,
Et que de votre amour, pour l'avoir combattu,
Il fait ici pour vous le prix de la vertu ;
Que c'est par le remords qu'il vous sauva du crime ;
Qu'il rend vos feux plus doux, votre hymen légitime ;
Que la bonté l'honore, et que, chers à ses yeux,
Les traits d'humanité sont écrits dans les cieux.

FIN DES VARIANTES.

ŒDIPE
A COLONE,
TRAGÉDIE
REMISE EN TROIS ACTES,

et représentée pour la première fois en 1797.

PERSONNAGES.

THÉSÉE, roi d'Athènes.
OEDIPE, ancien roi de Thèbes.
ANTIGONE, sa fille.
POLYNICE, son fils.
Le Grand-Prêtre du temple des Euménides.
ARCAS, PHOENIX, EURYBATE, officiers de Thésée.

Personnages muets.

Habitans du bourg de Colone.
Suite du Grand-Prêtre.
Gardes de Thésée.

L'action se passe à Athènes, dans le palais de Thésée, pendant le premier acte ; et pendant le deuxième et le troisième, aux environs de Colone, devant le temple des Furies.



ŒDIPE A COLONE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉSÉE, ARCAS.

ARCAS.

Où courez-vous, seigneur, par la terreur frappé?
D'où vous vient cet effroi, ce front préoccupé,
Ce visage abattu, couvert par la tristesse?
Votre père accablé d'une longue vieillesse,
L'objet de tant de soins, d'un respect assidu,
Égée aux sombres bords serait-il descendu?
Pour Antiope, hélas! votre fidèle épouse,
Craignez-vous les regards de la parque jalouse?
Ou, l'aîné de vos fils, Hyppolite, au berceau,

Procruste, Cercion, le sang du Minotaure,
De Sirron, de Sinnis, du géant d'Épidaure.

THÉSÉE.

Tu sais le sort d'Œdipe?

ARCAS.

Hé bien!

THÉSÉE.

Dans son courroux,
Si la fatalité pesait aussi sur nous!

ARCAS.

O ciel! quel est l'abyme où votre esprit se plonge?

THÉSÉE.

Écoute, en frémissant, cet effroyable songe:
Je croyais voir, Arcas, un enfant nouveau né
Sur un mont solitaire, à périr destiné.
Trop fatal ascendant d'une étoile ennemie!
D'incroyables forfaits devaient marquer sa vie;
Et cruels par pitié, les auteurs de ses jours,
Pour le soustraire au crime, au crime avaient recours.
Cet innocent, proscrit par le pouvoir céleste,
Expirait lentement sous un cyprès funeste;
Et, passant par ses pieds, un lien rigoureux
L'y tenait suspendu par d'exécrables nœuds.
Le sang sortait encor de sa double blessure.
Pauvre enfant, qu'as-tu fait, disais-je, à la nature?
Tu n'auras point connu l'asyle du tombeau,
Le souris d'une mère, et l'abri d'un berceau.
J'allais le détacher, lui tenir lieu de père,
J'allais... Mes pieds, Arcas, m'attachent à la terre,
M'y retiennent, sans force, immobile; et les vents

M'apportaient sa douleur et ses cris déchirans.
Près de là, sous un roc, une horrible furie
Des festons de l'hymen ornait sa torche impie;
Et plus loin, tout-à-coup, j'observe en frémissant
Un sentier qui fumait d'un meurtre encor récent.
De ces affreux objets admirant l'assemblage,
J'ai cru voir devant moi s'éclaircir un nuage;
Mais bientôt, trop instruit, muet, épouvanté,
Je reconnus OEdipe et sa fatalité.
Le Cythéron m'offrit son aspect redoutable.
Mais, ô trop douce erreur! plaisir inexplicable!
Soudain, dans ce palais, encor tout éperdu,
Près d'Antiope, ami, cette erreur m'a rendu.
Jamais, jamais mon œil ne la vit plus charmante.
Arcas, oui, les accens de sa voix si touchante,
Timides confidens de sa chaste langueur,
Descendaient lentement jusqu'au fond de mon cœur.
J'y sentais ce repos, ce bonheur, cette flamme,
Garant de l'innocence, enchantement de l'ame,
Dont jamais n'approcha le remords, ni l'effroi.
Le Cythéron, Arcas, avait fui loin de moi.
J'admirais, enivré d'une volupté pure,
Sa vertu sans orgueil, sa beauté sans parure,
Ses moindres mouvemens, par la grace animés,
Sous un flexible lin mollement exprimés.
Sans transports empressée, et sans art attentive,
Avec quel doux souris sa tendresse naïve
Sur son sein maternel m'apportait mes enfans!
J'abandonnais ma bouche à leurs bras caressans.
Je respirais, Arcas: noirci de feux livides,

Ce palais tout-à-coup s'est rempli d'Euménides.
L'une, en le réveillant, l'œil de rage agité,
Frappait d'un long serpent mon père épouvanté.
L'autre irritait, Arcas, sa torche étincelante
Sur mes fils renversés, sur leur mère expirante.
Œdipe, se jetant sous leurs flambeaux affreux,
Conjurait leur fureur par des cris douloureux.
Sa fille encor l'aidait de son bras secourable.
Cet enfant, ce cyprès, ce lien détestable,
Ce sentier tout fumant, ce désert plein d'effroi,
Ce fatal Cythéron, erraient autour de moi.
Je voyais les ingrats, les traîtres, les impies
Tremblans et déchirés sous le fouet des furies.
Leurs feux vengeurs pleuvaient sur des rois inhumains
Dont les sceptres brûlans s'attachaient à leurs mains.
Là hurlait Tisiphone, et là riait Mégère.
Vers un autel sanglant elle entraînait mon père,
L'armait de son poignard, et, malgré sa langueur,
Hâtait, poussait sa main, la tournait sur mon cœur.
Mon père frémissait en détournant la vue,
Et retirait la mort sur mon sein étendue.
Et la foudre et l'éclair, en découvrant les cieux,
Ont tout fait, dans l'instant, disparaître à mes yeux.

SCÈNE II.

THÉSÉE, ARCAS, PHOENIX.

PHOENIX.

Seigneur, un étranger vous demande audience:
Tout annonce dans lui son rang et sa naissance.

Il a quelques projets qu'il veut vous révéler ;
Mais ce n'est qu'à vous seul qu'il prétend en parler.
Il ne dit point son nom.

THÉSÉE.

Et pourquoi nous le taire ?
Quel serait le motif d'un semblable mystère ?
Sur nos bords en secret pourquoi s'est-il rendu ?
Qu'espère-t-il, Phoenix ? Mais tu l'as entendu,
Tes yeux l'ont vu de près : dans son air, dans son geste,
Qu'aurais-tu remarqué d'heureux ou de funeste,
Qui te le rendît cher, ou t'éloignât de lui ?
Qui peut-il être enfin ?

PHOENIX.

Dans son superbe ennui,
Il m'a paru porter, renfermant sa vengeance,
Le poids d'un grand malheur et d'une grande offense.
On voit percer la haine et l'orgueil irrité
A travers sa douleur et son calme affecté.
Quelque tourment secret l'agite et le déchire.
Pourtant il intéresse, il plaît, il vous attire ;
Par son air, par sa grâce, on se laisse charmer ;
Mais quand son œil se trouble, on frémit de l'aimer.
Dans ses mobiles traits, où tout fuit et tout change,
Le crime et la vertu font un affreux mélange.
Dans un bois, près du temple à Minerve élevé,
Quand il se croyait seul, je l'ai seul observé.
Je ne sais quel ennui, quelle morne tristesse
Flétrissait sur son front les fleurs de la jeunesse.
Croissant à chaque pas, ses maux semblaient l'aigrir.
Il s'arrête, il soupire, il paraît s'attendrir,

Et de rage soudain son regard étincelle.
De ses sombres transports l'accès se renouvelle;
Son œil devient sanglant, terrible; et ses cheveux
Se dressent en fureur sur son front ténébreux.
Il croit avoir vaincu l'ennemi qu'il abhorre;
Il l'observe mourant, sourit, le perce encore,
L'insulte, et semble boire, à ses flancs attaché,
Sans apaiser sa soif, le sang qu'il a cherché.
J'ai peine à déguiser la terreur qu'il m'inspire:
Auprès de vous, seigneur, faudra-t-il l'introduire?

THÉSÉE.

La haine est son tourment, c'est son plus grand danger;
Et contre lui sur-tout je dois le protéger.
Va l'avertir, Phœnix; il peut ici se rendre.

(*Phœnix sort.*)

Laisse-moi seul, Arcas, et le voir et l'entendre.

SCÈNE III.

THÉSÉE, POLYNICE.

THÉSÉE.

Noble et jeune étranger, quel sort injurieux,
Seul et sans appareil, vous amène à mes yeux?
Pourquoi sur-tout, pourquoi, cachant votre naissance,
Avec un front troublé cherchez-vous ma présence?
Quel étonnant dessein, que je ne connais pas,
En secret dans Athène a pu guider vos pas?

POLYNICE.

Sorti d'un sang illustre, et que la Grèce honore,

J'ai pres de vous, seigneur, un autre titre encore,
C'est celui du malheur ; et, pour le conjurer,
J'espère vos secours, et viens les implorer.
Sans que je nomme ici le sang qui m'a fait naître,
Vous sentirez pour moi quelque intérêt peut-être,
En apprenant le nom de l'indigne ennemi
Dont un astre fatal m'avait rendu l'ami ;
D'un ennemi parjure, ingrat, lâche, implacable,
Qui toujours, sans rien craindre, et toujours indomptable,
Croit fouler sous les pieds la nature et les lois.
Il me rendra bientôt mon honneur et mes droits.
Ce n'est que dans son sang, qu'éteignant ma colère...

THÉSÉE.

Vous le haïssez trop pour n'être pas son frère ;
Vous me dites, seigneur, par cet ardent courroux,
Ce que vous vouliez taire, et je l'apprends de vous.
Vous parlez d'Étéocle, et je vois Polynice.

POLYNICE.

Eh bien ! oui, je le hais ; mais c'est avec justice.
Vous voyez ma fureur... Thésée, ah ! qu'il est doux,
Tranquille et sans remords, de régner comme vous !
Vous n'avez point du trône exilé votre père !

THÉSÉE.

Seigneur, je vous entends. Hélas ! sur sa misère
Quel cœur, s'il est humain, ne s'attendrirait pas !
Que n'a-t-il vers nos bords daigné tourner ses pas !
Ici, dans ce palais, notre douleur commune
A plaint depuis long-temps son auguste infortune.
Plus il est malheureux, plus OEdipe est sacré.

POLYNICE, *à part.*

De quel trait déchirant mon cœur est pénétré !
(*Haut.*)
C'est mon frère, envers lui, qui m'a rendu barbare.
Hélas ! pour un vieillard, si vertueux, si rare,
La terre est sans asyle, et le ciel sans flambeau ;
L'univers, dès long-temps, n'est pour lui qu'un tombeau.
Mais j'entrevois le jour, il n'est pas loin peut-être,
Où de mon trône, enfin, je vais chasser un traître ;
Et dans Thèbe, à mon tour, puissant, victorieux,
Reprendre avec éclat le rang de mes aïeux ;
D'avance contre lui j'ai conjuré la Grèce.
De ses princes unis la fureur vengeresse
Va poursuivre Étéocle, et défendre mes droits ;
Mais ma cause a sur-tout besoin de vos exploits.
Mon ennemi n'est plus, ma victoire est certaine,
Si j'arme le héros, le fondateur d'Athène.
Aidé de vos secours, quel que soit le danger,
Je n'aurai plus bientôt mon injure à venger.

THÉSÉE.

Je n'examine point si votre cause est juste.
Je songe à mes devoirs ; et, dans mon rang auguste,
Pour servir vos projets, il ne m'est point permis
D'appeler contre nous de nouveaux ennemis.
Seigneur, vous le savez, les exploits de mon père
N'ont que trop épuisé ses états par la guerre.
Je me tais, et le plains. Ses triomphes guerriers
Du sang de tout un peuple ont rougi ses lauriers.
Et quand les cris plaintifs de ma triste patrie
Raniment la pitié dans mon ame attendrie,

Je n'irai point, seigneur, prodigue de son sang,
Au lieu de le fermer, rouvrir encor son flanc.
Et dans quel temps, sur-tout! lorsque les Euménides
Vont lancer leurs décrets sur des rois homicides.
Ah! sans armer leurs bras, leur plus grande rigueur
Est de souffler l'orgueil et la haine en leur cœur.
On a vu quelquefois, dans d'exécrables guerres,
Aux yeux des deux partis s'entr'égorger des frères;
Dans un même bûcher rencontrer leur tombeau;
Et Tisiphone même, aux feux de son flambeau,
L'allumant de sa main...

POLYNICE.

Je bénis le présage,
Si je meurs avec lui, vengé de mon outrage.

THÉSÉE.

Hé, Seigneur!... c'est l'instant de vous le révéler;
Apprenez un secret qui vous fera trembler.
Non loin de ces remparts, dans un désert horrible,
Ces trois divinités ont un temple terrible:
D'ifs et de noirs cyprès un bois religieux
En couvre avec respect les murs silencieux;
De tout temps dans son culte Athènes les révère.
Leur nom seul prononcé trouble la Grèce entière.
A l'aspect imprévu de leur temple odieux,
Le voyageur tremblant passe et ferme les yeux.
Il semble, à leur aspect, à leur regard sauvage,
Que l'horreur des mortels soit leur plus cher hommage;
Et que, s'il est un cœur qui les ose adorer,
Ce n'est qu'en frémissant qu'on les puisse honorer.
Là, mon père charmé, de ses mains triomphantes,

Offrait des ennemis les dépouilles sanglantes.
On eût dit que de loin ces funestes autels
Repoussaient avec lui ses présens criminels;
O déesses! dit-il, condamnez-vous ma gloire,
Quand j'apporte à vos pieds les fruits de ma victoire!
Tisiphone, sortant de l'infernal séjour,
Vint répondre elle-même, et fit pâlir le jour.
A son aspect affreux les autels s'ébranlèrent,
D'une sueur de sang les marbres dégouttèrent.
Notre encens s'éteignit, ou n'osa plus monter.
Une sourde fureur semblait la tourmenter.
Mais à peine au dehors elle allait se répandre,
Qu'on vit tous ses serpens se dresser pour l'entendre.
Frémis, a-t-elle dit, impitoyable roi!
Le sang de tes sujets va retomber sur toi!
Quel bien leur a produit la splendeur de tes armes?
Chacun de tes exploits fut payé par des larmes.
Porte ailleurs tes drapeaux, tes chants victorieux;
Les soupirs de ton peuple ont monté jusqu'aux cieux.
Il est temps qu'à leur tour la mort des tiens expie
Le forfait éclatant de ton triomphe impie.
Sèche auprès du cercueil, sans y pouvoir entrer:
Va, c'est là le bienfait que tu dois espérer.
Immobile à ces mots, muet dans ses alarmes,
Mon père m'observa d'un œil fixe et sans larmes;
Et par tous les témoins à cet oracle admis,
Sur cet oracle affreux le secret fut promis.
Hélas! depuis ce temps, quelle est sa destinée!
Il traîne une vieillesse à gémir condamnée.
Son œil indifférent, lassé de sa grandeur,

Du rang qu'il m'a cédé ne voit plus la splendeur.
Absent même à ma cour, dans sa retraite austère,
Il nourrit les langueurs d'un chagrin solitaire.
Il craint sans doute, il craint, peut-être avec raison,
Qu'un grand malheur bientôt n'accable sa maison.
Après cela, seigneur, jugez si contre un frère
Je dois m'unir à vous pour lui porter la guerre;
Et des filles du Styx réveiller le courroux,
Quand leurs regards vengeurs sont arrêtés sur nous.

POLYNICE.

Ainsi les souverains, si fiers du diadême,
Sont les esclaves nés de leur grandeur suprême.
N'est-il donc plus permis, voyant des malheureux,
De plaindre leur disgrace, et de s'armer pour eux?
Que dis-je? si j'en crois l'oracle qu'on m'oppose,
La Grèce est donc coupable en défendant ma cause!
D'autres croiront, seigneur, sans emprunter vos yeux,
Pouvoir venger mes droits sans offenser les dieux.
Et qui vais-je attaquer? un oppresseur, un frère
Qui m'a fait partager ses fureurs contre un père.
Jetez-vous sur mon sort un œil si rigoureux?

THÉSÉE.

Aux dépens de son peuple on n'est point généreux.

POLYNICE.

Cette haute vertu....

THÉSÉE.

Plairait à mon courage;
Mais un roi rarement peut la mettre en usage.
Je ne veux point, seigneur, par de nouveaux combats,
A l'exemple d'un père, accabler mes états.

Que n'a-t-il moissonné des lauriers légitimes !
Mais il m'apprit du moins de plus douces maximes.
C'est lui qui m'enseigna que tout homme était né
Pour offrir un asyle à l'homme infortuné.
Ah ! si le charme heureux de ce climat paisible
Pouvait...

POLYNICE.

Avec ma haine il est incompatible.
Vous n'avez point, seigneur, de droits à soutenir,
D'Étéocle à combattre, et de frère à punir.
Je ne vous presse plus de venger mon outrage.
Il me reste mon bras, ma haine, et mon courage;
Prince, il faut qu'il expire, ou m'arrache le jour.
Mon camp m'appelle. Adieu. Je sors de votre cour.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

THÉSÉE, *seul.*

Mes refus vont encore aigrir son caractère.
Dans sa sombre fureur il plaint pourtant son père.
Quel état ! le remords avec l'adversité !
Mais je le plains sur-tout de l'avoir mérité.

SCÈNE V.

THÉSÉE, EURYBATE.

EURYBATE.

Seigneur, sous ces cyprès, sous ces rochers arides,
Où le remords consacre un temple aux Euménides,

A mon œil tout-à-coup, de respect prévenu,
S'est offert, vers Colone, un vieillard inconnu.
Ses yeux ne s'ouvrent plus à la clarté céleste.
Au printemps de ses jours, une beauté modeste,
Lui prêtant son appui, ses secours généreux,
Aide, soutient, conduit ce vieillard malheureux.
La noblesse est encor sur son visage empreinte :
On y voit la douleur, mais sans trouble et sans crainte.
Ses longs cheveux blanchis, agités par les vents,
Couvrent son front pensif qu'ont sillonné les ans.
J'observais dans son port, sur son front immobile,
Au milieu de ses maux sa dignité tranquille ;
Et tout enfin, seigneur, en lui m'a rappelé
Cet illustre proscrit dont vous m'avez parlé.

THÉSÉE.

Il n'en faut point douter, ce vieillard est OEdipe.
J'écarte un vain présage ; il fuit, il se dissipe.
Cet air, qu'un de ses fils semble avoir altéré,
Par le père bientôt va donc être épuré.
Oui, le ciel nous l'amène ; oui, le ciel le contemple.
Ce palais, sous ses pas, va devenir un temple.
Ah ! je crois, lorsqu'OEdipe approche de ces lieux,
A sa suite, avec lui, voir marcher tous les dieux :
Il y vient sous leur garde, étalant sa misère,
Donner ses derniers jours en spectacle à la terre.

EURYBATE.

Vous ne craignez donc pas que le sort en courroux,
Que ses affreux destins ne s'étendent sur nous ?

THÉSÉE.

Va, le plus grand malheur, c'est de fermer mon ame

Au cri de la pitié qui me parle et m'enflamme.
Qui l'aurait dit, un jour, que le roi des Thébains
Mendierait les secours du dernier des humains ?
Allons, courons vers lui ; quand il cherche un asyle,
Qu'il trouve auprès de nous un port sûr et tranquille.
Vénérable vieillard, oh ! combien mes douleurs
Ont d'avance accueilli ton âge et tes malheurs !
Est-il vrai ! je verrai bientôt ton Antigone ;
Son bras qui te soutient, les pleurs qu'elle te donne,
Cette tendre pitié qui l'agite à ta voix,
Dont l'ingrat Polynice a méconnu les lois !

EURYBATE.

Thèbe attend son retour: sans amis et sans suite,
Qu'il y coure accomplir les destins qu'il mérite.

THÉSÉE.

Mais vers le repentir s'il était ramené
Par l'aspect imprévu d'un père infortuné !
S'il croyait le fléchir ! s'il osait y prétendre !

EURYBATE.

Son père voudra-t-il consentir à l'entendre ?
Comment de son courroux vaincra-t-il les transports ?

THÉSÉE.

On résiste avec peine à l'accent des remords.
Ils pourront dans OEdipe éveiller la nature ;
Et les dieux, à leur tour, oublieront leur injure.

EURYBATE.

Quelquefois leur justice, en voilant ses décrets,
A semblé pardonner même aux plus grands forfaits.
Mais on n'a jamais vu que leur longue colère
Ait épargné le fils qui put chasser son père.

THÉSÉE.

Va, le plus grand coupable, en leur tendant les mains,
A le droit d'attendrir les maîtres des humains.
Ainsi que leur pouvoir, leur clémence est extrême.
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même :
Et c'est un attentat envers ces dieux jaloux
Que d'oser mettre un terme à leurs bontés pour nous.

(*Il sort avec Eurybate.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre change, et représente un désert épouvantable : on aperçoit dans le fond un temple des Furies ou des Euménides, environné d'ifs, de rochers, et de cyprès.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYNICE, *seul.*

QUEL desir inquiet, quel trouble involontaire
M'entraîne malgré moi vers ce lieu solitaire,
Comme si quelque instinct me forçait d'y chercher
Ces sinistres autels que je crains d'approcher ?
(Regardant le temple des Euménides.)
Le voici donc ce temple où, du crime ennemies,
Pour punir mes pareils habitent les furies,
Ces déesses qu'OEdipe, armé de tous ses droits,
Contre des fils ingrats invoqua tant de fois !
Noires filles du Styx, c'est à votre colère
Que je dévoue ici mon détestable frère ;
Accumulez sur lui des tourmens mérités,
Et tels que je voudrais les avoir inventés.
Egalez, s'il se peut, vos transports à ma rage.
S'il demeure impuni, son crime est votre ouvrage.

Que dis-je ? de quel front m'élever contre lui,
Et, quand je lui ressemble, implorer votre appui !
Je veux les consulter... Que pourrais-je en apprendre ?
L'Oracle est dans mon cœur, c'est à moi de l'entendre.
Ce cœur, pour consoler mes destins malheureux,
Ne me répondra point que je fus vertueux.
Mais quel est donc mon sort ? sans trône, sans patrie,
Je ne sais, mais je sens dans mon ame flétrie
Un trouble, une douleur qui m'obsède en tous lieux.
Hélas ! aucun vieillard ne se montre à mes yeux,
Qu'une voix ne me crie : « Ingrat, voilà ton père.
« Vois-tu ses cheveux blancs, ses vertus, sa misère » !
Est-il vivant ?... Quel temple et quel désert affreux !
Des antres, des rochers, des cyprès ténébreux :
D'un nouveau Cythéron tout m'offre ici l'image.
Mais quel vieillard souffrant, appesanti par l'âge,
M'apparaissant de loin sous ces tristes rameaux,
Traîne un corps affaibli, caché sous des lambeaux ?
Sous l'habit d'une esclave, une femme attentive
Prête un appui fidèle à sa marche tardive.
Le remords n'abat point leur front chargé d'ennui...
Si c'était... avançons... C'est mon père, c'est lui :
J'ai reconnu ma sœur. O trop chères victimes !
Fuyons... en les voyant, je crois voir tous mes crimes.

(Il se dérobe à travers un bois de cyprès.)



SCÈNE II.

ŒDIPE, ANTIGONE.

OEDIPE, *tenant le bras d'Antigone.*
Ma fille, arrêtons-nous : la fatigue et les ans
Ont dérobé la force à mes pas languissans.
(S'asseyant sur un débris de rocher.)
Suis-je bien affermi ? Puis-je être ici tranquille ?

ANTIGONE.
Des rochers, des cyprès peuplent seuls cet asyle.
Mais votre cœur encor se rouvre à vos ennuis.

OEDIPE.
Je ne sortirai pas de la place où je suis.

ANTIGONE.
O ciel! que dites-vous !

OEDIPE.
O ma chère Antigone !
Je suis las de traîner l'horreur qui m'environne.
Je vais cesser de vivre.

ANTIGONE.
Et tels sont les discours
Dont vos cruels chagrins m'entretiennent toujours.

OEDIPE.
As-tu vu quelquefois le débris des naufrages
Rejeté par les flots, chassé par les rivages ?

ANTIGONE.
Eh bien !

OEDIPE.
Voilà mon sort.

ANTIGONE.

Ainsi donc votre esprit
S'abreuve avec plaisir du poison qui l'aigrit.

OEDIPE.

Je suis OEdipe.

ANTIGONE.

Hélas! faut-il qu'instruit par l'âge,
Votre Antigone envain vous exhorte au courage!

OEDIPE.

Avec quelle rigueur les ingrats m'ont chassé!

ANTIGONE.

Je suis auprès de vous; oubliez le passé.

OEDIPE.

Je les aimais.

ANTIGONE.

Songez...

OEDIPE.

Je prévois leurs misères:
L'orgueil aura bientôt divisé les deux frères.
Je l'ai prédit.

ANTIGONE.

Perdez ce fatal souvenir.

OEDIPE.

Le ciel ne peut manquer un jour de les punir.

ANTIGONE.

Peut-être.

OEDIPE.

Oui, tu verras le fougueux Polynice
De mon sort quelque jour envier le supplice.

ANTIGONE.

Thésée ici bientôt va vous tendre les bras.

OEDIPE.

Crois-tu qu'à mon aspect il ne frémira pas?

ANTIGONE.

Tant que nous respirons, le ciel à nos alarmes
D'un bonheur, quel qu'il soit, laisse entrevoir les charmes:
Ne me dérobez pas l'espoir que j'en conçoi.

OEDIPE.

Je ne te blâme point, j'ai pensé comme toi.
D'être heureux, en naissant, l'homme apporte l'envie;
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie.
Il lui faut, d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours peut-être ont pour lui quelques charmes.
Mais qu'il connaît bientôt l'infortune et les larmes!
Il meurt dès qu'il respire, il se plaint au berceau:
Tout gémit sur la terre, et tout marche au tombeau.

ANTIGONE.

De vous plus que jamais la tristesse s'empare.

OEDIPE.

Epoux, pères, enfans, il faut qu'on se sépare:
C'est un arrêt du sort; nul ne peut l'éviter.

ANTIGONE.

Hélas!

OEDIPE.

Ne pleure point.

ANTIGONE.

Ah! vous m'allez quitter!

OEDIPE.

Va, crois-moi, prends pitié de ton malheureux père.
Ma fille, assez long-temps j'ai gémi sur la terre.

ŒDIPE.

O filles des enfers ! vous qui devez m'entendre,
Vous de qui j'ai reçu ma naissance et mon nom,
Vous qui m'avez jeté sur le mont Cythéron,
Divinités d'OEdipe, exaucez ma prière !

ANTIGONE.

Suspendez, justes dieux ! les transports de mon père.

ŒDIPE.

Indomptable pouvoir du sort qui me poursuit,
Dans quel horrible état mes forfaits m'ont réduit !

ANTIGONE.

Le ciel vous y forçait.

ŒDIPE.

A mon esprit timide
N'offrez plus, dieux vengeurs, les champs de la Phocide ;
Cachez-moi par pitié ce sentier douloureux
Où j'ai percé les flancs d'un père malheureux ;
Cachez-moi cet autel où des sermens impies
Ont joint deux chastes cœurs, aux flambeaux des furies,
Cet autel exécrable où leurs serpens hideux
Déja de leurs replis nous enchaînaient tous deux,
Où Mégère debout, avec un ris funeste,
Sous les traits de l'hymen consacra notre inceste.

ANTIGONE.

Mon père !

ŒDIPE.

O ma patrie ! et vous, dieux outragés,
J'ai fait ce que j'ai pu, je vous ai tous vengés.
N'a-t-on pas vu ces mains, servant votre colère,
Creuser ces yeux sanglans, en chasser la lumière ?

ANTIGONE.

Dieux !

ŒDIPE.

J'ai rempli le monde et d'horreur et d'effroi.
Les peuples à mon nom s'arment tous contre moi.

ANTIGONE.

Hé, seigneur !

ŒDIPE.

O Jocaste ! ô mère malheureuse !
Que tu prévoyais bien ma destinée affreuse !
Et toi, berceau sanglant où j'aurais dû périr,
Rocher du Cythéron, j'y reviens pour mourir.

ANTIGONE.

Hélas !

ŒDIPE.

Es-tu content ? j'ai massacré mon père,
J'ai profané l'hymen par l'hymen de ma mère :
Du fond de tes déserts je sortis vertueux ;
J'y retourne assassin, proscrit, incestueux,
Traînant par-tout mes maux, mes forfaits, mes ténèbres.
Entends mes derniers vœux, entends mes cris funèbres !

ANTIGONE.

O ciel !

ŒDIPE.

De mon tombeau je me vais emparer ;
Voilà, voilà la pierre où je dois expirer.

ANTIGONE.

Quelle horreur !

ŒDIPE.

Je ne veux, lorsque ma mort s'apprête,

Que l'abri d'un rocher pour y cacher ma tête.

ANTIGONE.

Mon père!

OEDIPE.

Tout s'ébranle à mon funeste nom.

ANTIGONE.

Mon père, écoutez-moi!

OEDIPE.

Cythéron! Cythéron!

ANTIGONE.

Dissipez vos erreurs, sortez de ce supplice.
[illegible]

OEDIPE.

[illegible], malheureux Polynice:
[illegible] ces déserts, par un forfait nouveau,
[illegible] l'asseoir sur mon tombeau?
[illegible] un repos que j'implore,
[illegible] vengeance [illegible] maudire encore?

ANTIGONE.

[illegible] vous embrasse ici.

OEDIPE.

[illegible] et toi, ma fille aussi;
[illegible] bravé mes prières;
[illegible] barbares frères!
[illegible] tant de secours,
[illegible] mes jours!
[illegible] mes sœurs, ma solitude;
[illegible] ingratitude.

ANTIGONE.

[illegible] ma tendresse, ma foi.

Je vous tiens dans mes bras : détrompez-vous.

ŒDIPE.

C'est toi !
Laisse-moi m'assurer, en t'y pressant moi-même,
Que je n'ai pas perdu l'unique objet que j'aime.

ANTIGONE.

C'est moi, qui vous chéris ; c'est moi, qui vis pour vous.

ŒDIPE.

Ah ! je me sens calmer par des accens si doux.
O consolante voix ! nature ! ô tendres charmes !
Que je puisse à loisir t'arroser de mes larmes !

ANTIGONE.

Et moi, mon père, et moi, pour calmer vos douleurs,
Que je puisse à mon tour vous baigner de mes pleurs !

ŒDIPE.

Oui, tu seras un jour chez la race nouvelle
De l'amour filial le plus parfait modèle.
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux ;
Il peindra la vertu, la pitié douce et tendre :
Jamais sans tressaillir ils ne pourront l'entendre.

ANTIGONE.

Comment ce ciel si juste a-t-il pu vous livrer
Aux douleurs dont l'excès vient de vous déchirer !

ŒDIPE.

N'accusons point des dieux la justice suprême.
Quels que soient nos destins, elle est toujours la même.
Leurs secrètes faveurs, tes généreux bienfaits,
Ont souvent surpassé tous les maux qu'ils m'ont faits :
Vous me voyez gémir sous la main qui m'immole ;

[illegible]

[illegible] console.

[illegible] jours.

[illegible] pour nous;

[illegible] sommes!

[illegible] hommes.

[illegible] obscurité

[illegible]

[illegible] ordonnure

[illegible] reproduit.

[illegible] desseins.

[illegible] destins;

[illegible] crimes.

[illegible] flammes.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SCÈNE III.

OEDIPE, ANTIGONE, DEUX HABITANS DU BOURG DE COLONE, LES AUTRES HABITANS.

LE PREMIER HABITANT.

Parlez, répondez-nous, étranger vénérable ;
Vos cris nous ont frappés ; quel revers vous accable ?

ANTIGONE.

Que vous servira-t-il de savoir nos malheurs ?
C'est sans nécessité rappeler ses douleurs.

LE PREMIER HABITANT.

Qui l'attire en ces lieux ?

ANTIGONE.

Par-tout on nous rejette :
Si Thésée à nos maux offrait une retraite !
Nous osons nous flatter qu'un cœur si généreux
Aura quelque pitié d'un vieillard malheureux.

LE PREMIER HABITANT, *à Œdipe.*

Votre origine est-elle éclatante ou commune ?

ANTIGONE.

Il se plaît à cacher son obscure infortune.

LE PREMIER HABITANT.

C'est à lui de répondre.

ANTIGONE, *à part.*

O ciel !

LE PREMIER HABITANT.

Dans quel séjour
Avez-vous commencé de respirer le jour ?

OEDIPE.

A Thèbes.

LE PREMIER HABITANT.

Et le lieu témoin de votre enfance ?

OEDIPE.

Un désert.

LE PREMIER HABITANT.

A quel sang devez-vous la naissance ?

OEDIPE.

Au sang d'un malheureux par le sort opprimé.

LE PREMIER HABITANT.

Son nom ?

OEDIPE.

C'était...

ANTIGONE.

Hélas ! doit-il être nommé ?

Un mortel inconnu....

LE PREMIER HABITANT.

Mais quelle était sa mère ?

ANTIGONE.

Que peut vous importer une femme étrangère ?

LE PREMIER HABITANT, *à Antigone.*

Quelle est la vôtre, vous ?

ANTIGONE.

La mienne ?

LE PREMIER HABITANT.

Oui. Vous tremblez !

OEDIPE.

C'en est fait.... ah, ma fille !

ANTIGONE.

Hélas !

LE PREMIER HABITANT.

Vous vous troublez!

ANTIGONE.

Laissez-nous de nos maux vous cacher le principe.

OEDIPE.

Je ne me connais plus.

LE PREMIER HABITANT.

Je reconnais OEdipe.

LE DEUXIÈME HABITANT.

OEdipe, vous! sortez, abandonnez ces lieux.

LE PREMIER HABITANT.

De loin sa seule approche a soulevé nos dieux.

ANTIGONE.

Que faites-vous, cruels?

LE DEUXIÈME HABITANT.

Il a tué son père.

LE PREMIER HABITANT.

Ses fils doivent le jour à l'hymen de sa mère.

ANTIGONE.

Ce n'est pas son forfait, c'est celui du destin.

LE PREMIER HABITANT.

N'importe, il est commis.

LE DEUXIÈME HABITANT.

Chassons cet assassin.
Nous maudissons Laïus, OEdipe, et sa famille.

OEDIPE.

Ne m'ôtez pas du moins ma malheureuse fille.

LE DEUXIÈME HABITANT.

Qu'on l'entraîne.

ŒDIPE.

Antigone, ah! ne me quitte pas;
Penche-toi sur mon sein, serre-moi dans tes bras.

(*Antigone tient son père étroitement embrassé.*)

LE PREMIER HABITANT.

(*Arrachant Œdipe des bras de sa fille.*)

Notre religion...

ŒDIPE.

Quoi, monstre! quoi, parjure!
Tu peux parler des dieux en bravant la nature!

LE DEUXIÈME HABITANT.

C'en est trop.

ANTIGONE.

Excusez une aveugle douleur.
Il souffre, il est aigri; c'est l'effet du malheur:
Qu'importe sa naissance, ou comment on le nomme?
C'est un père, un vieillard, un malheureux, un homme.

(*Œdipe tombe à demi renversé sur le débris de rocher où on l'a vu d'abord assis.*)

SCÈNE IV.

ANTIGONE, ŒDIPE, LES DEUX HABITANS, LES AUTRES HABITANS DU BOURG DE COLONE, THÉSÉE, GARDES.

ANTIGONE.

C'est vous, c'est vous, Thésée! ah! nous laisserez-vous
Opprimer par ce peuple irrité contre nous?
En voyant ce vieillard, songez à votre père.

THÉSÉE, *au peuple.*

Arrêtez, malheureux, ou craignez ma colère.

ANTIGONE.

A Thésée. *A Œdipe.*

Seigneur, je cours à lui... Mon père, entends ma voix :
Reçois encor mes soins pour la dernière fois :
C'est moi, c'est ton soutien, ton guide, ta famille :
J'expire, si tu meurs.

ŒDIPE.

J'embrasse encor ma fille !

ANTIGONE, *à Œdipe.*

Ah ! revenez à vous ; Thésée est dans ces lieux ;
Il contient les transports d'un peuple furieux :
Il prête ses secours à vous, à votre guide.

ŒDIPE.

Mais quel est son garant ?

THÉSÉE, *prenant et serrant la main d'Œdipe.*

Je fus l'ami d'Alcide.

ŒDIPE.

Thésée, est-il bien vrai ? quoi donc ! votre bonté
Nous accorde un asyle et l'hospitalité !

THÉSÉE.

Faut-il qu'un tel bienfait vous frappe et vous étonne ?
J'ai pour vous le respect et le cœur d'Antigone.

ŒDIPE.

La tendre humanité ne peut aller plus loin ;
Les dieux reconnaîtront un si généreux soin.
Vous offrez tous les deux la vertu la plus pure :
L'un honore le trône, et l'autre la nature.

THÉSÉE.

Je plains plus que jamais les princes malheureux.

ŒDIPE.

Qu'allez-vous faire, hélas ! prince trop généreux ?
Le peuple est alarmé : peut-être ma présence
Entre ce peuple et vous romprait l'intelligence :
Sur vous si quelque orage était près d'éclater,
Moi-même à mes destins je pourrais l'imputer.
Vivez ; que votre hymen laisse à votre famille
Quelque appui généreux qui ressemble à ma fille ;
Qu'il égale à jamais, par ses félicités,
Et ma reconnaissance, et mes calamités.
Mon Antigone, allons, conduis encor ton père.

THÉSÉE.

Non, restez ; pour patrie adoptez cette terre.

ŒDIPE.

Souvenez-vous de Thèbe.

THÉSÉE.

Il n'en est plus pour vous.
L'univers vous poursuit ; le ciel sera pour nous.
Vos malheurs sont vos droits, vos vertus sont vos titres.
Entre le peuple et moi que les dieux soient arbitres.

ŒDIPE.

Eh bien ! j'obéis donc. Écoutez-moi, grands dieux !
J'ose au moins sans terreur me montrer à vos yeux.
Hélas ! depuis l'instant où vous m'avez fait naître,
Ce cœur à vos regards n'a point déplu peut-être.
Vous frappiez, j'ai gémi. J'entrerai sans effroi
Dans ce cercueil trompeur qui s'enfuit loin de moi.
Vous savez si ma voix, toujours discrète et pure,
S'est permis contre vous le plus faible murmure :
C'est un de vos bienfaits, que, né pour la douleur,

Je n'aie au moins jamais profané mon malheur.
Vous voyez que ce corps et chancelle et succombe :
Où daignez-vous enfin m'accorder une tombe ?
Répondez à ma voix, tristes divinités.

(*On entend le bruit de plusieurs tonnerres souterrains, mêlés à des cris de douleur et à des accens lamentables.*)

ANTIGONE.

Tonnerres, feux vengeurs, dieu terrible, arrêtez :
Qui peut dans ce moment armer votre colère ?

LES DEUX HABITANS ET LE PEUPLE.

OEdipe.

THÉSÉE.

(*L'horreur du tonnerre et des cris funèbres augmente.*)

Où suis-je ? ô ciel ! je sens trembler la terre !

OEDIPE.

Répondez, répondez.

(*Le bruit des tonnerres et des cris funèbres monte au plus haut degré.*)

SCÈNE V.

OEDIPE, ANTIGONE, LES DEUX HABITANS, LES AUTRES HABITANS DU BOURG DE COLONE, THÉSÉE, GARDES, LE GRAND-PRÊTRE, PRÊTRES DE LA SUITE.

LE GRAND-PRÊTRE, *à Œdipe.*

(*Il sort du temple des Euménides.*)

Infortuné vieillard,
Les dieux sur tes destins ont fixé leur regard.
De la fatalité courageuse victime,

Quand l'univers trompé ne voyait que ton crime,
Ils ont vu tes vertus. Prince, dans ces climats
Ce n'est pas sans dessein qu'ils ont conduit tes pas.
Quel céleste flambeau, dont la clarté m'étonne,
Dissipe tout-à-coup la nuit qui t'environne!
Je vois fuir devant toi le deuil et le trépas.
Tes malheurs sont passés. Mars, le dieu des combats,
Attache à ton cercueil les lauriers et la gloire;
Il doit être à jamais l'autel de la victoire;
Le monde y portera son encens et ses vœux.

THÉSÉE.

La mort consacre ainsi les héros malheureux.
Ah! c'est pour adoucir son infortune extrême,
Que le ciel sur mon front plaça le diadème.
Oui, peuple, écoutez-moi: je remets en vos mains
Un vieillard malheureux, le plus grand des humains.
Tâchez d'en obtenir, ardens à le défendre,
Qu'il laisse à nos climats le trésor de sa cendre.
Adieu, souvenez-vous que c'est l'humanité
Qui sert de premier culte à la divinité;
Que c'est en imitant sa bonté paternelle,
Que notre encens l'honore, et peut monter vers elle.
Et vous, vieillard auguste, à qui je tends les bras,
Jusque dans mon palais daignez suivre mes pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, *seule.*

QUAND nous espérions tous nous rendre dans Athènes,
D'où vient qu'un étranger qui dérobe ses peines,
Paraît dans ces déserts ? et par quel intérêt
Me fait-il demander un entretien secret ?

SCÈNE II.

ANTIGONE, POLYNICE.

ANTIGONE.

Ne me trompez-vous point ? est-ce vous, Polynice ?
Vous, mon frère !

POLYNICE.

Ah ! ma sœur ! vous me rendez justice !
Vous venez de frémir.

ANTIGONE.

Mon frère, hélas ! pourquoi
Soudain, dans ce désert, vous offrez-vous à moi ?

POLYNICE.

Je vous ai fait prier de m'accorder la grace
D'un entretien secret.

ANTIGONE.

Oui, Thésée, à ma place,
Accompagne mon père, et lui donne mes soins.

POLYNICE.

Nous voilà donc, ma sœur, tous les deux sans témoins !
J'ai vu mon père, et vous, lorsque vos pas timides
Sous ces tristes cyprès cherchaient les Euménides ;
Mais j'ai craint de paraître, et de vous approcher.

ANTIGONE.

Étranger dans ces lieux, qu'y venez-vous chercher ?

POLYNICE.

Pour l'armer avec moi contre un barbare frère,
J'ai, ma sœur, à Thésée adressé ma prière ;
Mais, hélas ! c'est en vain. Je partais, et les dieux
Ont daigné dans ce jour vous offrir à mes yeux.
Mes pas allaient, ma sœur, m'entraîner dans Athène ;
Déja... mais dans ces murs, la nouvelle est certaine,
Tisiphone a parlé ; sa voix condamne, hélas !
Le vertueux Thésée aux horreurs du trépas.
Rien ne peut le sauver. Dans Athène en alarmes,
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Mais ce qui me remplit d'une juste terreur,
C'est du peuple aveuglé l'indiscrète fureur.
Oui, du ciel sur Thésée, il croira que mon père
A par son seul aspect attiré la colère.
OEdipe est, dira-t-il, l'auteur de son trépas.
Hé ! jusqu'où ses transports, ma sœur, n'iront-ils pas !
Comment cette fureur sera-t-elle apaisée ?
Mais mon père sait-il le malheur de Thésée ?

ANTIGONE.

Oui, mon frère, il le sait. Muet dans son ennui,
Il ne plaint plus ses maux, il ne pleure que lui;
Il plaint son Antiope, et sa famille entière.
Ce trop fatal oracle a comblé sa misère.
Il croit que son destin porte ici le trépas,
Et que c'est Thèbe encor qui renaît sous ses pas.
Dans son cœur oppressé sa douleur se rassemble;
Ses antiques malheurs s'y réveillent ensemble.
Son calme m'épouvante; il ne s'est point, hélas!
Ni penché sur mon sein, ni jeté dans mes bras:
Pour calmer ses tourmens ma voix n'a plus de charmes;
De ses yeux desséchés j'ai vu couler des larmes:
Ah! je l'avais prévu, l'instant n'en est pas loin,
De son trépas bientôt je vais être témoin:
Ou, s'il respire encor, nouveaux sujets d'alarmes,
Les peuples contre nous vont tous prendre les armes!
Je vois par-tout la mort, le péril, la douleur;
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sens mon malheur.
Le courage, l'espoir, la force m'abandonne.
Dieux! pour OEdipe encor ranimez Antigone!
Seul, proscrit, fugitif, il n'a que moi d'appui;
En veillant sur mes jours, vous veillerez sur lui.
Voilà mon dernier vœu, faites qu'il s'accomplisse.
Que le même cercueil, s'il se peut, nous unisse:
Que nous goûtions du moins, après tant de travaux,
Sous un abri commun, l'oubli de tous nos maux.

POLYNICE.

Ma sœur, il faut ailleurs chercher un autre asyle,
Il n'est pas éloigné, la route en est facile;

Peut-être nos malheurs calmeront-ils les dieux.
Mais redoutons sur-tout un peuple furieux.
S'ils allaient, juste ciel! s'immoler notre père!
Ne délibérons plus; tandis que leur colère
Ne porte point sur vous ses sacriléges mains,
De Thèbe tous les trois reprenons les chemins.
Oui, déja déployés, mes drapeaux vous attendent;
Mes alliés sont prêts, et mes chefs vous demandent.
Hâtons-nous de quitter ces funestes climats.

ANTIGONE.

Mais, vous! par quel revers, si loin de vos États,
Implorez-vous ici des armes étrangères?

POLYNICE.

Connaissez-vous si mal nos destins et vos frères?
Jugez de la fureur qui doit nous posséder:
L'un veut reprendre un sceptre, et l'autre le garder.
Mon père l'a prédit, et j'en crois son présage,
Le fer partagera son sanglant héritage.

ANTIGONE.

Que dites-vous, cruel? vous me faites horreur!

POLYNICE.

Je crois ma destinée, et je suis ma fureur;
Le ciel à vos vertus devait un autre frère.
Il vous fit naître exprès pour consoler un père.
Vous avez jusqu'ici, par le sort agités,
Confondu vos soupirs et vos calamités:
L'équitable avenir, qui jamais ne pardonne,
Confondra les deux noms d'OEdipe et d'Antigone.
Nous y serons connus (le ciel l'a prononcé),
Vous, pour l'avoir suivi, moi, pour l'avoir chassé.

Sous quels noms différens on nous rendra justice!
Pour dire un fils ingrat, on dira Polynice.

ANTIGONE.

Eh! mon frère, oubliez...

POLYNICE.

Je veux forcer, ma sœur,
Etéocle à me rendre et le sceptre et l'honneur :
Mon père à mes projets résistera peut-être;
Tâchez, par vos discours, de l'aigrir contre un traître.
Dans Polynice encor, faites-lui voir son sang,
Un fils qu'on a séduit, digne encor de son rang.
Vainqueur, je sais, ma sœur, ce qui me reste à faire.
Il verra s'il me doit confondre avec mon frère.
Espérez-vous, ma sœur, qu'il daigne m'écouter?

ANTIGONE.

Pour fléchir son courroux j'oserai tout tenter.
Je le vois qui s'avance. Éloignez-vous, mon frère.

POLYNICE.

Faut-il toujours trembler à l'aspect de mon père!

ANTIGONE.

Compagne de son sort, que je dois partager,
Souffrez qu'auprès de lui je coure me ranger.

(*Polynice sort.*)

SCÈNE III.

ŒDIPE, THÉSÉE, ANTIGONE.

THÉSÉE.

Roi, dont l'affreux destin, l'ame forte et profonde,
Sont en spectacle au ciel, servent d'exemple au monde,
Criminel vertueux dont le front respecté

Du trône et du malheur garde la majesté,
Lorsqu'aux bords du tombeau mon peuple me contemple,
J'avais dans mon malheur besoin d'un grand exemple.
Vous me l'offrez. Je meurs; mais, avant de mourir,
J'ai vu du moins OEdipe, et pu le secourir.
Croirai-je en ces climats qu'acceptant un asyle,
Vos jours vont s'achever dans un sort plus tranquille?
Les dieux plus indulgens en protégent le cours.

OEDIPE.

Non, je n'accepte point leurs funestes secours.

THÉSÉE.

Ils ont du moins pour vous signalé leur clémence.

OEDIPE.

Mais ils ont sur Thésée étendu leur vengeance.

THÉSÉE.

Long-temps le trait fatal a resté suspendu.

OEDIPE.

J'arrive, je me montre, et l'oracle est rendu.
Pouviez-vous échapper au destin qui m'assiége!
De rivage en rivage, avec moi, pour cortége,
Je traîne le malheur, le deuil et le trépas.
Le ciel maudit la terre où s'impriment mes pas.
Ah! laissez-moi partir...

THÉSÉE.

N'irritez point ma peine,
En fuyant un asyle où le ciel vous amène.

OEDIPE.

Quel asyle! un palais où j'ai porté les pleurs,
Que Thésée, en mourant, va remplir de douleurs;
Où bientôt tout son peuple, ému par mon approche,

Viendra me prodiguer l'insulte et le reproche;
Où la chaste Antiope.... Ah! de vos heureux jours,
Les dieux se sont hâtés de terminer le cours.
Vos maux comblent les miens.

THÉSÉE.

Mort cruelle et jalouse,
Qui m'ôtes mes amis, mes enfans, mon épouse...
Et quelle épouse, ô ciel! OEdipe, ah! quelquefois,
Si les tristes soucis, qu'on lit au front des rois,
Avaient du moindre trouble altéré mon visage,
Un mot seul d'Antiope, écartant le nuage,
Y ramenait le calme et la tranquillité.
Que dis-je? en ces momens, où notre ame plus tendre
Dédaignait les discours pour mieux se faire entendre,
Un long enchantement confondait nos deux cœurs.
J'aimais, je la voyais, je goûtais les douceurs
D'un silence attentif qui la rendait plus belle.
Je ne lui parlais pas; mais j'étais auprès d'elle:
Et je la perds, OEdipe!

OEDIPE.

Infortunés époux,
Il manquait à mon sort de retomber sur vous!
Quel bonheur j'ai détruit! Votre père respire;
Par les plus sages lois vous réglez votre empire;
L'hymen n'est point un crime à vos yeux innocens;
Vous pouvez sans frémir embrasser vos enfans;
Ils sont votre espérance, et non votre supplice:
Vous n'avez point pour fils un ingrat Polynice.
Lorsqu'à votre bonheur tout semblait concourir,
Thésée, était-ce, hélas! vous qui deviez mourir?

THÉSÉE.

Cédez moins aux douleurs de votre ame abattue.

OEDIPE.

Vous me tendez les bras, et c'est moi qui vous tue.

THÉSÉE.

Le ciel a ses desseins; l'oracle a prononcé.

OEDIPE.

Pourquoi loin de vos yeux ne m'avoir pas chassé?

THÉSÉE.

A vos rares vertus j'aurais fait cette injure!

OEDIPE.

Ignoriez-vous mon nom?

THÉSÉE.

J'écoutais la nature.
Pour secourir OEdipe, au moins j'aurai vécu.

OEDIPE.

OEdipe est accablé; vos malheurs l'ont vaincu.

THÉSÉE.

Vous vivrez, je le veux. C'est l'espoir qui me reste.
N'accusez point ici votre destin funeste:
Souffrez, mais comme OEdipe; et pour dernier effort
Mettez votre constance à supporter ma mort.
On trompe mon épouse; elle est sans défiance;
Daignez de ce mensonge appuyer l'innocence.
OEdipe, vos malheurs, commencés en naissant,
Vous ont aux maux d'autrui rendu compatissant:
Eloignez de ses yeux la vérité cruelle.
Quand je ne serai plus, que vos soins auprès d'elle
Adoucissent du moins l'horreur de mon trépas;
Elle en aura besoin, ne l'abandonnez pas.

Que mes enfans aussi trouvent en vous un père.
Vous devenez pour eux un appui nécessaire.
Hélas! je laisse un fils qui doit régner un jour ;
Formez-le pour son peuple, et non pas pour sa cour.
Loin de lui tout éclat d'une pompe importune!
Offrez-lui pour leçon votre auguste infortune ;
Qu'il apprenne de vous (hélas! vous le savez)
Que les rois au malheur sont souvent réservés ;
Qu'esclave du destin, au moment qu'il respire,
L'homme est dans tous les rangs soumis à son empire.
O vous! qui, condamnant d'ambitieux exploits,
Voulez d'un grand exemple épouvanter les rois,
Dieux! vous qui m'immolez, lorsque j'efface un crime,
Attachez vos bienfaits au sang de la victime ;
Regardez ces climats avec un œil plus doux ;
Qu'Antiope du moins survive à son époux ;
Consolez sa douleur, soutenez sa faiblesse ;
D'un père malheureux protégez la vieillesse :
Je mets sous votre appui, dans mes derniers instans,
OEdipe, mes sujets, ma femme, mes enfans.
Cet espoir me soutient à mon heure suprême ;
Je goûte avant ma mort les fruits de ma mort même.
L'honneur en est trop cher, le prix en est trop beau,
Si le bonheur public renaît sur mon tombeau.

OEDIPE.

Hé bien ! quand le soleil, témoin de ma misère,
Ne fait plus pour OEdipe éclater sa lumière,
Si cet heureux espoir, qu'à l'instant je conçoi,
N'était pas une erreur et pour vous et pour moi ;
Si le ciel favorable à mon esprit d'avance

Faisait luire un rayon de son intelligence,
Thésée, ah ! laissez-moi, quand vous allez mourir,
A leur autel ici, pour les mieux attendrir,
Des trois filles du Styx conjurer la colère.
Peut-être leur justice entendra ma prière.
Me le promettez-vous ?

THÉSÉE.

Ah ! vous le desirez ;
Et tous vos vœux, pour moi, sont des ordres sacrés.
Adieu ; vivez OEdipe, et vous et votre fille.
(*Il se retire.*)

SCÈNE IV.

OEDIPE, ANTIGONE.

OEDIPE.

O mon unique appui, mon trésor, ma famille !

ANTIGONE.

Puis-je espérer, mon père, une grace de vous ?

OEDIPE.

Parle.

ANTIGONE.

De la pitié le sentiment si doux
Doit toucher aisément des cœurs tels que les nôtres.

OEDIPE.

Mes malheurs m'ont appris à plaindre ceux des autres.

ANTIGONE.

Mon père, (*à part.*) Ah ! quel secret vais-je lui révéler !
Un jeune homme inconnu demande à vous parler.

OEDIPE.

Que vient-il m'annoncer? que prétend-il me dire?

ANTIGONE.

Dans cet instant lui-même il doit vous en instruire.

OEDIPE.

Quel est cet étranger? qui l'a conduit vers vous?

ANTIGONE.

Étranger pour tout autre, il ne l'est pas pour nous.

OEDIPE.

A vous par ses discours il s'est donc fait connaître?

ANTIGONE.

Hélas!

OEDIPE.

Vous le plaignez! Parlez, qui peut-il être?

ANTIGONE.

La vie, ou je me trompe, a pour lui peu d'appas.

OEDIPE.

Et si jeune, avec joie, il aspire au trépas!

ANTIGONE.

Tout annonce dans lui la fierté, la naissance,
Le sort d'un prince errant, déchu de sa puissance,
D'un mortel à la haine, au trouble abandonné,
Par un destin fatal vers sa perte entraîné,
Dont le repentir sombre également exprime
La douleur du remords, et le penchant au crime.
Pour une fin terrible il semble réservé.

OEDIPE, *à part.*

Quel doute en mon esprit s'est soudain élevé?
(*Haut.*)
Le trépas, dites-vous, est sa plus chère envie!

ANTIGONE.

Il serait trop heureux d'abandonner la vie.

OEDIPE.

Pourquoi former sur lui ces homicides vœux ?

ANTIGONE.

En souhaitant sa mort, je sais ce que je veux :
C'est de mon amitié la marque la plus chère,
Et ce triste souhait vous dit qu'il est mon frère :
C'est Polynice.

OEDIPE.

O ciel !

ANTIGONE.

Souffrez qu'à vos genoux
Il vienne avec respect...

OEDIPE.

Il n'est plus rien pour nous.

ANTIGONE.

Aurait-il vainement retrouvé sa famille ?...

OEDIPE.

Pour être encor sa sœur, vous êtes trop ma fille.
Il ne me manquait plus, pour combler mes tourmens,
Que l'approche d'un traître à mes derniers momens.

ANTIGONE.

Avant que de mourir il veut vous voir encore.

OEDIPE.

Ne me parlez jamais d'un cruel que j'abhorre.

ANTIGONE.

Votre courroux vaincu par son noble retour...

OEDIPE.

Sur son coupable front pèsera plus d'un jour.

ANTIGONE.

Ah! si vous connaissiez ses maux et sa misère...

OEDIPE.

Le ciel l'a dû punir d'avoir chassé son père.

ANTIGONE.

Il veut vous voir.

OEDIPE.

Qu'il parte.

ANTIGONE.

Un moment d'entretien

OEDIPE.

L'ingrat!

ANTIGONE.

Écoutez-moi.

OEDIPE.

Je ne vous promets rien.

SCÈNE V.

OEDIPE, ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

Ciel, dont je n'ai que trop mérité la colère,
Par mes pleurs, s'il se peut, daigne attendrir un père!
(*Apercevant Œdipe.*)
C'est donc lui que je vois!

ANTIGONE.

C'est lui.

POLYNICE.

Supplice affreux!
C'est moi qui l'ai réduit à ce sort malheureux.

ANTIGONE.

Ose avancer.

POLYNICE.

Je tremble.

ANTIGONE.

Affermis ton courage.

POLYNICE.

Que l'âge et l'infortune ont changé son visage !
Mais voudra-t-il m'entendre ?

ANTIGONE.

Espère en sa bonté.

POLYNICE.

Penses-tu qu'en effet j'en puisse être écouté ?

ANTIGONE.

Je le crois.

POLYNICE, *à Œdipe.*

Permettez qu'un remords véritable
Ramenant à vos pieds le fils le plus coupable...
Vous ne m'écoutez pas!... Mon père, ah! que ce nom
Vous parle encór pour moi, vous invite au pardon !
A ma prière, hélas ! serez-vous insensible ?
N'adoucirez-vous point ce front morne et terrible ?
(Il se jette aux genoux de son père, qui le repousse.)
Mon père, au nom des dieux, n'écartez plus de vous
Votre fils confondu qui tremble à vos genoux!...
Vous le voyez, ma sœur, son ame est inflexible :
Pour être pardonné mon crime est trop horrible;
Je vous l'avais bien dit. Sortons.

ANTIGONE.

Demeure.

POLYNICE.

Eh quoi!
Et sa bouche et son cœur, tout est muet pour moi!
Adieu. Tu lui diras que ton malheureux frère,
Accablé comme lui d'opprobre et de misère,
Mettant dans ses pleurs seuls l'espoir de l'attendrir,
Lui demanda sa grace avant que de mourir.

OEDIPE.

Si ta sœur, dans ces lieux, où tout doit te confondre,
Ingrat, ne m'eût prié de daigner te répondre,
Tu peux être assuré, par ce ciel que tu vois,
Que tu serais parti sans entendre ma voix.
Mais, puisqu'en sa faveur je m'abaisse à t'entendre,
Que me veux-tu, perfide, et que viens-tu m'apprendre?

POLYNICE.

Seigneur, de quelque affront que je sois accablé,
Je vous vois, je respire, et vous m'avez parlé.
Mais, puisque de mon sort vous daignez vous instruire,
Apprenez qu'Étéocle, enivré de l'empire,
Me bravant sans respect, moi son roi, son aîné,
M'a retenu mon sceptre, et s'est seul couronné.
C'est par l'art de séduire, et non par son courage,
Qu'il a conquis sur moi notre antique héritage.
Mais j'ai, pour y rentrer, j'ai des moyens tout prêts.
Adraste avec les miens unit ses intérêts;
Il m'abandonne tout, trésor, soldats, famille:
J'ai fondé nos traités sur l'hymen de sa fille.
Sept intrépides chefs vont, au premier signal,
Dans ses fameux remparts assiéger mon rival:
Chacun d'eux pour l'attaque a partagé les portes:

Tout est réglé, le temps, les endroits, les cohortes.
Qu'Étéocle pâlisse ; ils vont tous l'accabler :
Mais c'est de cette main que je veux l'immoler.
C'est lui, c'est lui, l'ingrat, dont le conseil parjure
M'a fait envers mon père oublier la nature.
Que je dois le haïr ! mais si vous m'exaucez,
Son triomphe est détruit, mes malheurs sont passés ;
Si j'obtiens mon pardon, tout mon camp, sans alarmes,
Croira voir par vos mains le ciel bénir mes armes ;
Et mes soldats vainqueurs viendront tous avec moi
Vous ramener dans Thèbe, et vous nommer leur roi.

OEDIPE.

Moi, leur roi ! moi, te suivre, ingrat ! l'as-tu pu croire ?
Eh ! dis-moi, que m'importe et Thèbe et ta victoire !
Penses-tu, malheureux, si je voulais régner,
Que ce fût à ta main de m'oser couronner !
Va tenter loin de moi tes combats et tes siéges ;
Transporte où tu voudras tes drapeaux sacriléges.
Je plaindrai les Thébains, s'il faut que pour leur roi
Le ciel n'ait qu'à choisir entre Étéocle et toi.
Mais un prince, dis-tu, t'admet dans sa famille.
Quel est l'infortuné qui t'a donné sa fille ?
Certes, tes alliés ont raison de frémir,
Si c'est sur ta vertu qu'ils doivent s'affermir !
Le trône t'est ravi par un frère infidèle :
Eh ! ne régnais-tu pas, quand ta voix criminelle
De mon pays natal m'exila sans retour !
Tu m'as chassé, barbare ; il te chasse à ton tour.
Eh ! dans quel temps encor tes ordres tyranniques
M'ont-ils banni du sein de mes dieux domestiques !

Quand mon ame, lassée après tant de malheurs,
Soulevant par degrés le poids de ses douleurs,
Pour vous seuls d'exister reprenait quelque envie,
Et du sein des tombeaux remontait à la vie :
C'est dans ce temps, ingrat, de ton rang enivré,
Que tu m'as vu partir d'un œil dénaturé.
Ton devoir, mes bienfaits, mes sanglots, ma misère :
Rien n'a pu t'attendrir sur ton malheureux père :
Et si ma digne fille, en consolant mes jours,
A mes pas chancelans n'eût prêté ses secours,
Si ses soins prévenans, sa pieuse tendresse,
Sur mes tristes destins n'eussent veillé sans cesse,
Sans guide, sans appui, mourant, inanimé,
Sur quelque bord désert la faim m'eût consumé.
Va, tu n'es point mon fils : seule elle est ma famille.
Antigone, est-ce toi ? Viens, mon sang ; viens, ma fille ;
Soutiens mon faible corps dans tes bras généreux :
Ton front n'a point rougi de mon sort malheureux ;
Toi seule as de ce sort corrigé l'injustice :
Voilà mon cher soutien, voilà ma bienfaitrice.
Puisqu'il ne peut te voir, que ton père attendri
Baigne au moins de ses pleurs la main qui l'a nourri.
Toi, va-t'en, scélérat, ou plutôt reste encore,
Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.
Je rends grace à ces mains, qui, dans mon désespoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.
Vers Thèbe sur tes pas ton camp se précipite :
J'attache à tes drapeaux l'épouvante et la fuite.
Puissent tous ces sept chefs, qui t'ont juré leur foi,
Par un nouveau serment s'armer tous contre toi !

Que la nature entière à tes regards perfides
S'éclaire, en pâlissant, du feu des Euménides!
Que ce sceptre sanglant que ta main croit saisir,
Au moment de l'atteindre, échappe à ton desir!
Ton Étéocle et toi, privés de funérailles,
Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles!
De tous les champs Thébains puisses-tu n'acquérir
Que l'espace en tombant que ton corps doit couvrir!
Et, pour comble d'horreur, couché sur la poussière,
Mourir, mais en sujet, et bravé par ton frère!
Adieu : tu peux partir. Raconte à tes amis
Et l'accueil et les vœux que je garde à mes fils.

POLYNICE.

Je ne partirai point.

OEDIPE.

Qui! toi!

POLYNICE.

Non.

OEDIPE.

Téméraire!

POLYNICE.

Je vous désobéis, j'ose encor vous déplaire.

OEDIPE.

De ton indigne voix je saurai m'affranchir.
Qu'attends-tu donc?

POLYNICE.

La mort.

OEDIPE.

Quoi! tu veux!...

POLYNICE.

Vous fléchir.

OEDIPE.

Avant qu'OEdipe ému s'ébranle à ta prière,
L'astre éclatant du jour me rendra la lumière.

POLYNICE.

J'approuve vos transports. Mais, seigneur, faites mieux,
Suscitez contre moi les enfers et les cieux ;
Du fond de ces enfers appelez les furies,
Avec tous leurs serpens, leurs feux, leurs barbaries ;
Leurs serpens, leurs flambeaux, leurs regards pleins d'effroi,
Seront de tous mes maux les plus légers pour moi.
Vous avez un vengeur plus prompt, plus redoutable,
Qui vous sert sans éclat, qui s'attache au coupable,
Dont rien ne peut suspendre et fléchir la rigueur :
Et ce vengeur secret je le porte en mon cœur.
Il est là ce témoin, ce juge incorruptible,
Dont j'entends malgré moi la voix sourde et terrible.
Je le sais, je le dis, rien ne me fut sacré ;
Je fus barbare, impie, ingrat, dénaturé ;
Je ne mérite plus d'envisager la terre,
Ni ma sœur, ni le ciel, ni le front de mon père :
Mais il me reste un droit que je porte en tous lieux,
Qu'on ne me peut ravir, que j'ai reçu des dieux :
Avec eux par lui seul je communique encore :
C'est ce remords sacré qui pour moi vous implore.
Mais, que dis-je ? Ah ! ces dieux je les retrouve en vous.
Je les vois, je leur parle, et tombe à leurs genoux.
Ne soyez pas plus qu'eux sévère, inexorable ;
Sous vos pieds qu'il embrasse écrasez un coupable.
Mais, avant de punir, avant de m'accabler,
Entendez mes sanglots, sentez mes pleurs couler :

Dans vos bras, malgré vous, oui, je répands des larmes:
Il faut à ma douleur que vous rendiez les armes;
Mon père...

OEDIPE.

Eh bien!

POLYNICE.

Je meurs.

OEDIPE.

Perfide, éloigne-toi.

POLYNICE.

Nous le vaincrons, ma sœur: joignez-vous avec moi.

OEDIPE.

Que dis-tu?

ANTIGONE.

Permettez...

OEDIPE, *à Antigone.*

Ah! soutiens ma colère,
Affermis-la plutôt.

ANTIGONE.

Seigneur, il est mon frère.

OEDIPE.

Qu'entends-je? où suis-je?... O ciel! si c'était la vertu!
Je balance... je doute... Ingrat, te repens-tu?
Ne me trompes-tu pas? Puis-je te croire encore?

ANTIGONE.

Je vous réponds de lui.

OEDIPE.

Dieux puissans que j'implore!
Dieux! vous que j'invoquais pour sa punition,
Enchaînez, s'il se peut, ma malédiction:

J'ai calmé mon courroux, calmez votre colère.
Viens dans mes bras, ingrat; retrouve enfin ton père.
Que le jour un moment rentre encor dans mes yeux,
Pour embrasser mon fils à la clarté des cieux!

POLYNICE.

Quoi! vous m'aimez encor! Quoi! déja votre haine...!

OEDIPE.

Crois-tu qu'à pardonner un père ait tant de peine!...
Mais, dis-moi, Polynice, en quel état es-tu?
De quoi t'a-t-il servi de quitter la vertu?
Moi, qui, sous l'ascendant de mon destin funeste,
Ai joint le parricide aux horreurs de l'inceste,
Qui, délaissé des miens, proscrit dès mon berceau,
Ne sais pas même encore où chercher un tombeau,
C'est moi dont la pitié console ta misère:
Et toi, né pour régner sous un ciel moins contraire,
Détrôné, furieux, errant, saisi d'effroi,
Tu reviens à mes pieds plus à plaindre que moi!
Ah! vois mieux du bonheur quel est le vrai principe.
L'univers, tu le sais, frémit au nom d'OEdipe:
Sur mon front cependant, dis-moi, reconnais-tu
L'inaltérable paix qui reste à la vertu?
Je marche sans remords vers mon dernier asyle:
OEdipe est malheureux, mais OEdipe est tranquille.
Imite, aime ta sœur; ne l'abandonne pas:
Et puisque, grace au ciel, je touche à mon trépas...

ANTIGONE.

Que dites-vous?

OEDIPE.

Écoute. Il est temps que je meure;

Je sens qu'OEdipe enfin touche à sa dernière heure.

ANTIGONE.

Mon frère, il va mourir.

POLYNICE.

Mon père...

OEDIPE.

Mes enfans,
Point de cris, point de pleurs : et je vous les défends.
Polynice, en tes bras je remets Antigone :
C'est ta sœur... c'est la mienne... et je te l'abandonne.
Je vais bientôt mourir : elle n'a plus que toi.
Fais pour elle, mon fils, ce qu'elle a fait pour moi.
Hélas ! depuis qu'au jour j'ai fermé ma paupière,
Ses yeux n'ont pas cessé de veiller sur ton père.
Elle a guidé mes pas, sans plaintes, sans regrets,
Sur les rochers déserts, dans le fond des forêts,
Quand le soleil brûlant dévorait les campagnes,
Quand les vents orageux grondaient sur les montagnes,
N'entendant autour d'elle, à la fleur de ses ans,
Que les sanglots d'un père, et le bruit des torrens.
Et si dans le sommeil quelque songe exécrable,
M'offrant de mes destins la suite épouvantable,
Me réveillait soudain avec des cris d'effroi,
Elle essuyait mes pleurs, ou pleurait avec moi.

POLYNICE.

Ah ! ne me parlez plus de ses soins magnanimes ;
En peignant ses vertus, vous m'offrez tous mes crimes.
Que le cercueil déja ne m'a-t-il englouti !

OEDIPE.

As-tu donc oublié que tu t'es repenti ?

Vis pour chérir ta sœur, et renonce à l'empire.

POLYNICE.

Il est une autre gloire où mon courage aspire.
Dieux! quel espoir me luit! Je crois, ma sœur, je croi
Respirer l'innocence, et m'égaler à toi.
Va, je ne craindrai plus que ce sang qui m'anime,
Même au sein du remords, m'engage encore au crime;
Et voici, pour mon cœur si long-temps agité,
Le plus heureux moment qu'il ait jamais goûté.

OEDIPE.

Tu n'y sens plus frémir la haine et la colère?

POLYNICE.

Je sens qu'en ce moment j'embrasserais mon frère.

OEDIPE.

O dieux! ce doux espoir me serait-il permis,
Que vous réuniriez deux frères ennemis!
Puisse un remords durable habiter dans ton ame!

ANTIGONE.

Mon père, quel dessein vous frappe et vous enflamme?

POLYNICE.

Quel nouveau mouvement paraît vous agiter?

OEDIPE.

Enfin de leurs bienfaits je me vois acquitter.
Guidez-moi, mes enfans, au fond du sanctuaire.

ANTIGONE.

Chercheriez-vous la mort? Où courez-vous, mon père?
Faudra-t-il vous quitter?

OEDIPE.

Ma fille, que dis-tu?
Où serait, sans la mort, l'espoir de la vertu?

Va, l'immortalité, quand le juste succombe,
Comme un astre naissant se lève sur sa tombe:
J'irai, du Cythéron remontant vers les cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les dieux.
Marchons.

(*Il sort avec Antigone.*)

SCÈNE VI.

POLYNICE, *seul.*

Avec ma sœur, mon vénérable père
Va pour Thésée au ciel adresser sa prière;
Et peut-être en victime il court se présenter.
Ah! si nos dieux fléchis me daignaient accepter!
Si j'osais me flatter...! Avançons... je frissonne...
Allons... Divinités que la crainte environne,
O vous qui n'écoutez que les cœurs vertueux!
Regardez sans courroux mon front respectueux.
Quels que soient mes forfaits, devant votre colère
Je me couvre en tremblant du pardon de mon père.
Si mes justes remords ont droit de vous toucher,
Par un coupable encor laissez-vous approcher.
Puisse votre colère être enfin apaisée!
En acceptant ma mort, daignez sauver Thésée.

SCÈNE VII.

POLYNICE, LE GRAND-PRÊTRE.

LE GRAND-PRÊTRE.

L'inexorable ciel ne t'a point entendu:
A remplacer Thésée as-tu donc prétendu?
Vois ce livre vengeur où la main des furies
Des fils dénaturés grave les noms impies.
Tu n'as point mérité cet auguste trépas.
Ton père est apaisé, les dieux ne le sont pas.
De tes jours malheureux, va, porte ailleurs l'offrande,
Étéocle t'attend, et Thèbes te demande.

POLYNICE.

Eh bien! j'accomplirai mon terrible destin.
Ma première fureur se réveille en mon sein.
Grands dieux! en se voilant, l'une des Euménides
Secoue autour de moi ses flambeaux homicides.
Viens, fille des enfers, je marche devant toi.

(*Il s'échappe.*)

SCÈNE VIII.

LE GRAND-PRÊTRE, THÉSÉE.

THÉSÉE.

Dieux! j'implore vos coups, qu'ils retombent sur moi:
Vous devez accepter une tête innocente.
Mais, ô ciel! quel spectacle à mes yeux se présente!

SCÈNE IX.

LE GRAND-PRÊTRE, THÉSÉE, OEDIPE, ANTIGONE, ARCAS, PHÉNIX, EURYBATE, ANTIOPE, *tenant le plus jeune de ses enfans dans ses bras; ses autres enfans;* SUITE DU GRAND-PRÊTRE, GARDES DE THÉSÉE, PEUPLE.

Les portes de l'enceinte du temple des Furies s'ouvrent devant ce temple: en avant et à découvert, sous la voûte du ciel, on voit un autel consacré à ces déesses. Antiope, ses enfans, les gardes, le peuple, et les autres acteurs, se rangent auprès de cet autel.

OEDIPE, *au pied de l'autel.*

O mort! entends ma voix! Grands dieux, apaisez-vous!
J'ai mérité l'honneur de suspendre vos coups.
Du trône en expirant j'emporterai l'offense :
Mourir pour ces époux, voilà ma récompense;
Vous m'avez réservé pour ce noble trépas.
Mais le marbre s'ébranle, il frémit sous mes pas.
Quel rayon descendu sur ces autels funèbres
Me luit confusément à travers les ténèbres ?
Grands dieux! par vous bientôt mon ame va s'ouvrir
A ce jour éternel qui doit tout découvrir !
L'ouvrage est accompli, je peux quitter la terre.
A mes yeux étonnés vous rendez la lumière ;
Votre éclat immortel m'offre un séjour nouveau.
Vous allez en autel convertir mon tombeau.
Tout fuit, le temps n'est plus, je meurs, je vais renaître.

Je vous suis, je vous vois, vous daignez m'apparaître.
Votre calme éternel succède à mon effroi,
Et Thébe et Cythéron sont déja loin de moi.

ANTIGONE.

Hélas !

OEDIPE.

Que ta douleur, ma fille, se dissipe.
Est-ce au moment qu'il meurt qu'on doit pleurer OEdipe?
J'ai prouvé, grace au ciel, sans en être abattu,
Qu'il n'est point de malheur où survit la vertu.
Mais je sens que mon ame, en dédaignant la terre,
A l'approche des dieux s'agrandit et s'éclaire.
Il est temps que, sans crainte, oubliant ses forfaits,
OEdipe dans leur sein se repose à jamais.
Antigone! à ma mort, tu n'es point délaissée,
Enfin le ciel m'inspire. Approchez-vous, Thésée.
Je vous lègue en mourant pour protéger ces lieux,
Et ma fille, et ma cendre, et la faveur des cieux.
Et vous, dieux tout-puissans, si vous daignez m'absoudre,
Annoncez mon pardon par le bruit de la foudre.
Consumez dans ses feux votre OEdipe à genoux:
Il s'offre, il vous implore, il est digne de vous.
Soixante ans de malheurs ont paré la victime.
Mais quel nouveau transport me saisit et m'anime!
Mon esprit se dégage, il n'est plus arrêté;
Je tombe, et je m'élève à l'immortalité.
(*La foudre renverse Œdipe mourant au pied de l'autel.*)

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Vol. 2 Collation

Halftitle
Title } two

1 — 26 eights

27 — four

plates. Macbeth Act 4 Sc 4. p
Othello Act 5. Sc. 4 p



